Les plus déserts Lieux

PHI

Philosophie critique

Philosophie poétique

Sur la Noblesse

Sur l'Art

L'Éthique

La Mystique

L'Intelligence

La Musique des Mots - la Noblesse, l'Ironie, le Style

L'Ironie

Regards poétiques

L'Enthousiasme

La Mélancolie

Sur la Politique

Les Uniques

Personnel

Hermann ILINE

2017

Sommaire

Avant-Propos **I**

Généralités **3**

Surtout la Noblesse 31

Surtout l'Ironie 107

Surtout le Style 171

Index des Auteurs **267**

Avant-Propos

Partout où l'harmonie, la mélodie et le rythme sont concevables, on peut parler de musique. Son premier domaine est l'art, et ce qui y suit le plus loin et le plus fidèlement la voie des notes, c'est bien la voix des mots. Même si un talent purement littéraire n'a nullement besoin de justifier ses sources ou fondements, sa décomposition en porteuses plus concrètes peut nous éclairer sur la nature de ce bonheur verbal.

Un talent peut se passer de savoir, d'intelligence, d'objectivité, il ne peut pas ignorer ce que toute oreille sensible attend d'une œuvre humaine – de la hauteur noble, de l'ampleur ironique, de la profondeur stylistique. Même les adeptes du paradoxe, de l'hyperbole ou du cynisme tiennent compte, ne serait-ce qu'implicitement, de ces exigences.

Les instruments verbaux sont si nombreux et si mutuellement irremplaçables, que le genre qui leur conviendrait le mieux serait plus proche de symphonie que de musique de chambre, d'où l'intérêt d'un regard panoramique, dépassant toute étroitesse instrumentale. Le compositeur, l'âme, serait privilégié, au détriment, peut-être, de l'interprète, de l'esprit. On y croisera le sensible plus sûrement que l'intelligible. L'acoustique d'un désert y sera supposée plus souvent que l'auditoire mondain ; le décor ressemblera aux mirages plus qu'aux échafaudages.

Si le fond de mes réflexions est d'ordre philosophique, leur forme sera poétique ; la métaphore sera préférée au concept. Cette

cohabitation m'arrange parfaitement, puisque la seule philosophie que je respecte n'est qu'une branche de l'arbre poétique. Les plus beaux sentiments, comme les plus belles pensées, gagnent à être enveloppés d'abstractions, réunissant l'élégance et l'imagination. Le développement est affaire de la science laconique ou du charlatanisme bavard, ces deux courants ayant contaminé la philosophie académique ; mais si la science affichée y est lamentable ou absente, le charlatanisme jargonneux y est omni-présent et criard.

Les trois chapitres de ce livre correspondent aux trois hypostases musicales, difficilement hiérarchisables ; un bon départ est possible de chacune d'elles. L'ironie serait à rapprocher du Père malin, la noblesse – du Fils hautain, le style – de l'Esprit sain(t).

Hermann Iline,

Provence,

janvier 2017

Généralités

Les profonds et les médiocres s'attachent au fond (les connaissances, la cohérence, la justice) : les profonds - pour le maîtriser, les médiocres - à cause de son prestige, les deux - parce qu'ils gardent la tête haute ; les hautains, dans leur âme profonde, s'accrochent à la forme (la musique, le ton, la noblesse). Le vrai commun asservit les têtes ; le beau unique rend libres les âmes ; le bon est à portée des cerveaux et des bras des premiers, il ne quitte pas l'étoile des seconds. Les positions doctrinaires, face au fond, ne traduisent plus rien de personnel ; seule la pose musicale d'esthète ou d'ascète, face à la forme, peut faire entrevoir une promesse d'originalité.

Le contenu du vrai découle de sa forme : un fond (la représentation), une proposition (le langage), un interprète (la logique), une donation de sens (la liberté). Le contenu du beau : une sensibilité (la noblesse), une création (le talent), une harmonie (la musique). Mais le Bien est un pur contenu, refusant toute mise en forme ; il n'est qu'un appel d'un fond, tout écho, en tant que tentative de s'ériger en forme, défigurant la voix originelle. Il est le contraire de la mathématique, cette pure forme sans contenu.

Dans mon livre, le fond, le sens, le volume viennent de mon soi connu ; la forme, la musique, la noblesse – de mon soi inconnu. Plus je m'identifie avec le second, plus j'aurai le droit de parler d'un *livre consubstantiel avec son autheur* (Montaigne) ; sinon, il ne serait qu'*accidentel*.

Vivre *selon* Vertu, Nature, Vérité ? Les vies grand teint surgissent du *contre* ou du *malgré*. Mais, par la magie de l'éternel retour, tout *contre* finit par un grand *oui*. Du grand acquiescement final naît le style ; le *non* initial n'en définit que le rythme.

Tous, aujourd'hui, ne s'occupent que de faire marcher les rouages d'une vie commune ; ils oublièrent la danse, qui ne naît qu'au fond de nous-mêmes, puisqu'ils n'écoutent que le forum. Seuls les poètes se désolent, *quand on n'a plus assez de musique en soi, pour faire danser la vie…* - F.Céline. Tant et si bien que le danseur se mue en calculateur. Nous aurions dû habituer la vie à notre cacophonie dès le plus jeune âge. *Il faut porter un chaos en soi, d'où peut émerger une étoile qui danse* - Nietzsche - *Man muss noch Chaos in sich haben, um einen tanzenden Stern gebären zu können*. La danse est à la marche ce que le chant est à la parole ou la poésie à la prose ou encore l'écriture en hauteur à l'écriture en longueur. Le bruit de fond, face à la musique, de pure forme.

Pour la transmission, aussi bien dans l'espace que dans le temps, de tout message intellectuel, deux messageries sont utilisables : l'horizontale et la verticale. La première porte le savoir, les lieux, les dates ; la seconde – la musique, le style, la noblesse. Même les plus ardents des poètes sont projetés aujourd'hui dans une platitude monotone, anonyme, aptère, puisque le seul habitant de la verticalité, l'âme, fait désormais défaut.

Flaubert et Nabokov : l'ironie, plutôt verbale que tonale, et la poursuite de *mots ou périodes justes* pour *narrer* les *faits*. Le bon Dieu (ou le diable) est, pour eux, dans le détail, et ils déversent ce détail verbal, le faisant passer pour du style. Le style, c'est l'art d'élimination ascétique plus que d'échafaudage décoratif de platitudes. Que valent les litanies, trop claires, à l'éclairage sans ombres, sans l'intelligence intuitive, vibrante et par à-coups, sans ce ton, laconique et hautain, servant à *chanter* les *rêves* obscurs ?

Le sot exhibe ses bêtises quotidiennes, le médiocre les camoufle, le subtil les traduit en sagesse purement langagière. La sagesse n'est pas dans le

rejet des idées stupides, mais dans l'art de leur relecture intelligente, c'est-à-dire ironique. L'immaturité ou la pâleur des images retiennent le sage d'ouvrir la bouche. La vraie sagesse est dans le ton et le regard et non pas dans le choix des choses à dire. La bêtise comme l'intelligence se montrent par leur dit ; c'est le non-dit qui leur laisse l'avantage d'un doute.

J'aborde les sons et couleurs en termes si abstraits, que mon discours n'intriguera que les sourds et aveugles - le point zéro des sens et du sens.

Le besoin d'élargir la gamme musicale pousse l'enthousiaste Cioran vers les notes lugubres et le négateur Nietzsche – vers les notes acquiescentes ; tandis que le musicien de l'intérieur Valéry reste fidèle à son élégance primordiale. Tout est inventé chez les premiers et authentique – chez le dernier.

Que doit savoir faire la Muse de l'ironie ? - à partir des larmes ou des rires, savoir en composer la musique ; Melpomène et Thalie, tout en gardant le fond de leurs partitions, en confient l'interprétation et la forme à Terpsichore.

Toute la poésie, qu'elle soit verbale ou musicale, doit sa belle liberté aux contraintes. *Il arrive qu'on s'impose des contraintes, pour pouvoir créer librement* - U.Eco - *Occorre crearsi delle costruzioni per potere inventare liberamente*. Plus de lâches libertés on donne à la forme de son premier pas, plus servile sera le fond du dernier.

E.Poe pensait avoir hérité son alphabet d'un perroquet bariolé ; d'autres veulent donner à leurs mots les signes des aigles, des rossignols, des albatros ou des hiboux ; ces derniers écrivent en gros traits et en petits caractères. L'alphabet - la largeur des gammes ; les mots - la hauteur des

mélodies.

La musique la plus pure fut écrite par deux sales personnages, Mozart et Tchaïkovsky ; la musique la plus optimiste et fraternelle - par ce sinistre misanthrope de Beethoven ; la musique la plus noble et divine - par ce petit-bourgeois et grenouille de bénitier, Bach. Et l'accord entre le personnage et son œuvre annonce, si souvent, une médiocrité. À comparer avec l'*homme* Nietzsche : ce minable petit-bourgeois, respectueux des titres, grades et fortunes, guettant des signes de reconnaissance ou d'admiration de la part de n'importe quelle canaille - c'est parmi les petits-bourgeois que se recrutent des adorateurs du surhomme.

La lourdeur : mesurer la hauteur à partir de la platitude du sérieux. Plus prometteuse est la légèreté : partir de la bouffonnerie. Mais aujourd'hui, tout le monde s'arrête à la bouffonnerie, sans aucune épaisseur de la noblesse, sans aucun vecteur de la hauteur. La sage contrainte devint un but minable. Plus de pathos musical ; que le vacarme hystérique.

J'oublie souvent la vocation de l'arbre de recevoir dans ses branches des volatiles, qui pourraient concevoir la bonne idée d'y chanter. Dans tous les cas, ils devraient être de la même famille : *On ne chante juste que dans les branches de son arbre généalogique* - M.Jacob. D'autres arbres ne sont que des réseaux, dépourvus de fleurs de ma noblesse héréditaire.

Tout homme intelligent passe par la tentation du dogmatisme ou du relativisme ; pour se débarrasser de celui-ci, suffit le talent ; pour maîtriser celui-là, suffit la noblesse ; les deux - armés d'ironie, c'est-à-dire d'une saine distance. Le fruit de cette fusion, c'est le culte de l'intensité égale sur l'axe des idées et des valeurs : se détacher de l'horizontalité du bruit, pour demeurer dans la verticalité de la musique, devenir vecteur de ce qui tend

vers le beau ou le sublime. Cet axe, unifié par la dialectique (Hegel) ou par l'égale intensité (Nietzsche), peut s'arracher à son unique dimension et se généraliser en arbre à inconnues, ouvert à l'unification avec d'autres arbres.

Je n'aime pas ces profanations, purement verbales, anti-poétiques, du beau terme de *commencement*, que sont l'*être* ou le *néant* (par l'intermédiaire du *devenir* fantomatique), ces spectres interchangeables, sur lesquels se gargarisent Hegel et Sartre. Le commencement est un surgissement d'une émotion, d'une image, d'une mélodie, d'un état d'âme qu'aucun développement rationnel n'épouse ni n'explique ; on ne peut lui rester fidèle qu'en poésie d'enveloppement par un mot inspiré, c'est-à-dire puissant, ironique, créateur et noble.

Quand on a une vie intérieure suffisamment intense, tout événement extérieur se vit comme un insignifiant retour du même, puisqu'il ne modifie pas l'essentiel. Ce qu'un démon hurla à Nietzsche comme un incipit tragique et banal, un ange me chanta comme un sufficit ironique et musical. Mais ce retour est éternel, puisqu'il ne concerne que des démons ou des anges, ignorant le temps et s'entourant d'être. À moins que ce soit le même personnage, puisque le démon, qui étend son acquiescement jusqu'à sa propre chute fatale, redevient ange.

Dans une perspective horizontale, plus je me rapproche d'une chose, plus je m'éloigne d'une autre ; dans une perspective verticale, plus je m'élève, plus lointaines deviennent *toutes* les choses, qui finissent par devenir les *mêmes*, pour mon regard nouveau-né, - tout retour éternel du même est là – tout est question des ailes et de l'intensité du regard. L'indifférence aux choses, l'ironie aux idées et au-delà - la caresse de l'art et la musique de la vie.

Il faut gémir, mais en cadence - J.Renard – mais laisse au récit du bonheur la

spontanéité de la cacophonie.

La profondeur et l'ampleur résument le talent, et la hauteur du regard – la noblesse. Le sérieux - aux sédentaires ; l'ironie, c'est le *ton de revenants*. *Deux qualités littéraires fondamentales : surnaturalisme (intensité, sonorité, vibrativité, profondeur) et ironie (dédoublement)*- Baudelaire. Le dédoublement est ton absence provisoire dans le réel, qui n'est jamais ironique. Le nomadisme des positions ; le culte de la pose.

La tradition ? Noblesse héréditaire du plagiat – S.Lec. *Un génie emprunte noblement* – R.W.Emerson - *Genius borrows nobly*. La muflerie des inventions est plus traditionnelle, sans être transmissible. L'ignorance des racines - la maladie des branches sèches. *L'immaturité se reconnaît dans l'imitation, la maturité - dans le vol* - T.S.Eliot - *Immature poets imitate, mature poets steal*. On vole des livrets, on invente sa propre musique. *Un bon compositeur n'imite pas, il vole* – I.Stravinsky - *Хороший композитор не имитирует, но воруе*т. Le créatif n'adapte pas, il adopte ; le poussif n'acquiert pas, il conquiert. L'art ignore le sixième Commandement.

Les hypostases divines chez l'homme : le cœur (pour tendre vers le Bien), l'âme (pour s'émouvoir devant le Beau), l'esprit (pour prospecter le Vrai). Les sens produisent ses hypostases humaines : le regard, le goût, l'intuition, la musique, la caresse.

Quand, dans mes yeux, les couleurs et les formes se mettent à parler musique, quand donc la vue cède en intensité à l'ouïe, je deviens plus qu'un témoin, je deviens regard, - mon âme barbare en serait muée en juge partial mais illuminé. *Les yeux sont des témoins plus exacts que les oreilles* - Héraclite.

Un créateur, fatalement, devient mélancolique à cause de ses propres ombres ; le consoler, c'est de lui apporter de la lumière. Si, en plus, tu es poète, tu chercheras, dans le bruit ou l'indifférence de la vie, à en extraire des mélodies et des mystères. Et d'ailleurs, ce sont deux seules tâches d'une bonne philosophie et même de la poésie : *Nous sommes nés pour la lumière, pour la musique et la prière* - Pouchkine - *Мы рождены для вдохновенья, для звуков сладких и молитв*.

Les mots, même les plus ampoulés ou savants, n'ont ni hauteur ni profondeur ; de même, il n'y a pas de mots, voués irrémédiablement à la platitude ; les mots sont neutres. C'est la noblesse de nos idées ou la musique de nos phrases qui les fait monter ou descendre.

Si l'on n'entend pas Dieu, ce n'est pas parce qu'Il parlerait à voix trop basse, mais parce que Sa langue est trop haute pour ceux qui ne connaissent que les vocables de leur soi connu et ignorent la musique de leur soi inconnu.

Tu terrorises mon pitoyable savoir du divin, en l'exposant aux yeux omniscients de Dieu, tandis que je me réjouis de la musique de mon verbe vacillant, s'adressant à Ses oreilles. *Que dire de Dieu ? - rien. Que dire à Dieu ? - tout* - M.Tsvétaeva - *Что мы можем сказать о Боге? Ничего. Что мы можем сказать Богу? Всё*.

Devant un chef-d'œuvre humain, l'admiration a deux composants – la vénération de l'outil divin et le plaisir, procuré par le talent humain ; le premier est dans la profondeur miraculeuse de nos fonctions vitales et spirituelles, le second – dans la hauteur de nos regards musicaux ou stylistiques. Vu sous l'angle du premier, *l'homme véritablement extraordinaire est le véritable homme ordinaire* – Kierkegaard.

Avoir sa propre voix signifie deux choses : savoir composer ou interpréter de la musique et savoir créer son propre langage. Avoir la vocation d'artiste, l'invocation de rêveur, la provocation d'ironiste.

Dans la chose que l'œil voit, le regard ne devrait retenir que ce qui y est empreint de beauté et que l'oreille imprimerait en musique. *Qui rêve perd le regard ; qui dessine ce qu'il voit perd les songes* - G.Bachelard – non, le regard devrait n'être qu'une vision, animée par le rêve.

Je ne connais ni n'aime la chose que par ses apparences ; l'odeur, la couleur, la dureté le sont. En revanche, les caprices des électrons et la sociabilité des molécules constituent la chose en soi, sans mériter ni ma musique ni mon pinceau ni mon flair.

Le vrai m'invite à dévoiler le monde – je deviens héraut de la connaissance ; le beau chatouille mes sens – me voilà chantre d'une musique ; mais le Bien qui inquiète mon cœur reste inutile, inutilisable, intraduisible, d'où son dépérissement. Il me faut du bruit ou de la musique ; le silence me paralyse, me rend angoissé ou indifférent. Je reste le même (Rousseau penserait le contraire), mais avec un organe atavique.

Le soi inconnu, c'est l'origine de mon inspiration, la grâce de mes rêves, grâce qui s'oppose à la liberté d'agir de mon soi connu. Quant j'écoute la musique du premier, je me libère volontiers du bruit du second. *Dans quel sens arrives-tu à te libérer de ton soi ? – là réside ta vraie valeur* – A.Einstein - *Der wahre Wert eines Menschen : in welchem Sinn kann er zur Befreiung vom Ich gelangen*.

Et l'esprit et l'âme ont le même besoin d'imagination, fournissant,

respectivement, des idées ou des mélodies, des concepts ou des spectres. L'âme imaginative, en compagnie des concepts, les travestira facilement en spectres ; en sens inverse, l'esprit imaginatif, ne se fera pas duper par les spectres, qu'il apprivoisera avec des concepts.

Où A.Musset a-t-il vu des *anges du crépuscule* ? À la tombée de la nuit, n'apparaissent que les bêtes ; les anges annoncent les aubes. Les commencements diurnes chantent les hauteurs nocturnes.

J'attends la même chose de l'art et de la philosophie : mystère et abstraction, rêve plutôt que réalité, fond numérique et forme poétique. Je vois que Th.Mann définit ainsi la musique : *La musique est miracle du nombre, l'art le plus éloigné de la réalité et en même temps le plus passionnel, abstrait et mystique* - *Die Musik ist Zahlenzauber, die der Wirklichkeit fernste und zugleich passionierteste der Künste, abstrakt und mystisch* - donc, tout art, toute philosophie doivent se réduire à la musique.

Le poète est dans les vibrations, nées de son regard sur l'horizon ou le firmament ; son talent en produit des mélodies ; le miracle de l'art y fait surgir des pensées insoupçonnées. Les journaliers verbaux tentent de suivre le chemin inverse.

L'être – le mystère de la création divine ; le devenir – le mystère de la création humaine. Imprimer dans l'agir, intellectuel ou artistique, la musique du Beau et le rêve du Bien, c'est d'en tapir le fond, la forme étant l'assertion d'un Vrai irréfutable.

Tout bon philosophe se trouve une bonne source de la consolation humaine : Voltaire – dans l'ironie, Nietzsche – dans la musique, Heidegger – dans la poésie, Valéry – dans le mystère de la création. Rien de plus bête que le pessimisme sceptique. Ce qui est admirable, c'est que la consolation

philosophique ne devienne convaincante que grâce à la qualité du langage, de cette seconde facette de toute bonne philosophie. Avec ces deux auréoles, la tragédie humaine gagne en hauteur et en couleurs, sans perdre de son intensité.

Parfois je suis prêt à accepter le terme d'*absurde*, pour désigner ce que j'appelle *consolation*, puisque aucune justification cohérente n'en est possible. Mais ma consolation est faite surtout d'une musique, tandis que *absurde* voulait dire *discordant*. *Ce mot absurde de consolation – ne pas savoir désespérer est ne pas vivre* - Goethe - *Trost ist ein absurdes Wort: wer nicht verzweifeln kann, der muß nicht leben*.

La consolation que je cherche serait une résurrection plutôt qu'une guérison. Magnifique sous forme d'un Verbe, d'un tableau, d'une Passion musicale, et néant – dans la réalité.

À l'origine, *consoler* voulait dire *aplatir, égaliser*, tandis que j'aimerais l'associer avec la dimension verticale – dans l'angoisse terrestre, quitter la pesanteur du réel, se fier à la grâce céleste - verbale, picturale ou musicale.

Une belle musique ne fait qu'enténébrer les inconsolés ; elle n'est qu'une *tentative* de consoler, toujours ratée ; mais elle t'invite à chercher des consolations ailleurs que dans les sons lumineux – peut-être dans les souvenirs des belles ombres.

Dans ce monde, le brouhaha commun rend inaudible toute musique ; aucune caverne n'échappe plus à l'éclairage permanent de la rue. Mais les gandins interchangeables, sûrs d'avoir leur *mot à dire* et leur *lumière à propager*, se lamentent : *Le silence et les ténèbres s'étendent* – G.Bataille.

La caresse, que je mets au Commencement, est la préférence donnée au mystère face aux problèmes, ou à la musique face aux bruits ; et A.Blok, peut-être, avait raison - *Au commencement était la Musique* - *В начале была музыка*. D'autant plus que la musique est la caresse de l'âme.

En littérature, aucun *shit-detector* ne vaut l'écoute de Mozart, Beethoven, Tchaïkovsky, qui donnent la mesure d'une pureté d'ange, d'une grandeur de créateur, d'une honte de bête. Un signe encourageant serait la non-apparition de la poubelle parmi ce qui devrait accueillir ton verbe, soumis à cette épreuve.

Trois sortes de talent créateur : le poétique, le philosophique, l'intellectuel – mais pas de poète sans élan rythmé, pas de philosophe sans élan mélodieux, pas d'intellectuel sans élan harmonieux. Lorsque ces trois *aspirations* musicales ne se croisent que dans l'infini, on vit l'*inspiration*, on adresse ses soliloques à la seule Ouïe qui anime l'infini muet.

Les mystères sont universels et éternels, et les secrets sont individuels et passagers ; les secrets se dévoilent par le bon sens, et les mystères se chantent par l'art. D'où la bêtise de Proust, qui veut que l'art soit le seul révélateur de l'*éternel secret de chacun*.

Depuis trois mille ans, l'art, c'est-à-dire les mythes, les styles, les tempéraments, marquait tous les siècles par ses rêves d'au-delà individualistes, au milieu des horreurs, des folies, des perfidies bien réelles. Aujourd'hui, au milieu de l'honnêteté, de la pruderie, de la tolérance, tous les poètes, philosophes, romanciers m'enquiquinent avec le fait divers ou le jargon clanique, qui animent leurs bavardages anonymes et interchangeables. Aucun nom digne à mettre sur l'épitaphe : *je vécus au siècle de …*

Le *sage* aurait dû être le contraire d'*insipide* - plein de *saveur* ! *Savoir* aurait dû signifier – avoir du *goût* !

Ils appellent *nihilisme* la proclamation que ni Dieu ni la morale ni le bon sens ne contrôlent plus la pensée, et qu'il faille se soumettre à l'absurdité de l'existence. La source de ma pensée et de ma musique est mon soi inconnu, qui me souffle le sens exaltant de ma vie ; et l'écoute de ce souffle me remplace toute recherche du divin extérieur ou d'un Bien normalisé. Mon Vrai rejoindrait l'universel, mais mon Beau ne traduirait que ce souffle unique. Voilà le nihilisme qui me rendit à moi-même.

Mon soi inconnu est une musique, qui émeut mon cœur, rehausse mon âme et approfondit mon esprit. Celui qui ne l'écoute pas ne vit que de son soi connu, dont l'abandon n'est pas répréhensible, il rend possible la découverte, la création, l'étonnement, mais dans la platitude du commun, puisque le soi connu est presque identique chez tous.

Il ne reste plus aucune zone d'ombre dans notre vision historique du passé ; il ne reste rien de radieux dans notre vision idéologique du futur. Le réel est mort en tant que source d'enthousiasmes ou de croyances ; on devrait en profiter, pour retourner à nos rêves atemporels, promettant de la musique et des ombres et renonçant à la lumière.

On perçoit la vie sous deux angles, l'historique et le musical, les yeux-raison ou le regard-ouïe, les vestiges ou le vertige. La seconde lecture se réduit, de plus en plus, à la première : les rythmes apaisent et les harmonies se soupèsent. Quand à la mélodie, ce support des passions et des mystères, elle devient inaudible. Un dommage collatéral – l'amour, puisque *en volupté, ne cède la musique qu'à l'amour, mais il est mélodie* - Pouchkine - *из наслаждений, одной любви музыка уступает, но и любовь – мелодия*.

Dans le répertoire musical mondial, la *Pathétique* de Tchaïkovsky est la pièce la plus philosophique, puisqu'elle reproduit le parcours du créateur : de la transparence du Bien primesautier aux ombres du Beau altier, en s'achevant dans les ténèbres du Vrai sans pitié.

L'artiste doit produire un chant initiatique et non pas un récit du vu ; pour produire de la beauté, il doit se détacher des objets, même des beaux objets. Ni leur utilisation prosaïque ni leur contemplation poétique ne devraient pas dicter ou modifier ses mélodies.

Comparer l'harmonie d'une épopée à celle d'une maxime, c'est comparer la lumière solaire avec l'étincelle d'une imagination ou avec l'étoile d'un poète inspiré. *L'esprit ne peut pas se contenter des jouets de l'harmonie ; l'imagination exige des tableaux et des récits* - Pouchkine - *Ум не может довольствоваться одними игрушками гармонии, воображение требует картин и рассказов*. Ce que certains cherchent en étendue des gammes, d'autres atteignent en laconisme de mélodie et d'intensité.

L'air est rempli d'une musique inaudible ; et l'amour accomplit deux merveilles – il anime les fibres, prévues par le Créateur pour capter cette musique céleste et il nous rend sourds au bruit du présent.

La musique et l'amour restèrent peut-être les seules échappatoires à la tyrannie des codes et servent de refuges de superstitions, d'hérésies et de croyances. *L'amoureux est néophyte* - B.Pasternak - *Любовь есть переход в новую веру*.

Toute sensation a, pour demeure finale, soit l'esprit (sensations intelligibles), soit l'âme (sensations artistiques), soit le cœur (sensations

mystiques), mais sa trajectoire les traverse, toutes les trois. Seuls l'amour et la musique se logent directement au cœur, leur véritable interprète. Mais l'amour a tous les attributs de la musique : l'harmonie dans l'intensité, le rythme dans les pulsions, la mélodie dans l'écoute du monde.

Plus un sentiment est profond, mieux appropriée, parmi tous les moyens, est la musique, pour le rendre. L'amour semble être le seul sentiment qui échappe à cette règle ; je parcours les moyens de son expression – tableau, discours, poème, mélodie – et je leur trouve la même puissance et je ne peux trouver de meilleur candidat à l'excellence que leur dénominateur commun – la caresse.

Les grands sentiments ne se traduisent jamais par de grands actes ; ces sentiments ne se livrent qu'à la musique pathétique ou au mot poétique, dans lesquels palpite une détresse ou agonise une béatitude.

Le *seul mot juste* (Flaubert, Tsvétaeva) n'existe pas ; pour un syntagme donné, un tas de mots permet d'atteindre une certaine hauteur musicale ou intellectuelle, à partir de laquelle on fait du sur place. La meilleure méthode, pour se débarrasser de cette sottise obsessionnelle, est de ne décrire (toucher, évoquer) que des choses, pour lesquelles on n'a pas encore trouver de nom.

Dans un brouhaha sauvage on peut deviner un motif musical, mais quoi faire des cadences, sans mélodie aucune, que produit l'homme-robot d'aujourd'hui ?

Techniquement, la philosophie (comme l'Intelligence Artificielle) s'articule autour des représentations et des logiques ; Kant et Aristote nous en fournirent des définitions acceptables. Mais ce sont des intelligences mécaniques, sans talent littéraire ; l'intelligence organique, écoutant ce qu'il

y a de palpitant, de musical, de mystérieux, chez l'homme, on ne la trouve que chez Valéry. Ces trois-là sont les véritables pères de l'Intelligence Artificielle du futur.

Valéry (de ses *Cahiers*) n'est que de belles lumières muettes, qui peuvent mettre en valeur mes ombres musicales ; Nietzsche n'est que de belles ombres dansantes, auxquelles je trouve des sources lumineuses et immobiles. Toutefois, les sots savants proclament : *Nietzsche nous sert de lumière* - M.Foucault. Personne en France ne comprit Nietzsche. Comme personne n'y comprit Valéry.

Pour le robot moderne, qu'il soit ingénieur, garagiste ou philosophe, la vie, c'est la formulation, la démonstration et l'application des vérités – tout le contraire de ce qu'on appelait jadis vitalisme. Je finis par opposer à cette *vie* mécanique – le rêve poétique : formules en tant que forme, démonstrations en tant que musique, applications en tant qu'élan. Foin des vérités cadavériques – pour des états d'âme mélancoliques.

La musique de ta vie ou de ta création naît du frisson, de celui de ton regard sur ton étoile ou de celui de tes métaphores, les deux – indispensables, pour faire vibrer tes cordes poétiques ou pour faire taire tout bruit prosaïque. *Il faut trembler pour grandir* – R.Char.

Le Beau doit avoir assez de courage pour se mettre au-delà du Bien et assez d'intelligence pour se mettre au-dessus de la Vérité. Le vrai est affaire des archives ; seuls des crétins patentés sont persuadés que *dans l'art, comme dans la pensée, nous cherchons la vérité* - Hegel - *daß wir in der Kunst wie im Gedanken die Wahrheit suchen*. L'art *chante* le Bien ; l'art est une vérité *trouvée*, créée ; dans l'art on ne cherche que le Beau.

T'exprimer en ombres suppose la présence discrète d'une source de

lumière et d'une musique mélancolique ; ta voix doit être claire et tu peindras à claire voie.

La noblesse n'est qu'un élan vers la hauteur ; seul le talent complice permet d'en créer une demeure ou, plutôt un état d'âme musical, un regard créateur. La liberté et l'intelligence ne servent qu'à garder contact avec l'étendue des horizons actuels et la profondeur des chutes futures.

Dans le goût des masses, l'image et le son détrônèrent l'écrit. Curieusement, la dégénérescence de l'art, en général, commença exactement par la peinture et par la musique.

Il y a le monde de la Loi et le monde de la Beauté ; la mathématique *universelle* aide à comprendre le premier et la littérature *individuelle* chante le second. Il y a une concordance merveilleuse entre le libre arbitre mathématique et l'objectivité du monde ; mais aucune alliance ne peut subsister entre la liberté du mot et la nécessité du monde. Dans ce dernier cas, on abandonna le chant au profit du récit ; mais dans le genre discursif le journaliste est en train de surclasser Homère ; tandis que les alliances avec des dieux se raréfient, et les voyages lointains n'apportent que des améliorations à la technique de tissage. Toute belle Hélène devint patiente Pénélope.

Jadis, l'écrivain rêvait de transformer son lecteur en spectateur de ses tableaux ou en auditeur de sa musique ; aujourd'hui, il ne cherche que l'acheteur de sa marchandise.

Le parcours intellectuel : des sensations vécues – aux images de la langue ; des images de la langue – aux figures de la représentation, des figures de la représentation – aux pensées ou à la musique du sens.

Les langages peuvent être naturels (les langues nationales) ou artificiels (les langages technico-scientifiques ou artistiques). Le langage artificiel de nos réflexions s'appelle représentation ; le langage artificiel de la création, adressée à l'esprit, c'est la technique rationnelle d'un art, avec une seule exception – la musique, adressée directement à l'âme, et qui est peut-être le langage artificiel de nos sensations.

Comme tout art, la musique comporte des ombres ; mais contrairement aux autres, elle les projette à partir de ses propres lumières. En plus, ce n'est qu'en musique qu'on confond si souvent la lumière et l'ombre, puisqu'on l'écoute, les yeux fermés : chez Bach, il y a plus de lumière, et chez Tchaïkovsky, il y a plus d'ombres qu'on ne pense.

Les yeux fermés, ton regard te portant au firmament, tu te sens compositeur de mélodies célestes ; mais les autres n'entendent que ton interprétation grinçante et te refusent même un sou terrestre dans ton chapeau, que tu mets trop bas.

Le même impact sensoriel donne aux uns l'impression d'une mélodie et aux autres – un poids économique, politique, ludique. Là réside la différence entre l'éternel et le temporel : le premier provient de l'ouïe individuelle, le second – de la vue sur un présent commun.

Je ne produis ni récits à lire ni assertions à juger, mais états d'âme comme partitions ou songes à interpréter, dans les deux sens du mot, musical et intellectuel.

Je diviserais mes lecteurs improbables en ceux qui entendraient de la musique, et ceux qui ne voient qu'une partition à interpréter.

Dans l'écriture, personne ne peut m'imiter, ce qui m'autorise à proclamer

ma voix – inimitable. Ce qui ne m'empêche pas d'imiter, de temps en temps, des mélodies ou des rythmes des autres.

Le dernier grand écrivain français est mort il y a un quart de siècle. Il est fort probable, que même dans un siècle, il garderait ce statut. Mais l'homme de plume est chanceux, son deuil est récent, comparé à la peinture et à la musique, qui le portent depuis plusieurs quarts de siècle.

Trois éléments sont présents dans tout écrit d'art : les faits, les signes, les mélodies, qu'on déchiffre, interprète et en est impressionné. Le genre aphoristique est le seul, où ces trois étapes aient de l'importance égale, s'appuyant, respectivement, sur l'intelligence, la noblesse, la musique.

La haute poésie, la profonde philosophie, la vaste science semblent aussi incompatibles que le rythme de Beethoven, l'harmonie de R.Wagner, la mélodie de Tchaïkovsky. Les sommets, les gouffres et les déserts favorisent l'isolement, la solitude.

Quel ennui que de reproduire le bruit du fini actuel ! - il faut créer de la musique de l'infini potentiel !

L'ennui insupportable de décrire un homme réel ; la jouissance irrésistible à rester en compagnie d'un homme de rêves invisibles, n'existant que dans un élan vers l'inaccessible, dans un amour ineffable, dans une noblesse inutile, dans une mélancolie indicible, dans une solitude inévitable. Seule la musique peut nous en approcher ; c'est pourquoi j'évite le bruit du réel et poursuis la mélodie de l'idéel.

Les ombres artistiques sont celles qui ne dépendent pas de la lumière qui les projette et finissent par se rapprocher davantage de la musique ou du rêve, qui sont si souvent une seule et même chose.

Pour le poète la musique est rythme, pour le solitaire – mélodie, pour le philosophe – harmonie.

Tout bon philosophe porte en lui un enseignant (de foi, de morale, de vie), un maître (de style, d'intelligence, de noblesse), un prophète (de musique, de mort, de rêve). Les mauvais nous ennuient avec leurs commentaires monotones, leur triste épigonat, leur prose, difforme, prétentieuse et ampoulée, – ce sont des fonctionnaires académiques.

Il est facile de *fantasmer* sur des signes d'agonie de tout ce qui est vivant ; il est beaucoup plus difficile de *vivre* des naissances de ce qui vivra dans les âmes, dans les livres, dans les notes.

Tes pieds, ton cœur et la partie rationnelle de ton esprit sont sur terre, et il est inévitable, qu'ils prennent part aux zizanies entre réformismes et conservatismes, dans la vallée des larmes, dans la platitude bruyante. Mais tes ailes, ton âme et la partie irrationnelle de ton esprit te placent en hauteur, laquelle te détache des soucis du jour et te fait entendre la musique atemporelle, où le chant, le soupir, le sanglot se passent d'actes.

Et la réalité et le rêve sont dépourvus de pensées et de musique ; c'est l'esprit et l'âme qui les conçoivent ; mais où se trouve leur source ? Dans le réel ou l'imaginaire ? ou bien seraient-elles, elles-mêmes, la source du réel et de l'imaginaire ? Les adeptes de la première attitude, les réalistes, brodent à partir de ce que voient leurs yeux ou entendent leurs oreilles, et visent des finalités profondes. Les seconds, les rêveurs, partent de leur regard intérieur, jamais en contradiction avec les yeux et oreilles, mais créant ses propres hauts commencements.

Il y a une hauteur qui ne tient qu'à l'air musical, au regard noble ; et il y a

une hauteur due au pouvoir ou à la richesse, à une verticale de subordination ou à un tas d'or, à la terre meuble donc. L'excellence du goût et des ailes, ou la médiocrité des appétits et des griffes.

L'homme ou l'auteur, agir par le soi connu ou créer selon le soi inconnu, le style de l'horizontalité ou l'intensité de la hauteur, se mesurer aux hommes ou s'exprimer dans la solitude, se résumer dans l'immanence ou se dépasser dans la transcendance, naviguer grâce à la brise comique ou se noyer dans le naufrage tragique. Bref, il faut renoncer aux discours de l'homme et ne suivre que la musique de l'auteur.

Le soi inconnu ne se transforme pas en soi connu (à la façon de l'être-pour-soi se mutant en l'être-en-soi hégélien ou sartrien) et il n'a pas besoin pour cela d'un soi des autres. Le soi inconnu est une source mystérieuse, ne quittant jamais la hauteur, constituant l'élan et son intensité ; le soi connu les traduit en jaillissement d'images, dans le commencement, gorgé de musique et d'idées, fidèle à la hauteur génitrice.

La philosophie est l'art de préserver la hauteur dans notre regard sur l'œuvre divine - la vie, le monde, la musique, la pensée, le sentiment. Personne, mieux que Socrate, ne la définit qu'en tant que *musique la plus haute*, et pour préciser qu'il parle du rêve, plutôt que de la réalité, il met en musique les fables d'Ésope !

Les yeux sont là pour comprendre et représenter, pour communiquer avec les autres ; le regard est là pour traduire en musique personnelle, solitaire, tes états d'âme.

Le Commencement d'un rêve (qui n'est pas *Verbal*) et la Fin d'une vie sont les moments les plus intenses. Je place la caresse (l'espérance) dans le premier ; la seconde (le désespoir) est résumée par ce gémissement

évangélique, qui ne sonne tragiquement qu'en allemand : *Es ist vollbracht* (Bach y apporta un effet musical insurpassable).

Plus on est inculte, plus de raisons on trouve de hurler au désespoir et de rester sourd au chant de l'espérance. Il faut plus d'inconscience, pour annoncer la fin du monde que pour en admirer les merveilles.

Tout compte fait et malgré beaucoup d'objections valables, le progrès en philosophie est possible. La meilleure preuve en est sa pénétration par une haute poésie et par une profonde souffrance, ce qui fut ignoré dans l'Antiquité et timidement annoncé par quelques balbutiements à l'ère classique. Le bavardage abscons, autour de la *vérité* et du *savoir*, finit par ennuyer ceux qui prônaient la musique, lyrique ou tragique, du langage.

Aujourd'hui, quels sont les porteurs principaux de l'harmonie, de la puissance, de la bigarrure ? - la platitude, la niaiserie, l'ennui. La noblesse du regard et l'intelligence de l'âme ne portent désormais que le silence, l'obscurité et l'impuissance.

La grande littérature ne valait que par le chant langagier qui sortait des meilleures plumes ; depuis que nos scribouillards ne font qu'éructer leurs dénonciations des injustices fiscales ou détailler les parcours des intendants des finances, l'ennui, émanant de leur gribouillage, égale celui des polars, de la science-fiction, des bandes dessinées.

Un bon écrivain, c'est la rencontre d'une noblesse, d'une intelligence et d'un talent. La noblesse, c'est un goût sélectif et la hauteur du regard ; l'intelligence, c'est la profondeur du savoir et l'exigence des contraintes ; le talent, c'est le ton musical et la grâce du verbe. Un seul de ces dons est absent, et vous risquez d'être Gros-Jean comme les autres.

Chercher la différence entre ce qu'un écrit *dit* et ce qu'il *est* – est sans intérêt, au moins pour les non-pédants. Ce qui compte, c'est ce que cet écrit *chante* (la noblesse de la hauteur) et ce qu'il *dévient* (la mélodie de la création). Le fond et la forme se fusionnent, chez les grands.

J'ai choisi de me montrer, plutôt que de montrer les autres ; ce qui revient à préférer le chant au récit. Le seul musicien, chez moi, est mon âme ; en absence des âmes, personne ne m'entend – *l'âme n'est entendue que par des âmes* – ma réplique au fragment de F.Schlegel : *Les esprits ne se montrent qu'aux esprits* - *Geister zeigen sich nur Geistern*. Les abstractions, les rêves, les spectres passent, inaperçus, inentendus…

Une création horizontale – étaler ce qu'on croit savoir ; une création verticale – l'harmonie des vérités prouvées ou la mélodie des rêves éprouvés.

Tant de galimatias – philosophiques, picturaux, musicaux (la liste reflète la chronologie des agonies) – se présentent comme l'*avènement de la sensibilité pure*. Dans un langage plus réaliste, je parlerais du hasard des relations entre concepts, du hasard des couleurs ou des formes, du hasard du croisement des tons, des rythmes. Bref, la disparition de la mélodie – spirituelle, pittoresque, émotive. À force de moduler à outrance les reliefs de notre âme, on aboutit à une platitude idéologique, formelle, impersonnelle.

Aucun philosophe ne maîtrisa ni l'outillage logique ni la place du langage ; pourtant, ils affichent, tous, l'intention d'exposer leurs *vérités* à l'aide de concepts langagiers. Écrire, ce n'est pas marcher mais danser, ce n'est pas bâtir des preuves mais jouer d'un instrument, lyre ou caisse enregistreuse, qui dévoile si tu es poète ou rat de bibliothèques ou d'actualités.

Comme la vraie philosophie, l'art devrait être soit une caresse, apportant une consolation à nos rêves vulnérables, soit une mise en musique de la vie au moyen d'un langage poétique. *L'art n'est pas une puissance, mais une consolation* - Th.Mann - *Die Kunst ist keine Macht, sie ist nur ein Trost*.

Tout homme porte des germes d'un penseur *et* d'un rêveur ; le penseur nage dans des cloaques des vérités, ces qualités mécaniques, et le rêveur se voue aux ondes musicales qui sont la première qualité organique.

Les rêves se délavent comme les couleurs d'un tableau ou les empreintes, laissées dans notre âme par un beau livre. Le salut, ou la consolation, c'est de réduire tes impressions à la seule musique, qui semble être la seule à échapper à l'usure par le temps. Et tu appelleras le lieu qui accueille cette musique – ton étoile.

On ne trouve de l'organique, du musical et de l'impair que dans la littérature ; et tout le reste est *mécanique*.

Contrairement aux notes et coups de pinceau, le mot n'épuisa pas encore son potentiel de beauté, de subtilité et de noblesse. Il n'y a plus rien à chercher dans les cloaques sonores ou picturaux, tandis que le mot organique, même agonisant, continue son combat, perdu d'avance, face aux sons et images mécaniques, ces symboles du triomphe de la foule.

La musique picturale ou verbale existe, car c'est elle qui fait résonner ton âme, sans que tu comprennes pourquoi, sans que tu voies l'objet de ton bouleversement.

Ton existence est faite de ton ouïe et de ton regard. Celle-là transmet à celui-ci le bruissement du monde que tu es sensé transformer en musique. La meilleure consolation – les retrouvailles avec la musique du rêve. *Même*

le bruit est une consolation pour un grand solitaire - Nietzsche - *Für den sehr Einsamen ist schon Lärm ein Trost*.

Ton essence, c'est-à-dire le fond ou la source de tes pensées et de tes sentiments, restera à jamais indéfinissable. Les ténèbres conviennent mieux à rendre son état que la lumière. Les médiocres se souhaitent la plénitude et la clarté ; le créateur cherche un vide au royaume des sons, des images ou des idées, pour le remplir par la nouveauté de sa propre musique. Musique qui n'est jamais claire, de même que l'amour ou l'inspiration.

Le mystère de la vie est mis en musique par la hauteur de nos créations ; il devient sacré dans la profondeur de nos croyances. Mais le vrai n'éclaire que nos misères. *Plus tu t'approches de la vérité, plus tu t'éloignes de la vie* - Socrate.

Le sentiment et la pensée, évidemment, accompagnent toute action, mais mesquinement, en se profanant. On devrait les tenir à l'écart des itinéraires arbitraires de nos bras ; le cœur et l'esprit devraient se confier à l'âme, qui se voue à la musique de ses états et se détourne du bruit des états du monde. *Les plus forts pensent ce qu'ils font et font ce qu'ils pensent* - Unamuno - *Los fuertes piensan lo que hacen y hacen lo que piensan* - le premier est banal et le second – impossible.

Ma patrie n'est ni historique ni géographique ni linguistique ni psychologique. Il n'y a pas de frontières sur la planète appelée Hauteur, où chaque habitant est seul, sans partager avec personne son étoile ; avec ses compatriotes on y communique en langues artificielles - tonalités, mélodies, intensités, soupirs ou larmes.

Un intellectuel est celui qui ne s'adresse pas aux personnes concrètes mais aux thèmes ou tonalités abstraites. Il n'a donc personne à convaincre ou

influencer ; il ne puise pas ses mots dans le goût du temps, il en cherche ceux qui rendent ses états d'âme ou, au moins, reconstituent un état d'âme artificiel. Même à contre-point ils doivent envelopper ou accompagner la mélodie véridique, qui naît dans notre conscience palpitante. L'intellectuel est celui qui retrouve dans son âme solitaire (et non pas dans son esprit commun) les reflets de tout ce qui compte à l'échelle verticale des valeurs et des talents. Le monde n'est que le cadre de ses tableaux.

La chose : dans la réalité – chose en soi ; dans la représentation – concept surgissant de la réalité ; dans le langage – notion, munie de sons, d'images et d'intensités, notion surgissant de la représentation et renvoyant à la réalité. Les seuls domaines, qui échappent à cette triade, sont : la mathématique se passant de réalité et la musique se passant de représentation et de langage.

Les idées sont des cibles, présentées à l'archer, nommé le talent. Celui-ci a besoin de flèches, portant un style, d'un arc, taillé par la noblesse, d'une corde, assurant la musique du vol.

La beauté de l'être se sculpte dans une harmonie paisible ; la beauté du devenir – dans un élan mélodieux. Le talent est dans leur entente rythmique. *L'élan exclut la tranquillité, cette condition indispensable du Beau* - Pouchkine - *Восторг исключает спокойствие, необходимое условие прекрасного*.

Ce qui, dans ses origines ou dans ses effets, se passe du pourquoi relève d'une espèce de folie – la beauté, l'amour, la musique.

L'effet de la musique peut se rapporter aux fréquences des sons, de même que l'amour – au jeu des hormones. Ces sobres constats de l'esprit n'éventent pas l'ivresse de l'âme, du cœur ou du corps.

Bach écrivait, presque exclusivement, pour les insomniaques qui traînent dans la nuit leurs agacements du jour. Exceptionnellement, il s'adressa aussi à ceux qui, dégoûtés de leurs veilles comiques, attendent un rêve, enthousiasmant et tragique. Résultats – une réussite grégaire ou un noble échec ; les uns bâillent, les autres pleurent.

La superficialité obscure est le contraire de la platitude transparente. Une existence harmonieuse est dans la cohabitation complice entre la superficialité (caresses verbales, idéelles ou charnelles), la profondeur (érudite, spirituelle, systémique) et la hauteur (poétique, noble, ironique).

Une hauteur (la noblesse), une tonalité (l'ironie), une musique (la poésie) te dictent les mots du commencement ; de l'enchaînement des mots suivants surgissent des idées. Il faut inverser les causes et les effets dans cette analogie sartrienne : *Le désir s'exprime par la caresse comme la pensée par le langage*.

L'écriture idéale : le chant des mots et l'accompagnement musical des idées – il faut être, à la fois, poète, musicien, philosophe – Nietzsche, B.Pasternak. Les 'séparatistes' – la hauteur verbale de Nabokov et la profondeur intellectuelle de Valéry.

Que Baudelaire est bête, en pensant que, en peinture, *chaque nouvelle couche donne au rêve plus de réalité*. Le rêve est le plus plein lorsqu'il reste irréel, inarticulé, indicible ; on ne le développe pas, pour le rapprocher du réel ; on l'enveloppe de caresses picturales, musicales ou verbales, qui le métamorphosent, en lui apportant de la noblesse et de la hauteur, absentes dans le réel.

La musicalité d'un écrit se reconnaît par ses mélodies poétiques, par ses

rythmes intelligents, par son harmonie talentueuse, par sa tonalité ironique, par son timbre sensible. Mais les mots n'ont pas la fidélité des cordes ; dans un écrit musical, le langage déforme plus qu'il ne forme.

Voici ce que vise un professeur de philosophie, ex-Ministre : *Dénoncer le narcissisme des personnes et les dangers d'un règne de l'émotion* ! Ces écolâtres, auraient-ils donc une âme ? Il faut en avoir une pour se réjouir de la beauté du monde, rien qu'en s'admirant, ou pour y laisser régner la musique de l'émotion. Mais le robot sans âme nous cerne…

L'immédiateté du bruit social, cacophonique et obsédant, rend les hommes sourds pour la musique de cet univers paradisiaque qu'est notre planète. Cette musique, chez moi, étouffe ce bruit et m'apprend, même dans le gémissement, à l'interpréter *en cadence* (J.Renard).

Le sentiment s'entendra toujours, implicitement ou explicitement, avec la raison ; le vrai contraire de la raison est la folie. Celle-ci peut être : la mystique (discours philosophique ou religieux sur le mystère de la matière, de la vie, du temps), l'éthique (l'énigme du sacré, du sacrifice, de la fidélité), l'esthétique (le goût et l'émotion face au Beau, l'inspiration, l'imagination), la poétique (la créativité verbale ou musicale), l'érotique (la sensibilité du corps, verbale ou gestuelle). Toutes ces folies se réduisent aux caresses irrationnelles, opposées aux actes rationnels.

L'amour, comme la musique, nous gratifient de solitude et de larmes ; pourtant, cette dévastation nous conduit aux portes du paradis.

De prime abord, on s'imagine que la musique ou la passion devraient servir la cause de la joie ; or, on constate que, lorsqu'elles sont grandes et belles, une mélancolie en constitue le noyau, le sens et le but.

Surtout la Noblesse

Le vrai fond de l'homme, c'est bien la musique, dont la qualité dépend de cette concordance triadique : le cœur dicte son rythme, l'esprit conçoit son harmonie, l'âme émet sa mélodie. Seul le talent devrait se charger de la partie instrumentale.

Un mode de cohabitation entre une humble liberté et une fière servitude, une liaison, encore plus subtile, entre un génie d'espèce et une passion de genre, une musique des contraintes faisant chanter les moyens et danser les buts - c'est ce qu'on pourrait appeler hauteur.

Les yeux, plus que les oreilles, nous font découvrir la musique du monde ; son bruit, capté en surface par des oreilles muettes, fait geindre sur le silence du monde, mais filtré par des yeux, sourds à la profondeur, il laisse entendre de hautes mélodies. *La conscience parfaite est un chant, une simple modulation des états d'âme* - Novalis - *Das vollkommene Bewußtsein ist ein Gesang, bloße Modulation der Stimmungen*.

Le Christ, la morale, le nihilisme ne sont pas des cibles de Nietzsche, mais des extrémités des cordes tendues, sur lesquelles s'exerce son intensité musicale ; il n'est ni négateur (comme les sots) ni dialecticien (comme les pédants), mais musicien.

Le monde est plein de musique, c'est une affaire de filtres acoustiques et de choix oculaire de bonnes cordes. Ceux qui n'y décèlent plus de mélodies divines ouvrent trop leur ouïe et pas assez leur regard. *Mon regard et le regard de Dieu, c'est le même regard, la même vision, la même connaissance,*

le même amour - Maître Eckhart - *Mein Auge und Gottes Auge, das ist ein Auge und ein Sehen und ein Erkennen und eine Liebe*. Mais le regard musical, remplacé par l'ouïe sans musique, fait mettre le monde bavard à la place du Dieu silencieux et me voue à la termitière ou à la machine.

Les plus utiles des contraintes sont les contraintes acoustiques ; ce n'est pas tant par la transformation du bruit du monde que j'en extrais la musique, mais par un filtrage impitoyable ; le reflet fidèle du vrai monde est bien musical, mais ce n'est pas dans un miroir de mon esprit profond, que je le verrais, - je l'entendrais sur les cordes de mon âme hautaine ; dès que je n'écoute le monde qu'à travers l'âme, tout devient musique ; le créateur est celui qui oublie le bruit du monde et porte l'écho de sa musique.

Désirer, c'est avoir une requête à soumettre. Le sot, qui imagine, que les mots représentent le monde, trouve son désir plein. Le désir du sage est vide, et il ne cherche qu'à être rempli par l'interprète le plus inspiré. Remplir, c'est substituer aux inconnues - des représentations d'au-delà des mots. Si l'on manque d'inconnues, si l'on ne cherche pas à s'unifier avec le monde, même imaginaire, on méritera le mot de M.Lermontov : *L'homme le plus vide est celui qui n'est rempli que de soi* - *Тот самый пустой человек, кто наполнен собою*, à moins que ce vide artificiel ne serve que pour y accueillir une musique ou une voix de Dieu. Le dernier homme est rempli des échos des autres.

Ce qu'on prend pour sonorité d'un personnage n'est souvent qu'acoustique d'une vie bien réglée, mettant en valeur des cordes sans vibration intérieure aucune.

La paix d'âme signifie, par ailleurs, une infâme insensibilité à la musique, qui n'est que troubles, chutes, noyades, abandons. Mais la perspective la

plus horrible étant la surdité musicale, toute consolation humaine doit se réduire au retour de la musique et de son intranquillité. *Le but de la philosophie n'est pas de calmer, mais d'inquiéter les hommes* – L.Chestov - *Задача философии не успокаивать, а смущать людей*.

Pour traverser la vie, un guide est utile, mais les idées n'y sont que des tables statistiques. L'âme de musicien, c'est-à-dire le regard, reflétant nos paysages, même avec les yeux fermés, y est plus précieuse que l'esprit statisticien, nous ouvrant les yeux.

Il s'agit de se pénétrer de la musique du monde : la mathématique en est la représentation, et la poésie – l'interprétation. Ne pas devenir simple luthier ou photographe.

L'harmonie, les concepts, le mot, la musique, c'est par la chronologie des passages entre ces sphères que le philosophe se distinguent des autres. Le philosophe perçoit tous les bruits vitaux, les transforme en musique, par des mots à égale distance entre le réel et l'imaginaire. Le poète n'entend que la musique, dont la mélodie lui inspire les paroles fidèles. *Le monde, c'est une musique, à toi - de l'accompagner de paroles !* - B.Pasternak - *Мир - это музыка, к которой надо найти слова !*

Mon âme ne s'éveille que lorsque j'interpelle mes passions. La dérisoire ambition des philosophes de former ou de forger les âmes les dévie de leur vraie vocation - apprendre à découvrir derrière tout bruit de l'esprit - une musique de l'âme.

La hauteur est atteinte par une collection d'harmoniques, qui excluent le bruit et accentuent le son. Sans bon regard, l'élimination du bruit n'aboutit qu'au silence.

L'appel du large émane du haut ciel plus que de la mer profonde. La hauteur traduit en chant le bruit entendu dans la profondeur.

Que valent mes révoltes face à l'accord monumental, qui unit mon âme à l'âme du monde ? À l'unisson, en canon, à contrepoints - je ne peux qu'en développer le thème indiscutable…

Pour détacher l'âme du corps, l'un a besoin de quelques notes ou de quelques syllabes, l'autre - du meurtre d'un de ces jumeaux siamois, le troisième - de tirer la prise de courant commun, qui les alimente.

En fait d'art, agir au nom d'un bon droit est bête et servile, contrairement à la politique. L'attitude, qui nous découvre le mieux, est l'imposture reconnue, l'impossibilité de se réclamer d'une source, la traduction de pures mélodies en cadences abruptes. Parler au nom de ce qui refuse tout nom. Être interprète plutôt que représentant.

Constat désabusé : toute tentative de réduire la source d'enthousiasme au *feu* (le geste), à la *terre* (la mémoire), à l'*eau* (la vie) - échoue. Il ne reste, pour tout ce qui se veut ailé, que son élément naturel - l'*air* (le rêve), pour être porté non pas comme la lumière, mais comme le son. *L'élément de la parole est l'air, le médium vital le plus spirituel et le plus universel* – L.Feuerbach - *Das Element des Wortes ist die Luft, das spirituellste und allgemeinste Lebensmedium*. L'air, symbole de la verticalité, représenté, dans l'Antiquité, par une ligne verticale, les autres éléments étant réduits à la géométrie incertaine de carré, de zigzag et de spirale ; *l'air de la hauteur, l'air tonique* (*eine Luft der Höhe, eine* <u>*starke*</u> *Luft* – Nietzsche).

Rêver, c'est entendre de la musique à travers toute clameur de la vie. Et

comme toute vraie création naît du besoin d'échos, on se met à griffonner des pages ou des toiles, car c'est le seul moyen de munir son rêve - du regard, pour répliquer à l'oreille. *On naît poète, on devient tribun* - Quintilien - *Nascuntur poetae, fiunt oratores*.

La hauteur est peut-être équivalente à la profondeur sans épaisseur. Au discours dont l'architecture consacre et accueille le silence. Mais les mots ne viennent pas du silence, mais d'une musique, naissante dans le désir. Mais si les mots ratent la représentation musicale, ils retomberont dans le silence. La musique des rêves est abandonnée par les interprètes modernes, qui ne reproduisent plus que le bruit des idées et du monde.

En se lassant de l'homme, des actes, des systèmes, on finit par leur refuser tout titre de noblesse. Avec désespoir ou ravissement, on en trouve la seule assise durable – la métaphore – littéraire, picturale ou musicale. Et puisque la vie ne vaut pas grand-chose sans noblesse, on finit par admettre, que la vraie vie c'est l'art.

Le nihiliste, qu'il faudrait dénoncer, est celui d'un arc lâche, intraduisible en lyre, de l'indifférence pour une intensité suffisante, de l'égalitarisme dans le choix de cibles et de distances.

Pour me proclamer libre, il ne suffit pas que la voix de mon âme s'élève au-dessus de la loi de mon esprit. Il faut, en plus, que cette voix soit de la musique divine et que cette loi ne soit pas lue au ciel. Toute noble liberté est triomphe de l'harmonie interne sur le calcul externe. Un simple interprète, non-compositeur, peut-il être libre ?

Au début, ils pensent protéger leur âme, en n'offrant aux autres que la vue de leur épiderme. Mais le ballet incessant des chatouilles, déchirures,

caresses fait vite oublier l'auteur de toute musique ; on ne caresse pas les cordes de l'âme, on les tend, car la première fonction de la musique est le tragique et non pas le ludique.

Dans le jeu vital, les fins et les enjeux deviennent à ce point mesquins, qu'il vaut mieux se pencher davantage sur les contraintes, sur les règles qui tiennent lieu de lois. Quand on a trouvé de belles contraintes musicales, ce n'est plus la marche vers le but, qui entraîne et réjouit le plus, mais la sensation d'un sol se dérobant sous les pieds et d'un ciel bénissant la danse. *Il faudrait danser la pensée* - Valéry.

Mes forces banales développent, en toute liberté, le bruit de mon soi connu ; mes forces supérieures enveloppent, dans une obéissance enchantée, la musique de mon soi inconnu. La liberté n'apporte rien à l'âme ; la servitude déprave l'esprit.

La majorité des sages étale devant la raison même des litanies élogieuses. Quelques rares poètes (Nietzsche) en chantent la vitesse (l'intensité), mais c'est son accélération (le vertige) qu'il faudrait mettre en musique. Les dérivées de la raison, plutôt que la raison elle-même. À la raison panoramique opposer le regard hiératique, vertical.

Un miracle de notre interprète câblé : dans l'expression des yeux se lit le portrait de l'âme ! Curieusement, sa musique, elle aussi, se concentre dans le regard, qui se laisse entendre. *Ô hauteur sans escales ! Ô chant d'Orphée ! Ô son à hauteur d'arbre !* - Rilke - *O reine Übersteigung ! O Orpheus singt ! O hoher Baum im Ohr !* Un regard à hauteur d'arbre, une musique montant de notre caverne intérieure…

Cette vaine et niaise recherche de la vérité, de la justice et de la raison, *à*

l'intérieur de moi ; ces choses froides se trouvent à l'intérieur des codes et langages ; le moi ne porte que de chaudes palpitations, traduisibles soit en musique soit en calcul. Même la bonne mathématique est plus près de la musique que du calcul, elle est l'art d'éviter le calcul - elle manipule les ombres plus magistralement que les nombres.

L'humilité sans la fierté, c'est comme la profondeur sans la hauteur - le manque d'amplitude résultera, immanquablement, en bruit sans épaisseur, en platitude de toute musique, qui émanerait de ma vie.

C'est à travers la musique que je comprends le mieux ce que c'est que l'acquiescement à la vie : que ce soit par la fuite ou par l'affirmation, la musique me fait découvrir la dimension essentielle de la vie - l'appel de sa hauteur, mon vrai séjour, d'où je fus banni, pour des raisons mystérieuses ; ne plus pouvoir y mettre ni mes pieds ni mes yeux m'oblige à inventer mon immobilité et mon regard.

Que ce soit dans le vrai, le bon ou le beau, le sens de notre existence ne se transmet que par la musique, musique pressentie par le talent et appuyée sur l'intensité et le frisson, qui animent notre âme. Mais les tenants de l'équanimité plébéienne y voient leur obstacle principal : *Celui qui est sans trouble n'est à charge ni à lui-même ni aux autres* - Épicure.

Tant de choses impassibles nous envahissent, qu'il faudrait les munir de frissons, pour qu'elles s'enfuient. Préférer un vide musical au plein minéral.

Ni le savoir ni la création, en eux-mêmes, ne justifient la vie ; seule la musique, qui deviendrait leitmotiv de celle-ci ou accompagnement de celui-là nous ferait oublier le silence absurde et angoissant de l'existence. Et toute musique naît des bonnes vibrations : *Le sens de l'existence est dans*

l'intranquillité et dans l'angoisse – A.Blok - *Смысл жизни заключается в беспокойстве и тревоге*. St-Augustin (*inquietas*), Heidegger (*Sorge*), J.Borgès (*intranquilidad*) seraient d'accord.

Je dois avoir un thème musical unique, qui traverserait ma vie, rhapsodique ou symphonique, de part en part, tel un retour éternel, fusion du continu et du discret : *Il y va de l'intensité et non pas de la vie éternelle* - Nietzsche - *Auf die ewige Lebendigkeit kommt es an, nicht auf das ewige Leben*.

La présence des autres, dans ce livre, n'est que l'air des métaphores, que battent mes ailes ; la hauteur et le souffle n'en sont qu'à moi. D'ailleurs, on ne devrait écrire qu'avec la sensation d'être le seul chasseur de métaphores, sous un ciel vide. *Le texte est une forêt, où chasse le lecteur. Un bruissement au sous-bois, tiens - une pensée ; un gibier timide, une citation - à mettre au tableau de chasse* – W.Benjamin - *Der Text ist ein Wald, in dem der Leser der Jäger ist. Knistern im Unterholz - der Gedanke, das scheue Wild, das Zitat - ein Stück aus dem tableau* - je ne cultive pas de textes, et donc pas de forêts, mais je tends tant d'arbres, chacun avec des ombres qu'il ne partage pas avec d'autres arbres, et ils ne se trouvent ni sous un même soleil ni à la même heure de la nuit. Si tu n'y entends que du bruit, tes oreilles ne sont pas faites pour mes canopées, puisque j'y avais mis de la musique.

Dans l'examen d'une chose, d'un événement, d'une pensée ne mettre dans la balance ni gains ni pertes, ni remords ni ressentiment, mais réduire leur mesure à ce qui, en nous, relève, seul, de l'éternité, donc reste le même, - à notre musique et à son intensité, telle est la leçon de l'éternel retour.

Ce livre fut écrit parmi les ruines du pays du *gai saber* (ou de la *gaya scienza* de Nietzsche), ce berceau de l'Europe poétique, où jadis s'entre-fécondaient le chantre, le chevalier et le libre esprit, une rencontre

impensable aujourd'hui, et que j'essayai de reconstituer. À quelle hauteur l'apocalypse peut être gaie (*fröhliche Apokalypse* de H.Broch) ? À quelle hauteur la poésie n'a plus besoin de *science* ? - c'en est le vrai enjeu et non pas : *à quelle profondeur la science devint gaie* - Nietzsche - *aus welcher Tiefe heraus die Wissenschaft fröhlich geworden ist*. La métaphore troubadouresque serait le fameux masque musical, qu'aiment aussi bien la profondeur que la hauteur.

La merveille de l'homme est d'être muni exactement de ce qui permet de vivre le monde comme une pure musique : un instrument (le talent), un interprète (l'esprit), un auditeur (le cœur), un compositeur (l'âme). Paradoxalement, les yeux y sont absents, pourtant c'est bien le regard qui permet de voir cette merveille. C'est le regard et la mémoire qui rendent l'homme - mortel. *L'homme est un Dieu mortel* - le Trismégiste.

Le chant est la première nécessité du poète et du philosophe ; et si les plus beaux des chants accompagnent l'indicible ou l'introuvable, ce n'est nullement une fin en soi, mais un constat curieux, qui ne devrait que rendre leurs recherches plus profondes et leur musique - plus haute. *Ce qui peut se dire reçoit sa détermination de ce qui ne peut pas se dire* - Heidegger - *Das sagbare Wort empfängt seine Bestimmung aus dem Unsagbaren*.

Le rythme et l'algorithme ont la même origine - l'habitude ou la répétition - mais les sources différentes : le rythme naît en nous, l'algorithme - hors de nous, dans le troupeau ou dans la machine. Étymologiquement, *rythme* signifiait fidélité du fleuve à sa source (fidélité, traduite par la même intensité, dont l'*éternel retour du même* est la plus belle des métaphores), d'où la place qu'il mérite dans le culte des commencements. Le soi inconnu ne se laisse entrevoir que par les premiers pas ou par la hauteur du regard sur toute marche : *Il n'y a d'originalité qu'à l'origine, au-dessus et bien avant* -

R.Debray.

Qu'est-ce que l'intensité ? - serait-ce l'aboutissement d'une flamme, transmise à la musique pour finir imprimée dans l'âme, sans traces d'objets, d'instruments et de finales ? L'énigme de l'esprit, qui se charge de cette trajectoire, - l'impulsion toujours tragique du commencement : *Le tragique commence avec la ruine de l'imitable* – Ph.Lacoue-Labarthe. Le commencement est découverte de tours d'ivoire ; à la fin, une démolition est inévitable ; deux issues possibles : servir de matériaux de construction ou devenir une ruine intouchable, un rêve naissant : *Si tu détruis, que ce soit avec des outils nuptiaux* - R.Char.

Les penseurs (Wittgenstein II, Heidegger II) nous enquiquinent avec des revirements radicaux et profonds de leurs dernières pensées ; les rêveurs (Nietzsche, Cioran) nous enthousiasment avec leur haute fidélité aux premiers émois. Algorithmes des ruptures, rythmes des signatures.

Les mêmes états et objets sont à l'origine des réactions romantique (chaude) ou mécanique (froide) ; mais le romantique y avait entendu de la musique, tandis que l'enregistreur y avait mesuré des décibels ou fréquences ; le conte de fée, face au compte rendu ; la réalité mélodique ou la réalité statistique. *Symbole et indice se regardent en chiens de faïence* - R.Debray. Toute la vie, en puissance, est en moi ; m'écouter, c'est y déceler la musique (et non pas le bruit) du monde, que je porte, pour la traduire ensuite dans mon regard.

Ma vie élémentaire : sur l'eau, bien choisir le lieu avec une bonne profondeur et une bonne hauteur des deux azurs respectifs - le lieu de mon sabordage ; dans l'air - continuer à bâtir mes châteaux en Espagne ; sur terre - vivre dans mes ruines ou souterrains ; dans le feu - apprendre l'art

phénicien de résurrection et le traduire en musique.

C'est la profondeur de nos sacrifices qui déterminera la hauteur de notre fidélité. Deux éclatants exemples : Nietzsche et B.Pasternak , renonçant à la musique, pour atteindre les sommets de la philosophie et de la poésie.

L'essence du monde se réduit au fond mathématique et à la forme musicale ; et, respectivement, il n'y a que ces deux seules sortes de génie humain, maîtrisant la mystique soit du nombre soit de la mélodie, de l'être ou du devenir ; dans d'autres domaines, il ne peut y avoir que des talents.

Ce délicat choix entre le sang et le sens, entre la couleur et la valeur, où l'âme me fait pencher en faveur des premiers, et l'esprit me conduit vers les seconds ; et je finis par danser pour les premiers et de penser au nom des seconds, avec la musique pour leur seul dénominateur commun.

La culture et la grandeur sont aussi bien dans l'élévation d'édifices que dans l'entretien de ruines ; la rencontre du don d'architecte et du don de chantre, de compositeur et d'interprète ; la conscience que, derrière, se tient le même démiurge : *Tu me fis grand, et tu fais ma ruine* - Eschyle.

Danser dans les chaînes, chanter avec des pierres dans la bouche ? - non, mes contraintes, c'est le refus de la marche, me vouant aux immobilités ou chutes, c'est l'acoustique parfaite de mes ruines, où résonnent mes mots inactuels.

Mozart, Beethoven, Tchaïkovsky nous invitent à une même hauteur ; Mozart suppose que l'homme s'est déjà arraché à la pesanteur de la terre, Beethoven - qu'il y a planté vigoureusement ses pieds, Tchaïkovsky - qu'il est en pleine chute ; c'est pourquoi Tchaïkovsky a le plus d'épaisseur.

Dans la vie, comme en littérature et en philosophie, tout s'articule *autour* des valeurs : en-dessous - avec des choses-vecteurs, et par-dessus - avec des mots-rythmes. C'est sur cet axe qu'on distingue le hautain du profond.

De la musique on attend soit de la pureté soit de la grandeur ; le génie crée dans la pureté d'une hauteur acquise sans effort, et l'intelligence crée grâce à la tension entre une grande profondeur, gagnée par le cerveau, et une hauteur que sacre l'âme. Montagne ou arbre. Immobilité intemporelle ou croissance simultanée dans les deux sens, par les racines ou vers les cimes.

On ne peut pas préférer, en toute circonstance, l'immobilité au mouvement, ou vice versa : il y a musique de l'être et musique du devenir ; la puissance ou la beauté de l'une se répercute systématiquement sur l'harmonie ou le ton de l'autre ; comme le Bach de l'être, le Beethoven du devenir ou le Mozart des deux - sont complets, tous les trois, dans leurs éléments.

Le surhomme se moque de ses muscles, de ses pensées, de son avoir et même de son être, il est dans un devenir artistique, dans une beauté naissante et non pas dans une vérité déclinante ; il est, donc, un grand consolateur de l'homme solitaire et désespéré. Et son langage vaut par sa musique haute plus que par son message profond. L'art et le langage forment la vie et ont pour dénominateur commun – l'intensité. Ainsi, Nietzsche mérite le titre de seul philosophe complet de l'histoire.

Je commence par m'étonner des choses, ensuite, j'en admire la représentation par les autres, et je finis par m'enivrer de leur interprétation par moi-même : *Mon frisson vient davantage du chant que des choses chantées* - St-Augustin - *Me amplius cantus, quam res, quae canitur, moveat*. Et, en même temps, c'est la définition même de la *musique* que je cherche à

composer par mes discours.

Toute tentative d'une écriture noble aboutit à la problématique confrontation aristotélicienne entre l'intelligible et le sensible. Privilégier le concept, le système, l'inférence, bref une solution, ou bien la beauté, l'émotion, le goût – bref, un mystère - la caresse. La métaphore est une caresse, comme le sont le paradoxe, la mélodie, le rêve. Tout bon philosophe est chantre de la caresse protéiforme.

La seule fraternité que j'entre-perçois serait fondée sur un aristocratisme, sur une élection donc. Mais j'égrène les aristocratismes du terroir, de l'histoire, de la langue, des attitudes, des idées - et je reste sceptique, c'est trop mécanique. Le seul aristocratisme spontané et durable, créateur de fraternités, est celui de la musique.

Trois sortes d'harmonie que je dois viser : l'harmonie du monde (sa vénération), l'harmonie de mon rapport avec le monde (l'acquiescement ou le refus), mon harmonie intérieure (ma noblesse). De cette méta-harmonie naîtra la musique de mon verbe.

Lyrisme du son, lyrisme du mot, lyrisme du concept – musique, poésie, intelligence. La corde qui nous rend sensibles à ces vibrations s'appelle âme.

Ne plus savoir insuffler de la poésie dans ses idées est aussi dramatique que de ne plus aimer. *Ce n'est pas que je n'aie plus d'idées, mais les idées ne dansent plus pour moi* - G.Bataille. L'idée qui danse s'appelle mot, sinon elle n'est qu'une marche, déplacement, flânerie. Le son et le bruit, le chant et la parole, l'aède et Archimède. L'outil, toujours imprévisible. *La parole humaine est comme un chaudron fêlé, où nous battons des mélodies à faire*

danser les ours, quand on voudrait attendrir les étoiles - Flaubert. Pour que l'idée coule, il faut que l'esprit s'immobilise : *C'est la sécheresse intellectuelle qui nous inonde d'idées* - S.Lec.

L'intensité vitale est cette bonne tension des cordes, grâce à laquelle je devrais produire ma musique ; mais dans la qualité de la musique, l'intensité elle-même ne joue qu'un rôle secondaire ; c'est le talent et la noblesse, c'est-à-dire la hauteur, qui en détermineront la profondeur et la portée. *Ce qui portait l'homme en hauteur, c'était la musique, cette révélation irrésistible et désarmée* – B.Pasternak - *Человека уносила ввысь музыка : неотразимость безоружной истины*.

Dès que mon regard s'attache non pas à sa direction, mais à son intensité, je suis sollicité par la voix de la noblesse et de la musique. Je m'évade de la platitude, je deviens jouet des chutes et des essors. *C'est le regard qui fait s'élever ou s'effondrer ton esprit* - Ovide - *Ingenium voltu statque caditque*.

La fatidique confusion entre le savoir et le désir, qui règne parmi les philosophes : *Je ne désire rien connaître d'autre que Dieu et mon âme* - St-Augustin - *Deum et anima scire cupio, nihil plus* - tu aurais dû admirer l'œuvre de Dieu et mettre en musique ce qu'il y a d'inconnaissable dans ton âme ; tout n'y est que désir comme source et savoir comme contrainte.

Ils vivent de plus en plus de ce qui calcule et bavarde ; or l'âme n'émet que de la musique, elle n'a pas non plus un langage à elle, elle est un silence évocateur. Et c'est ainsi que les hommes sourds à la musique concluent, que, lorsque nous vivons, nos âmes sont mortes et ensevelies en nous. Compter sur leur reviviscence est encore plus bête. N'empêche que leurs voix s'entendent mieux dans des ruines ou cimetières, que j'entretiens seul, que dans des édifices ou autels, que j'érige avec les autres.

Les mélodies, qui me bouleversent le plus, ne parviennent pas de mes oreilles et ne viennent pas de notes connues. Quand mon oreille se fait rêve, ma propre musique sait accompagner et le chant et le silence du monde ; un jour, je suis instrument, un autre - compositeur, un troisième encore - mélodie. Le jour de veille, je ne reproduis que des cadences sans musique.

Rien n'est sacré d'avance, on le devient. Le sacré, c'est un bruit de la vie, devenu musique par une intervention poétique. Ce sacré élitiste devient universel, lorsque le poète est doublé d'un penseur, pour non seulement nommer le sacré (Heidegger), mais y déceler de l'essence de la vie.

Le rêve d'un fleuve, quelles que soient sa profondeur, son impétuosité ou la largeur de son estuaire, - retrouver la hauteur de sa source et lui rester fidèle, garder le *rythme* initial. *Ne pas perdre les chaudes traces menant aux sources, jaillissant de la terre* - L.Reisner - *Не потерять горячих следов, которые ведут к вышедшим из земли источникам*.

L'esprit parle, le cœur rit, gémit ou hurle, l'âme chante, et mon soi inconnu compose une musique, à laquelle ils devront s'adapter et s'y inscrire.

Les dons de l'esprit sont, évidemment, plus consistants et profonds que les dons de l'âme, dans leur hauteur éphémère. Mais les premiers sont essentiellement communs, les seconds étant le seul moyen de faire entendre ma propre voix. Le désintérêt pour la musique explique l'extinction des âmes et la monotonie des voix.

Aucune réflexion, dénuée de noblesse, ne peut être de nature philosophique. Et la noblesse philosophique ne s'éploie que dans deux sphères : dans la consolation humaine, pour amortir nos souffrances et

embellir nos solitudes, et dans la plongée dans la musique et le mystère du langage, pour faire entendre la voix d'un amoureux, d'un poète, d'un penseur.

L'objet gagne en dramatisme et en profondeur, dès qu'on le dévisage, comme si c'était pour la dernière fois. *On ne parle bien que de ce qui est en train de disparaître* – J.Baudrillard. Ce n'est pas la chose, mais le regard, qui serait évanescent et mourant. *Jouez une œuvre comme si c'était la dernière fois dans votre vie* – S.Rachmaninov - *Делайте, как будто вы делаете это в последний раз в своей жизни*.

La vie : le hasard géographique et physiologique en détermine les moyens ; les moyens, à travers le hasard social, en fixent les buts ; enfin, le sens de la vie découle mécaniquement des buts ratés ou réussis. Donc, en dehors du talent et dans ce qui ne dépend que de ma volonté, l'essentiel de ma personnalité ne se concentre ni dans le sens ni dans les buts de la vie, mais dans les contraintes que j'impose à ma vie : que mon cœur soit sceptique aux sirènes de l'action et attentif à l'appel du Bien et donc de l'amour ; que mon âme soit indifférente au bruit et sache en extraire la musique ; que mon esprit soit fidèle à mon âme, en interprétant sa musique.

Valider les rythmes de mon âme par les algorithmes de mon esprit, c'est comme consulter un cardiologue avant de tomber amoureux. Tant que le voir n'empêche pas le croire, on est jeune, c'est-à-dire poète ou révolutionnaire.

Le langage des profondeurs spirituelles est largement universel ; mais la hauteur musicale de chaque homme a son propre langage. En compagnie de Valéry, je vis une fraternité admiratrice ; en celle de Nietzsche, je frôle le fratricide de complices.

C'est la musique et non pas la force de nos désirs qui nous distingue ; le malheur du noble, c'est pouvoir encore, mais déjà ne plus vouloir. Chez les médiocres, parmi lesquels se place Pascal, c'est l'inverse : *C'est être malheureux que de vouloir et ne pouvoir*.

On traverse les passions, les souffrances, les illuminations ; on adresse à leur source, à son soi inconnu, les vœux de reconnaissance et de vénération ; on comprend que le sens de l'existence est d'entretenir cette soif profonde et cette haute musique. Et l'on tombe sur les crétins, pour qui *la fin suprême de l'homme : connaître d'une manière adéquate et soi-même, et toutes les choses* - Spinoza - *finis ultimus : se resque omnes adæquate concipiendum*. De ces crétins est né le robot moderne, ignorant et la soif et la musique.

L'âme est musicale, et le souci d'acoustique la rend alliée de certains vides ; l'esprit ne tolère pas le vide ; si je ne le remplis pas d'une culture, c'est-à-dire d'un souci d'excellence, il sera envahi par le fait divers, ennemi du souci de l'être, de cette *cura esse*, qu'on retrouve dans *pro-cureur* et *curé*, se souciant de nos esprits ou de nos âmes et nous procurant des bancs des accusés ou des confessionnaux.

Les oppositions, où il y a de la bassesse ou de la hauteur dans les deux termes, sont sans intérêt. Des dyades à n'en pas abuser : être - néant, présence - absence, intérieur - extérieur, vain - sensé, nécessaire - contingent, le même - l'autre. À ne pas perdre de vue : noble - bas, beau - gris, musical - plat. Des monades à éviter : mort, progrès, observation. À rechercher : intensité, merveille, regard.

Schopenhauer veut dire que le monde peut être vécu comme un paysage ou

comme un climat : soit on le peint dans une représentation (création, savoir, intelligence), soit on s'y peint soi-même (passion, noblesse, musique) ; c'est le recours à la profondeur universelle ou à la hauteur personnelle qui permet de ne pas s'écrouler dans une platitude commune.

L'artiste complète le philosophe, en munissant d'intensité et de musique l'être, le savoir et la transcendance, qui se transforment en devenir, intensité et immanence. La honte, cette profondeur de l'être, et l'intensité, cette hauteur du devenir, créent l'axe, sur lequel le surhomme surmonte l'homme. L'isosthénie, dépassant le conflit, l'ataraxie, surpassant l'indifférence, - telles sont les forces anti-sceptiques, à l'origine d'une noble axiologie.

Trois types d'effets que peuvent produire les choses dans un écrit : leur présence (l'intelligence), leur puissance (la noblesse), leur musique (le talent) - du banal au sublime.

L'irrésistible musique de mon mot – tel devrait être l'entame, et non pas la finale, de mon adresse au monde : mes cordes vocales, les cordes de ma lyre, la corde de mon arc – ma voix, ma sensibilité, ma puissance – le commencement, les moyens, la contrainte – la musique, la noblesse, l'intensité.

Trois grands stylistes – Nietzsche, Valéry, Cioran. C'est en soulevant leurs mots qu'on découvre la source la plus importante du plaisir reçu : chez le premier, on tombe sur la noblesse, donnant du vertige ; chez le second, enchante l'intelligence, on est séduit ; chez le troisième, on reste avec le mot lui-même, dans le pur plaisir musical.

L'opposition *mot-idée* est du même ordre que *pose-position* ou *regard-pensée* : l'intensité, la musique, la noblesse opposées à la cohérence, la

force, la certitude. Savoir libérer les premiers des secondes est une précondition de l'art.

L'art est la faculté de créer un rythme s'écartant du visible. Mais c'est la définition même d'aristocratisme en action ! Il manque aujourd'hui à l'artiste l'expérience des mansardes ou des bagnes, pour que sa langue atteigne à une dignité patricienne. Vivre en marge des autres et au centre de soi-même - les plébéiens font l'inverse !

Créer, en français, c'est tout simplement *interpréter*, dans les deux sens : musical et logique. L'acte de traduction, qui affiche ses lettres de noblesse.

La musique est le seul art, où tout créateur, quel que soit son talent, ses goûts ou ses ambitions, traduit la noblesse du fond et poursuit la caresse de la forme ; c'est pourquoi la musique est la meilleure métaphore de notre existence et de nos meilleures productions.

Respectivement, le but, les moyens et les contraintes de l'art : mettre en mouvement les meilleures cordes de notre âme, faire ressentir la beauté poétique du monde, imposer au langage la noblesse musicale. La musique est aux commencements, elle est la contrainte, filtrant tout bruit, écartant ce qui est sans poésie, entretenant la tension de nos cordes.

Le français n'étant que mon faux ami, un outil d'emprunt, tant d'écorchures de métèque seront visibles sur les mots habitués au polissage d'autochtones ! Mais la tentation est si grande d'épeler ma musique dans la langue de Montaigne, La Rochefoucauld, N.Chamfort, J.Joubert, Valéry. Je ne suis pas dupe, l'aphorisme, genre autrefois aristocratique, n'attire aujourd'hui que des plébéiens, prêtant plus d'attention à l'actualité qu'à ce qui échappe aux actes des hommes. Ce livre est un ennemi de la gazette. Je

n'ai aucune envie d'étaler ma biographie en en mettant en relief des recoins rugueux et exotiques. La seule curiosité que j'accueillerais volontiers serait celle pour mon ton, non pour mes raisons. Mes expériences - le langage mathématique, la mathématique du langage, l'art intellectuel, l'intelligence artificielle, la plume qui me trahit, l'ordinateur qui me ressemble - n'apportèrent rien au choix de mes vocables. Que j'aie connu les pires misères, subi les pires humiliations au pays marqué par la grandeur du malheur – tout s'efface devant le bonheur de sentir le souffle d'une vie inaboutie animer un livre achevé.

Tu vaux surtout par ce qui ne s'apprend pas : le talent, la noblesse, l'esprit, la liberté. Ces dons de Dieu forment ton regard sur le monde et sur toi-même ; la noblesse en détermine la hauteur, l'esprit y apporte la profondeur, la liberté en maîtrise l'ampleur et le talent l'emplit d'intensité.
Ce regard doit être auréolé d'une mystique divine, illuminé d'une esthétique créatrice, réchauffé par une éthique angélique.
Le talent est l'art de traduction du regard en langage musical. Si tu ne fais que transmettre le bruit de ton époque, c'est le pire des silences.

Ceux qui s'enorgueillissent d'aller jusqu'au bout font, la plupart du temps, du bourrage et de l'étalage - dans cette détermination je reconnais plutôt un gueux. La noblesse est dans l'art des commencements fiers et des fins humbles. Aimer la musique, mais en ignorer le sens.

Le parcours d'un homme d'action suit, chronologiquement ou abstraitement : l'esprit, ensuite - le cœur, et enfin - l'âme ; l'esthétique, l'éthique, la mystique ; c'est ainsi que, partant des choses, on traverse les valeurs, pour se retrouver dans le soi inconnu, qu'on appellera intensité, tenseur-vecteur ou hauteur. Les choses, ce sont des objets, des théories, des idéologies ; les valeurs - le bien, le beau, le juste, le libre ; la hauteur (mon

terme à moi) - l'essor, le rythme, la noblesse.

La leçon du Beethoven sourd, dont l'esprit *entend* ce que n'atteint plus l'ouïe : la possibilité et la dignité d'une volonté sans puissance ou d'un Bien sans action.

Le bien souverain : pouvoir tenir à l'excellence, c'est-à-dire sur l'axe, que je trace moi-même, avoir l'audace de me (dé)vouer à la valeur la plus noble, la plus brillante ou la plus intelligente, à laquelle s'adonnera ma voix, mais me servir de tous les registres de cet axe, pour ma musique ouverte.

Le bien, c'est-à-dire la grandeur et la noblesse, ne s'inscrit jamais durablement dans les actes des hommes ; je finirai par ne plus le trouver que dans les livres, les tableaux, les mélodies et je le refuserai aux hommes. Solitude d'une vie silencieuse, réduite à l'attente d'un art musical.

Savoir, pouvoir, vouloir, devoir le bien sont des attitudes intenables, puisque aucune traduction du bien en connaissances, en puissance, en volonté, en loi n'est possible. Le bien est peut-être notre seule fibre surnaturelle, vouée à la musique et récalcitrante au bruit des actes, des mots, des pensées.

L'optimisme dans l'incompréhensible et le pessimisme dans le compris – telle paraît être la gamme, la plus ample et vivante, pour composer de la musique de noblesse et d'intelligence.

L'acquiescement noble n'est pas un apaisement silencieux, mais une inquiétude rythmée, mélodieuse et harmonieuse.

Le doute fait partie de l'arsenal négateur, donc des contraintes ; être un aristocrate du doute est une position respectable, mais moins haute que la pose de l'artiste, qui vaut davantage par la musique sur l'essentiel que par

le silence autour de l'inessentiel.

La noblesse d'une activité est question de qualité de ses contraintes. C'est pourquoi la musique, avec ses règles harmoniques, mélodiques, rythmiques, est l'art le plus noble. La mathématique a ses axiomes et sa logique ; la poésie – ses règles de versification. La philosophie aurait dû oublier la vérité et les connaissances, l'existence et l'essence, les idées et même les choses, pour se concentrer sur les souffrances et les langages de l'homme et lui apporter de la consolation et de l'enthousiasme, bref, être plutôt rhétorique que didactique.

Deux traitements possibles du bruit que nous recevons du monde : soit nous l'amplifions par nos buts (dans la platitude), soit nous le transformons par la puissance de nos moyens (dans la profondeur du savoir) ou par la noblesse de nos contraintes (dans la hauteur de la musique). Homère : *les dieux savent tout, et nous, nous n'entendons que du bruit* - ne va pas assez loin.

Éructer ses indignations, ne pas décolérer, être celui par qui le scandale arrive, imiter la dégaine des ruffians – telles sont, aujourd'hui, les recettes du succès littéraire. Qui se soucie encore de l'état apaisé des esprits et de la musique de l'âme ? La grossièreté de masse l'emporte désormais sur la noblesse de race.

L'origine de la domination robotique, dans les têtes des hommes : l'envie de bâtir des hiérarchies au-dessus du vivant est propre à tous, mais le mouton s'y attache au religieux, au politique, au technique, tandis que l'homme d'esprit - à l'éthique, à l'esthétique, au mystique ; ces valeurs étant fondamentalement irréductibles, on cherche leur au-delà, qui, chez le mouton, prend, inévitablement, l'allure d'un algorithme robotique, et chez l'homme du bien a des chances de déboucher sur un rythme noble.

Mon existence s'écoula dans les cinq milieux successifs : l'humus de la terre (les prolétaires), la danse de la terre (les poètes), l'essence de la terre (les scientifiques), la marche de la terre (les techniciens), le moteur de la terre (les patrons). Je n'en retirai rien de substantiel, mais ces expériences rendirent libre mon regard sur la pitié, la noblesse, l'intelligence, la platitude et la honte. Et puisque toute vraie existence se réduit à la musique, je ne me sens solidaire que des poètes.

La musique est le plus noble des arts, puisqu'elle déchaîne l'émotion la plus irrésistible non pas dans la sensation de proximité, de familiarité ou de connivence, mais dans celle d'étrangeté, d'éloignement et d'incompréhension. *Se vouer au lointain par la proximité* - Heidegger - *In-die-Nähe-kommen zum Fernen* - est noble, mais utopique. Et ce n'est qu'au-dessus de l'art, dans l'amour peut-être, qu'on rêve de vivre *ce néant délicieux : la proximité du lointain et le lointain de la proximité* - Goethe - *ein reizendes Nichts : die Nähe der Ferne und die Ferne der Nähe*.

Pour les uns Dieu fut un surveillant, et pour les autres – un collègue. Sa mort, pour les premiers, signifia, que tout se valût, noblesse et bassesse, bêtise et intelligence, bruit et musique, et pour les seconds – que leur propre exigence redoublât, face à leur création, désormais ne pouvant plus se remettre à une grâce céleste. La mort de Dieu clarifia nos appartenances claniques – au troupeau ou à la solitude.

Je commence par chanter la force, le bien, la beauté ; porté par ma plume et ma noblesse, je touche aux autres cordes, plus étonnantes et délicates – la faiblesse, le mal, l'horreur – et je comprends, que mon chant est plus important que la chose chantée, que l'élargissement de gammes est plus porteur que l'approfondissement de thèmes, que la hauteur de ma voix

assure la même intensité de mes fibres au-dessus de tout axe de valeurs. Au pays de mes pensées païennes, je dois être missionnaire, pour les convertir en une foi des rêves ; c'est le retour à la pureté initiale (le *retour* nietzschéen, *die Wieder-Kehre*, est une tentative de conversion !).

Le silence comme support de notre musique intérieure, l'exil comme ambiance de nos rêves, la maîtrise comme outil de nos prières - et si c'étaient les seules tâches que l'âme aristocratique formulerait à l'esprit démocratique ?

Le genre choral peut avoir sa noblesse, tandis qu'émettre sa propre voix, c'est souvent faire un canard. Même si *toute communion rend commun* - Nietzsche - *jede Gemeinschaft macht gemein* - il faut parfois accepter cet humble constat.

Le talent arrange la rencontre de la solitude et de la noblesse, qui sont à l'origine et de la musique et de la poésie. La solitude en exclut l'hypostase collective, et la noblesse – l'hypostase communicative ; il n'y reste que la face de Dieu, devant laquelle aurait créé le poète-musicien.

C'est la difficulté de défendre un *oui* monumental au monde, qui le rend sacré ; il est si facile de dénigrer, de geindre, d'appeler la mort ou le Dieu vengeur, de se vautrer dans l'absurde et d'étouffer dans le désespoir ; que vivent l'espérance, l'étonnement et la joie des couleurs, des mélodies, de la pitié et de la noblesse !

Je suis un Janus, avec une face côté âme et l'autre côté esprit ; et la mélancolie naît du contraste entre elles. L'âme vit dans une musique, où l'harmonie du bien enveloppe la mélodie du beau et l'intensité du noble ; l'esprit, lui, développe du bruit autour des mots, des images, des idées, qui

terminent leur parcours dans la platitude des actes, à l'opposé de la hauteur, dans laquelle trouvent refuge les rêves de l'âme.

La pitié, le plus noble des sentiments, le contraire de l'amour, la lucidité d'une défaite face au fantôme aptère des triomphes, la révérence l'emportant sur la référence, la foi en une merveille inexprimable face à la connaissance d'une fibre traduite en sons ou même en rythmes.

L'humilité, devant la fatalité de nos détresses, que la bonne philosophie prône, devrait s'appliquer aussi aux ambitions mêmes de la philosophie, pour suivre la pente : la thérapie, l'anesthésie, la consolation. Ni diagnostic, ni remède, mais la musique fascinante, assourdissante, aveuglante. Ne pas approfondir, c'est-à-dire ne pas entendre ou ne pas voir, c'est le seul moyen noble de garder un semblant de hauteur, qui est notre seul salut. Et la philosophie, c'est le culte de la noblesse.

La paix d'âme ou le repos d'esprit sont deux calamités, que favorisent les vérités fixes : *Nous aimons tellement le repos d'esprit, que nous nous arrêtons à tout ce qui a quelque apparence de vérité* - J.Joubert. Vu sous cet angle, le contraire de la vérité serait la beauté ou la noblesse, qui nous promettent des extases, des fidélités ou des sacrifices, éprouvés hors toute raison prouvée. La beauté se montre et ne se démontre pas. La vérité assure les cadences, et la beauté – la musique.

En hauteur on domine sans nier ; la négation n'est qu'un prolongement de la platitude.

La hauteur est ce qui unifie les choses disparates (la profondeur divise et distancie, en *mesures* relatives) ; la hauteur dicte des *valeurs* absolues, en quoi elle est métaphysique : *La métaphysique voit l'être comme unité*

fondatrice de la hauteur - Heidegger - *Die Metaphysik denkt das Sein in der begründenden Einheit des Höchsten*.

Un plaisir mystique s'appelle caresse ; jadis, et le corps et l'âme vivaient de ce salutaire mystère : *Le corps attend un supplément d'âme, la mécanique exige une mystique* – H.Bergson, mais aujourd'hui, la mécanique s'installa partout, où demeurait l'âme, et tout mystère spirituel trouva sa solution robotique.

Toute idée est extensible : en profondeur de ses justifications ou en étendue de ses généralisations ; dans les deux cas, à long terme, l'état final s'appellera platitude. Il faut, au contraire, laconiser cette idée, la réduire à l'intensité, qui est sa hauteur.

Le nihilisme, c'est la flamme lustrale et ressuscitante, mais qui n'aide que des Phénix. *Du terrible feu nihiliste renaîtra le Phénix d'une nouvelle intériorité vitale* – E.Husserl - *Der Phoenix einer neuen Lebensinnerlichkeit wird aus dem Vernichtungsbrand des Unglaubens auferstehen* - la tiédeur extérieure étant réservée aux robots sans vie.

Le nihilisme, ce n'est pas la sotte manie de nier, mais la force et l'art de se passer des affirmations des autres, pour en bâtir ses propres.

Trois saisons d'ébranchage de l'arbre de la noblesse : je jette au feu, successivement, les branches des gestes, des mots, des pensées (la plus coriace !). L'arbre devient, pour les autres, invisible, et pour moi - indicible. Et je consacre ma vie à le rendre lisible, digne du Jardinier jaloux.

Exister, c'est trouver des aliments, qui entretiennent mon feu intérieur, sans en altérer la pureté. Vivre *de* mon feu et exister *pour* mon feu. Ce qui

pourrait servir de contrainte à l'écriture : *La seule préoccupation de la pensée est, que la flamme, qu'elle entretient, brûle du feu le plus ardent et le plus pur* – A.Schweitzer. J'en vis *ou* je le nourris (le contraire de la salamandre de François Ier : *J'y vis et je l'éteins* - *Nutrisco et extinguo*), la hauteur en assurant la pureté (*Aucune hauteur ne m'arrête* - *Quo non ascendam* du Roi Soleil).

Le nihilisme, ce n'est pas le *non* l'emportant sur le *oui* ; c'est la facilité de maniement des deux, dans ce qui est petit, et le penchant résolu pour le *oui*, dans ce qui est grand, mais indéfendable.

Comprendre ce qu'il faut pour rester Marc-Aurèle sans empire, Job sans lèpre, Byron sans titre, G.Bruno sans anathèmes, un saint sans Dieu.

La noblesse est une dérivée du bon (le cœur) et du beau (l'âme), dans la sphère de l'esprit, où elle devient aussi primordiale que ces valeurs métaphysiques elles-mêmes. *Le talent nous fait découvrir l'immense merveille, qu'introduit la noblesse dans le dessein tragique de l'existence* – B.Pasternak - *Дарование открывает, как сказочно много вносит честь в общедраматический замысел существования*.

Quand la vie est trop pleine de réel, le rêve est ressenti comme son contraire ; entre les yeux et le regard, je pencherai pour le dernier, qui ausculte l'invisible : *L'homme vit dans ce qu'il voit, mais il ne voit que ce qu'il songe* - Valéry.

L'engeance pseudo-pathétique pense, que la vie culmine grâce à la liberté, à la vérité et au courage. Qu'ils sont peu, ceux qui croient, que c'est, au contraire, dans de belles contraintes, dans la résistance aux vérités dégradantes et dans l'angoisse devant le mystère, que s'éploient leurs

meilleures facettes.

Ils sont tellement obsédés par l'exploration des horizons de sens, qu'ils oublient jusqu'à l'existence des firmaments de rêve.

Sur les axes des valeurs, Aristote cherche des commencements, Kant - des frontières, leurs épigones - leurs points préférés. Mais Nietzsche ennoblit l'axe tout entier, en le munissant d'une même intensité, qui est le fond de notre moi ; cette axiologie s'appelle l'éternel retour du même ; ce qui change en moi n'est pas moi.

Au centre des soucis du poète et du philosophe se trouve la métaphore, mais à leurs frontières, ils se divergent. Le poète y est attiré par le noble et le philosophe - par le sacré. Le second doit donc être un prêtre et le premier - un prince. Appeler *prince des philosophes* Spinoza (G.Deleuze), le moins poétique de tous les philosophes, est une aberration.

Sois maître de ton feu. Sois exigeant dans le choix de ce qui le nourrit. Refuse des essences, qui, en se consumant, n'apportent que la fumée du temps, accumulent tes propres cendres. *Séparer le feu de la terre - pour ne pas s'enfumer* - le Trismégiste. Qui mal embrase, mal éteint.

Sur Terre n'est libre peut-être que mon premier pas, les suivants ne m'appartiennent pas, ou moi, je ne leur appartiens plus. Mais le regard posé sur mon étoile est toujours libre. Et les meilleurs chemins se tracent dans le ciel, à la lumière de mon étoile.

Je porte en moi quatre acteurs : un *homme* épitome, un condensé des *hommes*, un *sur-homme* potentiel et un *sous-homme* actuel (les quatre masques antiques portés par tout humain). Le surhomme serait-il ce *dieu*

intérieur, sur lequel doit veiller le philosophe (Marc-Aurèle) ? Et surmonter l'homme mystérieux - quel beau programme pour celui qui vit du rêve ! Avoir surmonté tous les quatre, c'est être poète ; c'est ce que fit Rilke, en *surmontant* Nietzsche !

La noblesse ne va pas sans la honte, c'est-à-dire sans quelques éclaboussures provenant de la boue vitale ; elle est donc presque à l'opposé du sacré, qui apparaît chaque fois qu'on trace une frontière entre le pur et l'impur.

Le bonheur : savoir vivre de son rêve et rêver de sa vie. *Le même mystère forme mon bonheur et mon rêve* - H.Hesse - *Mein Glück bestand aus dem gleichen Geheimnis wie das Glück der Träume*.

Être concerné par toutes les choses, c'est le credo de ces touche-à-tout de A.Rimbaud, H.Hofmannsthal, S.Mallarmé, J.Keats, F.Kafka, A.Breton ; ils n'ont pas de filtres, que des amplificateurs ou transformateurs leur assurant une *hygiène de l'ennui* (Baudelaire). Le travail filtrant : approche, attouchement, vibration - éliminer, maîtriser, vivre. Celui qui a un regard vibrant a rarement des yeux vibrionnants, contrairement à ceux qui pratiquent un *nomadisme intellectuel : les yeux, qui partout se nourrissent* – R.W.Emerson - *the intellectual nomadism : the eyes which everywhere feed themselves*. Je préfère les ascètes et les esthètes : *J'ai un goût sans prétention : les meilleurs me suffisent* – O.Wilde - *I have a modest taste : the best of the best is enough for me*.

Le bien est viscéral, le beau est aristocratique, le vrai est collectif - qu'y a-t-il au-delà du vouloir du sous-homme, du pouvoir de l'homme, du devoir des hommes ? - l'intensité du valoir du surhomme ! L'intensité, le contraire du progrès, du comparatif, du normatif.

Commencements, parcours, fins : dans mon adolescence, un corps tourmenté et une âme naissante font de la hauteur poétique la quintessence de l'humanité ; ma jeunesse studieuse me rapproche de la profondeur savante et j'y place le sel de la terre ; ma maturité fait affleurer tout savoir vers la platitude mécanique et je me mets à apprécier l'ampleur philosophique. Heureux celui qui finit par un retour éternel vers ses sources, pour y retrouver son éternelle et infaillible jeunesse.

C'est la part du rêve ou du talent qui traduit, respectivement, mon vouloir ou mon pouvoir – en valoir. Je suis ce que je veux en rêve, je deviens ce que je peux avec mon talent. Je vaux par l'harmonie entre mon être et mon devenir.

Viser la lune, même si je ne la décroche pas et la rate, je me trouverai peut-être parmi les étoiles. *Alta pete* ! - *Vise haut* !

Il faut bien disposer de la perfection du miroir, mais pour ne bien refléter que des rêves. *Je rêve de ma peinture, ensuite je peins mes rêves* - van Gogh.

À chaque élément - sa propre torture : Icare et son air, Ixion et son feu, Tantale et son eau, Sisyphe et sa terre. Le premier doit être le plus près de l'art, c'est-à-dire de la hauteur, puisque l'art serait la maîtrise de la transmutation de tout élément - en l'air, en musique, tout en contenant un pressentiment de chute.

La verticalité est le goût des hiérarchies axiales, la préférence donnée à l'absolutisme des *comment*, par rapport au relativisme des *quoi*. Soit le *qui* se projette sur l'infini des exubérances, soit sur la platitude des connaissances.

Avoir de la hauteur : élargir les horizons, sans abaisser le ciel.

Ceux qui cherchent à *vivre en profondeur* se frottent trop aux reptiles et en contractent des réflexes. Les volatiles s'évitent, et ceux qui *rêvent en hauteur* gardent l'aile de leur propre espèce.

J'aurais dû parler d'*ailleurs* et non de *hauteur*, puisque ce qui est à rechercher ne se trouve ni *dedans* ni *au-dessus*, mais bien *au-delà*. Acméisme plutôt qu'informisme ou suprématisme. En quittant l'informatif ou le comparatif, on a de bonnes chances de se trouver face à la hauteur superlative.

Le sur-moi freudien est plutôt un sous-moi, puisque la psychologie des profondeurs est, en réalité, une psychologie de la bassesse ; la psychologie du souterrain fut créée par Dostoïevsky, avec son sous-homme, et celle de la hauteur - par Nietzsche, avec son surhomme.

Notre sympathie hésite entre l'homme qui croit, l'homme qui crée et l'homme qui crie : la foi, l'art et la souffrance ; la mystique, l'esthétique et l'éthique. À partir de ces trois dimensions, ou bien on réussit à en faire un espace électif, discret et Ouvert vers l'intemporel – la noblesse, ou bien on les projette sur la continuité, l'irréversibilité et l'ouverture au temps - l'inertie, le conformisme.

La différence entre la profondeur et la hauteur est question du méta-goût, de la bonne dispute : chez les profonds, on ne se querelle pas sur le bon goût (*de gustibus non est disputandum*), en hauteur, c'est la seule dispute valable.

Ce n'est ni la durée-étendue (Rousseau) ni la l'intensité-profondeur

(Nietzsche) des grands sentiments qui fait les grands hommes, mais l'intensité de la durée, du devenir, - la hauteur. On est ce qu'on devient, se dit l'homme d'élan ou de plume, tel fut le sens de la vie nietzschéenne, qu'il déforme lui-même dans le paradoxal : *Comment on devient ce qu'on est* - *Wie man wird was man ist* - à moins qu'il y mette simplement le *comment* au dessus du *quoi*, ce qui aurait dû donner : *comment on est ce qu'on devient*.

La rencontre du vrai et du beau produit l'intelligence, celle du beau et du bien - l'amour, celle du bien et du vrai - la foi. Mais le faisceau de ces trois axes crée un seul foyer, à égale distance des origines et des fins, - la noblesse.

Qu'est-ce que le rêve ? - une prière vers l'inexistant, un élan vers l'inconnu, un attachement à l'impondérable, un détachement de l'évident, un sacrifice des horizons et une fidélité au firmament, une reconnaissance que l'essentiel n'est pas dans le réel, une solitude du bien et une sacralité du beau.

Réussir son rêve ou réussir sa vie, il faut choisir, et il y va du choix de la bonne dimension. L'esprit est plus souvent du côté de la vie vaste et plate, et l'âme voue le rêve - à la hauteur. Et toute tentative de leur trouver un refuge commun dans une profondeur se termine par un lent affleurement à la surface, à la platitude. La chute du haut, au moins, tue et non pas banalise le rêve.

L'intensité que j'appelle de mes vœux, doit couronner l'union du lisible, de l'intelligible, du sensible : profondeur, hauteur, ampleur - beauté, noblesse, bonté. Montaigne, non sans raison, l'appelle volupté : *En la vertu même, le dernier but de notre visée, c'est la volupté*, tout en réconciliant Épicure avec Zénon de Cittium, dans une perfection aristotélicienne.

Dès que le bonheur n'est plus un rêve, il devient insignifiant.

Je parcours mon soi illimité, à la recherche de son essence, je m'arrête aux suites de : *je pense, j'agis, j'innove, je suis ému, je maîtrise* - pour converger, finalement, vers leur limite commune - *je crée*. Mais pour qu'elle présente un intérêt, il faut qu'elle ne m'appartienne pas, il faut donc que j'aie un talent, que je sois un Ouvert. Le monde même reste un Ouvert, grâce à la création (Heidegger - *Das Werk hält das Offene der Welt offen*).

Le renversement ou le retournement des valeurs, auxquels m'invitent Baudelaire ou Nietzsche, inévitablement, prendront l'aspect mécanique, comme négations ou changements de signes. Lire les valeurs des autres et les renverser est un travail ingrat et sans grâce ; il faut inventer mes propres unités de mesure, ma propre balance et ma propre lecture des empreintes d'idées et de choses.

La noblesse était possible, puisque l'art, c'est-à-dire une distance esthétique entre la réalité, la création et l'émotion, était possible. Avec la mort de l'art, c'est-à-dire avec sa fusion avec la seule chose qui compte aujourd'hui, la réalité, toutes les armoiries nobiliaires peuvent être effacées.

Ce que n'importe qui peut dire, il faut le taire ; ce qu'on ne peut que dire, et non pas chanter, il faut le taire ; ce qu'un autre peut chanter, ce n'est pas la peine que je le dise ; ce qui est dit ne peut pas être chanté ; il ne reste au dire qu'un champ de silences ou un commentaire du chant. Et Voltaire - *Ce qui est trop sot pour être dit, on le chante* - aurait pu ou dû mettre *vague* ou *beau*, à la place de *sot*, pour défier Wittgenstein ou laisser Zadig inspirer Zarathoustra : *Chante ! Ne parle plus !* - *Singe ! Sprich nicht mehr !* Le silence est une contrainte, plus qu'un moyen. D'ailleurs, Zarathoustra ne *parle* pas, il

chante !

La liberté est l'une de ces notions floues, que n'éclaircit que la présence de la noblesse ; mais aujourd'hui, le plus souvent, quand on est libre, on est sans noblesse, et quand on est noble, on l'est déjà au-delà de la liberté. La seule grande liberté vérifiable est une préférence accordée à la faiblesse, face à une force sans noblesse. *Sans pouvoir être déraisonnables, nous ne nous considérons pas assez libres* – W.Leibniz - *Nisi potestas brutalitatis fiat, satis non liberos esse non putamus*. Quand on ne respecte que la force raisonnable et incolore, on est gris comme un mouton ou livide comme un robot.

Des désirs qui me visitent : heureusement, *beaucoup* d'objectifs ignobles restent dans une réalité sans honte, hors de moi, sans pénétrer mon âme ; heureusement aussi, *tout* objectif noble reste ancré dans mon âme et ne s'associe avec rien de bassement réel. Q*ui atteint tous ses buts, les avait placés trop bas* – H.Karajan - *Wer all seine Ziele erreicht, hat sie zu niedrig gewählt*.

La noblesse des propriétaires (de terres, de châteaux, de titres, de prébendes) n'a jamais existé ; elle ne naît que chez les dépossédés (les faibles extérieurement) ou chez les possédés (les forts intérieurement), dans la défaite ou dans le rêve. Au sein de l'humanisme, elle tient la même place, que la poésie - au sein de la littérature.

Qu'est-ce qu'espérer ? - ne pas étouffer la voix inutile et mystérieuse du bon et du beau. L'espérance est un contact fécond et réciproque entre le cerveau et l'âme ; lorsque le premier néglige la seconde, je suis robot, et lorsque la seconde n'écoute plus le premier, je suis mouton ; dans les deux cas, je désire sans jouir, je suis exploitant du cerveau ou eunuque de l'âme !

Espérer : ressentir un bénéfique élan vers la hauteur, élan dont on est incapable de désigner la source, la direction, la destination ou la matérialisation. L'espérance n'est qu'une noble contrainte. *Être du bond. Ne pas être du festin, son épilogue* - R.Char.

Sacrifice et fidélité, les seules *preuves* de la liberté, n'admettent pourtant pas de *règles* et sont à l'opposé de l'ennui, qui est l'évidence des choix mécaniques.

La plupart du temps, sur des questions vitales, l'âme s'accorde avec l'intelligence ; mais, pour rendre leurs rapports plus vibrants ou plus confiants, des sacrifices mutuels doivent être demandés, de temps en temps : des capitulations de l'âme devant l'intelligence - le pessimisme, ou des capitulations de l'intelligence devant l'âme - l'optimisme ; c'est à ce prix qu'elles se restent fidèles.

Notre liberté apparaît, lorsque la réflexion pèse plus que le réflexe ; mais, en somme, la réflexion n'est que le réflexe mis à l'examen par le vrai, par le bon et par le beau ; seul l'homme, conscient des parts du réflexe et de la réflexion en lui, peut être libre.

Le hasard peut suffire pour assouvir une soif précoce ; il faut laisser le fond du petit bonheur-chance prendre la forme d'un grand bonheur-danse ; laisser mûrir sa soif, mûrir en hauteur, pour que seules des sources profondes puissent la satisfaire ; vivre de la soif et rêver des sources. Pour les naïfs : *La première coupe – pour la soif, la deuxième – pour la joie, la troisième – pour la volupté, la quatrième – pour la folie* - Apulée - *Prima creterra ad sitim, pertinet secunda ad hilaritatem, tertia ad voluptatem, quarta ad insaniam*. Celui qui sait entretenir la soif, sans l'assouvir comme dans une

étable, souffrira, mais connaîtra la volupté et la folie des sources solitaires.

L'acquiescement à la vie est possible sur trois niveaux : la vie prise en tant que solution, la vie problématique ou la vie-mystère - pragmatique, théorique, mystique ; seul le dernier acquiescement dit un *oui* noble : *Comme je t'aime, ma vie-mystère* - L.Salomé - *Wie ich Dich liebe, Rätselleben*.

Il serait bête d'énoncer dans mon livre ce que n'importe qui aurait pu faire à ma place ; c'est à cause de cette *contrainte* volontaire qu'il faut taire certaines choses, dont je me refuse de parler, puisque je ne le *dois* pas, tout en le *pouvant* (Wittgenstein s'y méprit de verbe, comme A.Rivarol : *La raison se compose de vérités qu'il faut dire et de vérités qu'il faut taire* - de sujet et d'objet : il faut mettre *contrainte* à la place de *raison* et *fait* - à la place de *vérité*).

La vie d'un créateur consiste à traduire le visible en lisible, le devenir en l'être, le prochain en lointain ; c'est son talent qui détermine si l'on y entendra un chant ou un compte rendu, si l'on y verra une danse ou une marche, si l'on y sentira une caresse ou une violence.

La noblesse des commencements est dans leur hauteur, la noblesse des fins est dans leur ouverture, la noblesse du parcours est dans l'intensité.

Les plus délicates de nos émotions, comme les plus subtiles de nos pensées, naissent (au sein) de l'invisible ; rendre celui-ci lisible est la tâche de la poésie, le rendre intelligible - la tâche de la philosophie ; l'outil de ces métamorphoses s'appelle regard, et son complément, le talent, permet non seulement de regarder, mais aussi de faire voir, ou plutôt de faire entendre, car ce n'est pas la maîtrise du récit (*die Gesetze der Diskursivität halten* -

Kant), mais celle du chant, qui en est la condition.

Parmi les choses, je distingue celles qui relèvent soit du prix, soit de la valeur, soit du sacré ; mais la merveille du monde fait que, dans toute chose particulière, percent les mêmes trois dimensions ; il me faut deux types de regard, pour, respectivement, un travail de filtrage et un travail d'amplification ; donc, la formule : ce qui a de la valeur est sans prix, ce qui est sacré ne peut pas être évalué - s'appliquera même à l'intérieur de la chose élue, lorsque je serai en tête-à-tête avec elle, et que mon goût phylogénétique laissera sa place à mon intelligence ontogénétique.

Toutes les idées de perfectionnement graduel ne faisaient que décerveler les hommes. Socrate, L.Tolstoï ou M.Gandhi propageaient cette sottise. *Je crois qu'on ne peut mieux vivre qu'en ayant la pleine conscience de son amélioration* - Socrate. Alors je n'ai aucune chance de bien vivre, moi, qui aime brûler les ponts, qui découvre en moi-même de nouvelles hontes ou de nouveaux vides. Deviner, même inconsciemment, ce qui, en moi, reste immuable et invariant, a plus de chances de rendre ma vie supportable. *Vivre selon ton soi le plus noble, qui est en toi* - Aristote – et peu importe, que ce soi reste inconnu.

La bonne espérance : s'inspirer des fins illisibles, s'identifier avec des commencements sensibles, se détacher des pas intermédiaires, trop visibles, trop intelligibles.

Le rêve est dans son élan initial, dans son départ, mais toute arrivée est dans la réalité, où tout mouvement n'est que géométrique, toute hauteur vite réduite à la platitude, toute solitude souillée par la présence des autres. *Je voulais les attacher en haut, les mener à la réalité par des songes* - Chateaubriand – qui manque de regard manquera aussi de hauteur.

Aussi abstraite que soit n'importe laquelle de mes remarques, je ne parviens jamais à la détacher de mon corps, c'est-à-dire d'une caresse ou d'une douleur, vrillées au corps de mon *discours*. Valéry parle d'un *corps de l'esprit* comme d'une inconnue sur l'arbre intellectuel. L'inhumaine pseudo-ascèse platonicienne - *mourir au corps, pour libérer l'essence et renaître à l'être* - explique l'obsession des Anciens par la minable tranquillité de l'âme, prépare le chemin à l'idée saugrenue de la résurrection, et, surtout, justifie la robotisation actuelle des esprits (*esprit de corps*).

L'aristocratisme est dans ma façon de sélectionner les meilleurs : les meilleurs des hommes – les amoureux, les meilleurs des amoureux – les poètes, les meilleurs des poètes – les romantiques solitaires. Je dois aboutir à la tour d'ivoire ou aux ruines, si je cherche l'excellence.

Les contraintes à pratiquer sont celles, où un petit moins conduise à un grand plus, le tout - pour préserver des invariants sacrés.

L'optimisme encourage les consciences tranquilles, ce séjour de tant de bassesses ; le pessimisme nous conduit à la honte, cette antichambre de la hauteur.

L'optimisme *naturel* est l'apanage du repu ; c'est pourquoi je dois l'*inventer*. Le pessimisme superficiel accable les grands ; c'est pourquoi je dois en faire un haut choix libre.

Les contraintes portent sur le devoir, les buts - sur le vouloir, les moyens - sur le pouvoir. Mon valoir est dans leur hiérarchie, et mon savoir y répartira l'être, par exemple : *Vouloir est l'Être originel* – F.Schelling - *Wollen ist Ursein*. La plus belle démonstration d'un but - une projection de contraintes

(les principes) sur les moyens (les faits).

Deux beaux *profils* mythiques disparurent des parcours humains - les anges et les rois, les poètes fastueux et les philosophes majestueux. Les logorrhées fangeuses, où rien ne résonne et tout raisonne. Les voies royales ne mènent plus qu'aux ruines et deviennent impasses nostalgiques. *Il n'y a plus de voies royales en géométrie* - dirait Euclide, en songeant à la philosophie.

La plus haute création n'est pas celle qui peint ce qui aurait pu ou dû être, mais ce qui est ; le vouloir ou le devoir devraient se mettre au service du pouvoir, c'est-à-dire du talent, artistique ou scientifique, qui est l'interprète le plus fidèle du valoir intellectuel.

Ce ne sont ni l'escalade ni l'excavation, mais le regard et l'intelligence qui nous rendent familiers des hauteurs et des profondeurs, qu'un talent ou une noblesse font se rencontrer. Cette rencontre est le seul bonheur vrai, c'est-à-dire imaginaire.

Un esthète de l'héroïsme intérieur devient facilement ascète de la résignation extérieure.

L'existence de ce que désigne le pronom à la première personne réduit les verbes essentiels (relationnels) au statut d'étiquettes et met les objets à leur vraie place, celle des humbles compléments. L'existentialisme et la phénoménologie sont de mauvaises grammaires, aux précédences pipées.

Tous les *penseurs* brandissent cette misérable et quasi-inexistante opposition entre esprits libres et esprits enchaînés, tandis que le seul choix crucial, dans ce domaine, est entre une liberté dégradante et un esclavage

valorisant. Là où la liberté élève ou l'esclavage avilit ne prospèrent que des esprits médiocres.

L'émotion et l'intelligence sont d'immenses problèmes, que nous dicte le mystère de l'âme et de l'esprit, ces derniers n'étant, peut-être, que deux émanations ou deux langages de ce qu'ils appellent *être* ; l'être ne serait envisageable qu'à travers l'âme ou l'esprit, qui en seraient des trous (Hegel et Sartre) ou des plis (Spinoza et Heidegger), et que j'appellerais, dans la même veine érotique, - des excitants ou des excités.

L'esprit fait des progrès dans son domaine exclusif, la profondeur ; le cœur, de même, gagne en lucidité dans l'ampleur des horizons mouvants ; ce n'est que l'âme, dans sa hauteur atopique, qui ne peut compter que sur l'intensité constante, comme facteur de puissance et porteur de l'éternel retour. Il faut donc vivre en esprit, avancer par le cœur et s'élever par l'âme ; l'action et l'écriture devraient les rendre solidaires.

On peut se permettre d'écrire sur le monde en ne s'appuyant que sur la profondeur, d'écrire sur son époque en ne maîtrisant que l'ampleur ; mais on ne peut se décrire soi-même qu'à une grande hauteur, où, à défaut du réel, on placera son idéel.

Combler le vide est une banalité, son entretien en état de béatitude est plus prometteur et même vital ! Le vide sacré se forme du déchirement entre le mouvement centripète de l'affirmation et celui, centrifuge, de l'(ab)négation, - *sibi vacare* (Sénèque). *Tous les péchés sont des tentatives de combler le vide. Aimer la vertu signifie supporter le vide* - S.Weil. La grâce ne touche qu'une âme désencombrée.

Les appels pathétiques à changer ou à perfectionner notre vie individuelle,

qu'on entend chez L.Tolstoï, Rilke, Wittgenstein ou P.Sloterdijk, sont presque sans objet, puisque, chez nous, les traits perfectibles sont parmi les plus insignifiants, l'essentiel étant câblé en dur depuis notre adolescence. Le méliorisme ne peut agir que sur le troupeau.

L'homme, tel que la Providence l'a conçu, est un Ouvert, c'est-à-dire il peut tendre vers l'infini inatteignable, sans se quitter. Et cette sublime convergence signifiait la présence divine. Mais l'homme moderne devint un Clos et proclama la mort de Dieu ; tout en lui n'est désormais que fini : *La finitude de l'homme est devenu sa fin* – M.Foucault.

Le nihilisme n'est pas un système de valeurs, mais un type d'évaluateur, cherchant à se débarrasser de l'inertie collective de langage, de civilisation, d'habitude, et à se fier à l'élan, créatif et individuel.

Le sot respecte les choses, qui paraissent actuellement éternelles. Le fin est à l'écoute de ce qui pourrait être éternellement actuel.

C'est d'après la place que j'accorde au *nihil* qu'on reconnaît le genre de nihilisme que je pratique. Dans le meilleur des cas, c'est le point de départ qui est visé, l'origine ou le point zéro de mon regard sur le monde, et que j'aurai débarrassé de la présence d'autrui. Mais les démons de Dostoïevsky le placent dans les finalités, et Nietzsche – dans le parcours ; on devient, chez eux, adversaire de Dieu ou des hommes, au lieu de soi-même.

L'homme est pourvu de si merveilleux capteurs du réel, que son monde intérieur reflète fidèlement, et en tout point, malgré l'effet de la Caverne, - le monde extérieur. Partir du sujet (le vitalisme) ou bien de l'objet (la phénoménologie) promet les mêmes tableaux, les mêmes profondeurs, la même architecture. Ce n'est qu'en hauteur que cet équilibre se rompt et

qu'on gagne, en s'accrochant à l'homme. L'exemple flagrant en est l'interprétation de l'éternel retour du *Même*. Dans ce *même*, Heidegger voit l'immuable Être extérieur, et moi, j'y vois l'intensité tout intérieure, l'excellence, l'extase du superlatif et non pas la paix ou la certitude du positif, et encore moins la platitude du comparatif (l'attitude de la majorité, dictée par le goût du changement).

L'apparition du regard, dans mes yeux, est facile de détecter : je verrais la terre à travers le ciel. *Le désir du regard le poursuit si fort, qu'il aspire au ciel et abandonne la terre* - Arioste - *Tanto è il desir che di veder lo incalza, ch'al cielo aspira, e la terra non stima*. Si, en plus, je munis mes yeux de noblesse et d'intensité, j'aurai un haut regard - je vivrais le ciel en vue de la terre.

Le sens de mon existence - l'intensité de mon regard, c'est-à-dire de mon rapport avec la vie, et qui s'atteint surtout grâce aux contraintes que je m'impose : mettre le désir au-dessus de la force (la volonté de puissance), ne pas m'attarder sur les choses, qui changent, entretenir l'excellence du regard (l'éternel retour du même), me mettre au-delà des valeurs, pour être moi-même leur vecteur (la réévaluation de toutes les valeurs) - trois synonymes du plan nietzschéen. Vie, volonté de puissance, art - comme trois hypostases d'une même substance tragique !

Qu'est-ce que l'intensité ? - le vouloir sans but, le pouvoir sans objet, le devoir sans moyens, le valoir des contraintes.

Dans l'arbre se réunissent les quatre éléments : *De la racine de ses origines, l'âme humaine tend, à travers l'humus de l'être, vers son étoile, portant vers la hauteur son obscure source dédiée à Neptune et Vulcain, portant vers la profondeur son but limpide dédié à Apollon, s'étendant en branches tel un arbre* - H.Broch - *Des Menschen Seele reicht aus ihren Wurzelabgründen im*

Humus des Seins zum Sternenrund, aufwärtstragend ihren poseidonisch-vulkanisch finsteren Ursprung, abwärtstragend das Durchsichtige ihres apollinischen Zieles, baumgleich sich verzweigend - quel magnifique itinéraire - de la terre de ta vie, de l'eau de Neptune, du feu de Vulcain, de l'air d'Apollon - vers l'arbre de ta création ! Ce qui rappelle la quadruple oraison funèbre que tu dédias à l'agonie de Virgile : à l'eau d'arrivée, au feu de chute, à la terre d'espérance, à l'éther d'enfance.

L'orgueilleux cherche à produire des merveilles, le fier trouve le merveilleux et invente l'émerveillement.

Quand ce qui est vu comme beau s'avère être systématiquement vrai, on a de bonnes chances d'être en présence d'un regard noble. *La noblesse de l'esprit solitaire est si grande, que tout ce que son regard conçoit est vrai* - Avicenne. Le propre du goujat : ne vivre que de son vrai, d'un misérable vrai ne s'élevant jamais jusqu'à être beau.

Celui qui regarde, sans étonnement, le ciel et l'oiseau ne verra jamais l'ange.

En philosophie, on vise le pathos et la pureté de la pensée, en témoignage d'un esprit ardent. On remplace *pensée* par *sentiment*, *esprit* par *âme*, et l'on pourra mettre *poésie* à la place de *philosophie*. Mais si l'on élimine *pathos*, *pureté* et *ardeur*, en restant en la seule compagnie de *pensée*, on est sûr de déboucher sur une platitude ou sur un ennui.

Le corps et le cœur s'engagent, mais *l'âme, c'est la force de dégagement* (Platon). Cette âme céleste, descendue sur la terre, découvre la pesanteur, se sent obligée de *s'engager* et s'appellera – *esprit*. Depuis qu'Empédocle ajouta aux trois éléments célestes le quatrième, la terre, l'homme se

cherche une nouvelle patrie - la terrestre, où, au lieu de brûler, de planer ou de chanter, il calcule.

Toutes les lumières nous sont communes et elles se mesurent en profondeurs ; je ne peux me distinguer que par la qualité de mes ombres. *La hauteur de ton esprit se lit dans l'ombre qu'il projette* - R.Browning - *Measure your mind's height by the shade it casts*. Comme la profondeur de ma lumière se lit dans le ciel, sur lequel est capable de se projeter l'ombre de mon rêve. Toute lumière, comme toute profondeur, sont vouées à la platitude finale, seul le jeu des ombres fait oublier le temps écrasant.

Porter les lumières des autres ? - mais la machine le fait déjà, avec plus de rigueur, d'ordre et de plénitude que les hommes. Propager ses propres lumières ? - mais non seulement elles sont fatalement identiques avec tant d'hommes insignifiants, elles sont le mieux émises par des rats de bibliothèques. Non, à l'homme des lumières je préfère l'homme des ombres, celui qui ne saura jamais s'il est acteur d'une liberté ou jouet d'une servitude.

Le sacré : une hauteur émotive, sublime, impondérable et répétitive, qu'aucune épreuve par la pesanteur du plat ou du profond ne fasse chuter. Ce qui me fait fermer les yeux, pour rêver ou pour cacher les larmes. Une déraison d'être, larmoyante et grandiose.

Ne sont sacrés ni les objets (chers au cœur) ni les idées (chères à l'esprit), mais l'aura autour d'eux, l'aura que produit le souffle de l'âme.

La liberté est un concept d'autant plus douteux, que deux grands sentiments, la honte et la pitié, lui sont franchement hostiles. La liberté est l'égalité des dons de l'esprit, du cœur et de l'âme. L'angoisse accable l'âme,

la pitié fige le cœur, le dégoût ravage l'esprit. Mais aujourd'hui, l'angoisse est due à la faiblesse du cœur ; la pitié se calcule par un esprit sans honte ; le dégoût se dissimule dans des âmes sans hauteur.

Le terme d'*être*, presque entièrement vide, est tout de même utile, pour désigner ce point médian entre la pensée et le rêve, ou entre la raison et l'âme. Le problème est dans l'entente impossible entre l'en-deçà de l'être, qui est *vivre* (où l'on *vit* selon son *muscle*), et son au-delà, qui est *rêver* (où l'on *est* selon son *âme*).

Sur l'échelle verticale, il n'y pas d'égalisation possible - comment comparer des incommensurables ? La seule égalité, que l'aristocrate appelle de ses vœux, s'établirait dans l'horizontalité matérielle, mais, évidemment, ce ne sont que des vœux pieux. La belle égalité n'existe qu'entre nobles - à moins que le noble soit celui qui, pour toute paire d'opérandes, est capable d'inventer un nouvel opérateur d'égalité. Pour les vilains, l'égalité est une question de lettre, c'est-à-dire de chiffres ; elle n'est chimère, c'est-à-dire esprit, que pour les nobles. L'égalité noble part de la réduction à un zéro signifié de tous les autres chiffres signifiants.

Avant Cartésius, on ne doutait pas moins, mais on rêvais mieux : *M'est avis qu'après Descartes bien des fous ont choisi d'abjurer le songe* – R.Enthoven. Une folie, presque aussi grave, fut d'imaginer, qu'un songe parmi les autres, plutôt vague et gris et sans beauté aucune, puisse être érigé en tant qu'idole de rigueur et d'intelligence.

Les prix, ce sont des moyens ; les valeurs, ce sont des buts ; les vecteurs, ce sont des contraintes. Le soi inconnu se manifeste dans les contraintes ; le soi connu formule les buts et forge les moyens. Les plus belles valeurs sont irrationnelles, une valeur rationnelle se réduit à un prix ; une chose

irrationnelle, déclarée sans prix, a des chances de s'avérer valeur.

Dieu ou le rêve ne méritent notre emballement que recherchés et non pas trouvés ou réalisés. Il vaut mieux les perdre de vue qu'imaginer les tenir. Au-dessus de leurs sources je retrouverai toujours une bonne étoile. Mais les pragmatiques vivent des yeux et non pas du regard, c'est-à-dire du rêve : *C'est faire preuve de peu de sagesse que de placer le rêve si haut, qu'on le perde en le cherchant* – W.Faulkner - *The end of wisdom is to dream high enough to lose the dream in the seeking of it*.

Le moyen sûr de perdre mon rêve, c'est - me battre pour lui, tandis que *le sens de l'existence est de sauver le rêve* – A.Modigliani. Enfouis tes reliquaires derrière la muraille fissurée de tes ruines, de ta forteresse vide, qui n'attirerait ni conquérant ni agent immobilier ni touriste. *Fais que le rêve dévore ta vie, afin que la vie ne dévore pas ton rêve* - Saint Exupéry.

La seule beauté au ciel, c'est mon étoile. Tout ce qu'elle illumine sur terre se met à danser, au milieu de ce qui marche ou rampe. *Comme la terre me paraît vile, quand je regarde le ciel !* - I.Loyola - *¡ Qué vil me parece la tierra, cuando contemplo el cielo !*. Et le chemin n'est pas long : *Dieu est au ciel, et le ciel est en toi* – J.Boehme - *Gott ist im Himmel, und der Himmel ist im Menschen*.

L'âme se fond dans l'azur d'un regard, quand elle est haute. Quand elle est basse (mais est-ce une âme?), elle suit la grisaille des yeux. Quand elle est basse (mais est-ce une âme?), elle suit la grisaille des yeux. *Ce sont de mauvais témoins pour les hommes que les yeux et les oreilles, quand ils ont des âmes barbares* - Héraclite.

Être un ange, c'est savoir me libérer de la pesanteur terrestre, pour me

vouer à la grâce aérienne, élevant le regard vers mon étoile. La bête ignore l'étoile. *Les hommes sont des bêtes, s'ils n'ont aucune étoile au-dessus d'eux* - H.Hesse - *Die Menschen sind Bestien, wenn kein Stern über ihnen steht*.

Toutes les profondeurs communiquent entre elles ; on peut y trouver des sentiers battus, comme dans des platitudes. D'où l'avantage des hauteurs : *Allant toujours de hauteur en hauteur, mon discours ne suivra aucune route* - Empédocle. Je risque d'ignorer beaucoup de profondeurs labyrinthiques, mais j'évite tant de platitudes sans danger.

La philosophie devrait donner envie de rire, dans les coulisses, de la forme comique de l'existence de l'homme et de pleurer face au fond tragique de son essence. Mais les raseurs professionnels (*Denker von Gewerbe* - Kant) nous donnent envie de bâiller sur la platitude statistique de la substance ; la comédie leur paraît sérieusement indigne et la tragédie - ridiculement insigne.

La vie a ses raisons et ses pulsions , il faut savoir maîtriser les premières et succomber aux secondes. *Pour vivre, perdre la raison de vivre* - Juvénal - *Et propter vitam, vivendi perdere causam*. Sans cette raison, il est plus facile de se résigner à réduire la vie à un livre, pour rester maître de ses raisons : *Il est possible, que le livre soit le dernier refuge de l'homme libre* - A.Suarès - mais l'homme libre finit par ne plus vivre que des autres et par n'écrire de livres que sur des livres des autres, et non plus sur sa propre vie invisible. Aimer à perdre la raison (L.Aragon) paraît être une bonne introduction à la sagesse, puisque celui qui n'en perd jamais, n'en a pas beaucoup.

Parmi ceux qui prétendent maîtriser leur meilleur soi, je ne connais aucun grand. La grandeur est dans la qualité de notre ouïe, permettant d'interpréter la voix de notre soi inconnu, et dans le talent de notre soi

connu. Donc, il faut se moquer de ceux qui disent : *La vraie grandeur consiste à être maître de soi-même* – D.Defoe - *The true greatness of life is to be masters of ourselves*. Le seul soi, la source de ma perplexité, appartient à l'espèce et échappe à ma maîtrise ; je ne peux maîtriser que des traductions de l'original hermétique. La maîtrise de soi est de l'imposture ; elle n'aide qu'à me perdre au milieu des autres. Même dans la solitude, une ubiquité me guette : m'attacher à celui que j'invente ou à celui qui invente. Je suis grand, quand eux, miraculeusement, coïncident.

La raison peut être profonde ou plate, elle ne peut pas être haute, ou la raison haute s'appelle passion. *La caractéristique de la vénérable philosophie est d'ignorer la passion* - Diogène – cette vénérabilité prit aujourd'hui l'ampleur d'une épidémie. La vraie philosophie, humble et fière à la fois, ne vit que de passions, c'est-à-dire de raisons hautes, des raisons pour espérer, dans le vide des oratoires, ou pour créer, dans le vide des auditoires.

En l'absence des autres, je me place, spontanément, aux extrémités de tous les axes de valeurs ; mais mes superlatifs s'effondrent à toute épreuve du comparatif. Être dans la vie ou dans l'art, parfois, surtout si l'on n'est pas Nietzsche, s'excluent : *Je compare, donc je vis* – O.Mandelstam - *Я сравниваю — значит, я живу*. Il faut savoir choisir entre le regard et le poids : *Quand je me considère, je me désole ; quand je me compare, je me console* - Talleyrand. Dans *considérer*, on sent la présence des astres ; dans *comparer*, gît une égalité des pareils. *Si je me considère, je m'annule* - Valéry. Le soi connu, dont il est question ici, est, en effet, source de nos hontes, il est dans le comparatif ; le superlatif ne s'applique qu'au soi inconnu, dont on dit : *Humble quand je me compare, inconnu quand je me considère* – M.Tsvétaeva.

À l'origine de l'axiologie nietzschéenne se trouve cette magnifique remarque de L.Salomé : *À bonne hauteur, ardeur et froideur sont ressenties comme presque identiques* - *Auf richtiger Höhe, Brand und Frost fühlen sich fast identisch an*. Tenir à la hauteur, c'est vouer son regard à l'altimètre, s'éloigner des choses, de leurs baromètres (erreur de Nietzsche) et thermomètres (dénoncés par Pétrarque).

Il vaut mieux garder de la hauteur même si l'on s'y trompe plus souvent, plutôt que tenir à la rassurante platitude - Van Gogh. À l'origine de la bassesse se trouve la sensation de la rectitude possible, entre le dit, le fait et le vrai.

La passion et l'éclat, ou bien la durée et la cohérence, tels sont les traits qui divisent les hommes d'esprit en deux catégories difficilement compatibles : les laconiques brillants ou les bavards élégants. La hauteur proclamée ou la largeur acclamée et fondée sur la profondeur réclamée. Il est dangereux d'être bête, dans le premier cas ; dans le second, il ne sert à rien d'être intelligent. On risque de dégringoler dans la platitude, ou s'y affleurer à son insu.

Il faut prendre de la hauteur non pas pour voir plus loin, mais pour voir avec autre chose que les yeux.

On vaut par la noblesse et par le génie ; et la modalité du valoir, justement, est celle qui convient le mieux à la hauteur ; le vouloir et le pouvoir ne constituent qu'une épaisseur déterminée et finie ; la hauteur est dans l'inabouti réel et dans l'infini virtuel. *Être dans la hauteur, le pouvoir et le devoir, c'est être transcendantal ; vouloir la hauteur, sans le pouvoir ni devoir, c'est être transcendant* - F.Schlegel - *Transzendental ist, was in der Höhe ist, sein soll und kann ; transzendent ist, was in die Höhe will, und nicht kann oder nicht soll*.

La noblesse n'a pas grand-chose à avoir avec l'éducation ou l'intelligence ; elle élève l'homme exactement comme la beauté élève la femme – un caprice du destin, prometteur du bonheur.

Quand un noble vouloir a la chance d'être porté par un pouvoir intellectuel, il résulte en un valoir poétique – la volonté de puissance de mon soi connu, faisant vibrer les meilleures cordes de mon soi inconnu. Tout *impetus* (élan) se désintéressant du *scopum* (regard, profané en cible) et se résumant en un *conatus* (intensité).

J'ai deux visages – l'adorateur et le créateur. Le second, c'est mon meilleur masque. *Nous sommes condamnés à nous inventer un masque, pour, ensuite, découvrir que ce masque est notre véritable visage* – O.Paz - *Estamos condenados a inventarnos una mascara y, después, a descubrir, que esa mascara es nuestro verdadero rostro*. Le symbole de ce masque est le regard, dans lequel ne se reconnaissent entièrement ni nos yeux ni notre cervelle.

Les présomptueux (St-Augustin, Rousseau) imaginent pouvoir exhiber leurs vrais visages ; parmi les masqués avoués - profonds ou hautains - il y a ceux qui croient, que le masque les cache (Descartes, Nietzsche) et ceux, les plus lucides, qui les y réduisent (Valéry, Cioran). *L'homme ne vit pas, il s'invente* - Dostoïevsky - *Человек не живёт, а самосочиняется*. Se montrer ou se cacher sont parfaitement équivalents ; m'inventer est mon seul visage transmissible.

L'âme, ambitionnant la profondeur, serait prise pour esprit ; elle risquerait de faire preuve d'une grande naïveté. L'esprit, ne quittant pas la hauteur, ferait soupçonner des envolées de l'âme ; il risquerait de témoigner de

l'absence des ailes. D'où l'intérêt de la même contrainte : éviter tout contact avec la platitude ; ainsi l'âme resterait dans son milieu naturel, la hauteur, et l'esprit – dans le sien, la profondeur.

Jusqu'à Balzac, le rêve intemporel constituait le fond et le ton de la littérature. Le présent gluant, le souci du palpable et de l'actuel, a fini par repousser toute atmosphère vaporeuse ; désormais, même dans les récentes biographies des sages grecs ou des empereurs romains on sent la pestilence de notre actualité.

L'échelle ascendante de la valeur des choses se forme en fonction de mes envies de : les comprendre, les décrire, les célébrer. Il est rare que je parcoure tous les trois niveaux avec le même enthousiasme. D'où l'intérêt exclusif des choses inexistantes – Dieu, l'amour, le Bien – avec lesquelles je peux sauter les deux premières étapes, pour m'éclater dans la dernière.

Le passé est intéressant car légendaire. Le présent est trop transparent ; l'âme n'y a pas encore commencé son travail de fiction.

Les yeux s'entendent mieux avec l'esprit, et le regard – avec l'âme : les yeux sont faits pour voir et pleurer, et le regard – pour admirer et se consoler.

La sainte trinité de ma conscience : découvrant la Loi, elle s'appellera Esprit ; bouleversée par le Mystère, elle se muera en Âme ; frappée par l'Amour, elle se concentrera dans le Cœur. Le beau monothéisme : croire que ces trois hypostases ne se séparent jamais.

Nietzsche prône la guerre – ni de races ni de classes ni de masses – mais la guerre de *faces*, à l'intérieur de l'homme seul et acquiescent, dont la face à défendre, ou plutôt à sauver, s'appelle surhomme, la seule face divine et

immortelle. Les trois autres faces – l'homme, les hommes, le sous-homme – constituent mon soi connu mortel, muni d'auto-défenses suffisantes.

Cultiver le rêve, c'est être un Ouvert, accepter de tendre vers de belles et lumineuses limites, qui ne m'appartiennent pas, sont au-delà de mon soi connu et me fascinent. *La limite : être encore immanent, mais indiquer déjà une transcendance* – K.Jaspers - *Die Grenze : noch immanent zu sein und schon auf Transzendenz zu weisen*. La transcendance : une hauteur, me concernant profondément, tout en m'étant inaccessible ; mon soi inconnu y réside.

L'esprit s'entiche d'idéaux collectifs, l'âme forge son idéal individuel. Les premiers sont en ruines : l'idéal esthétique antique, l'idéal mystique chrétien, l'idéal éthique communiste ; les âmes dépassionnées devinrent stériles et n'enfantent d'aucun idéal ; l'homme moderne hurle au vide, au déclin, à la barbarie, tandis qu'il aurait dû se repentir de l'extinction volontaire de sa propre âme ; mais sa robotisation semble irréversible.

La même noblesse anime les grands poètes ; elle peut se manifester par attachement aux mots (le talent et l'âme), aux courants d'idées (l'intelligence et l'esprit), aux formations politiques (le besoin de reconnaissance et la raison). Byron, Chateaubriand, Rilke se contentèrent du premier volet, Hölderlin, Nietzsche, Valéry y ajoutèrent le deuxième, Hugo, V.Maïakovsky, L.Aragon – le troisième. Goethe fut le seul à tenter tous les trois, comme notre contemporain, refusant les titres de poète et de héros, R.Debray.

Les plus beaux désirs naissent non pas d'un manque dans le réel, mais d'un débordement dans l'imaginaire, non pas de la pesanteur de l'avoir terrestre, mais de la grâce de l'être céleste, non pas d'un prurit aux pieds, mais d'un

élan des ailes.

La culture : entretenir les soifs du cœur (le Bien) et de l'âme (le Beau), une fois assouvi l'appétit de l'esprit (le Vrai) avec les aliments des meilleures des œuvres humaines.

Une bonne philosophie : la noblesse des questions, l'ironie du raisonnement, la fierté ou/et l'humilité des réponses. Le spinozisme : l'inertie des questions, la fausseté du raisonnement, la mécanique arbitraire des réponses. La phénoménologie : la logorrhée des réponses, l'apparence de raisonnement, l'insignifiance des questions.

Les instants sublimes dans une vie d'homme : vivre le vertige des pulsions ténébreuses de bête ou rêver de la lumineuse pureté d'ange.

La sagesse, c'est l'art de confier à l'âme la tâche de relever les plus grands défis de la condition humaine : l'individualité, la fraternité, la souffrance, la poésie, la passion, la noblesse, la création, le langage. À son opposé – l'esprit moutonnier ou/et robotique. Aujourd'hui, la technique, l'économie, la science, la philosophie cathédralesque sont des ennemies de la sagesse, puisqu'elles se vouent au secondaire : à l'utilité, à la vérité, à l'être, à la puissance.

L'invention face à la reproduction, le sacrifice d'un soi si insaisissable face à la fidélité à un soi bien déterminé, - dans cette opposition des poses philosophiques, la première l'emporte largement sur la seconde, en qualité et même en cohérence : il suffit d'imaginer Marc-Aurèle vanter les vertus de la force, ou Montaigne se lamenter sur la souffrance, ou Nietzsche faire l'apologie de la faiblesse, ou L.Tolstoï se vautrer dans l'érotisme, ou Cioran en appeler au rire ; en revanche, Spinoza, Schopenhauer ou Sartre sont dans

leurs *soi* respectifs, ce qui les rend plus ternes. Je ne connus que deux cas, où l'écrivain et l'homme, tous les deux pleins de noblesse, vécussent main dans la main, regard sur le regard, talent du talent – R.Char et R.Debray.

La métaphore ailée surclasse largement les syllogismes boiteux – en pertinence, en honnêteté, en noblesse. Et ceci pas tellement à cause des dons ou intelligences supérieurs des artistes, mais pour des raisons profondes et rationnelles : le soi inconnu, ce foyer de nos angoisses, de nos curiosités ou de nos créations, échappe à toutes les descriptions savantes et ne peut être abordé que par des métaphores poétiques. Toutefois, l'infâme relativisme moderne met les scientistes et les artistes sous la même enseigne, celle de la platitude et de l'indifférence des colloques, manuels ou recueils critiques.

Le monde, l'homme, la perception humaine du monde - trois merveilles d'un même acabit. Qu'on parte de l'homme (Protagoras, Kant, Nietzsche), du monde (Spinoza, Marx, Heidegger), de la relation entre eux (Aristote, E.Husserl, Sartre) - on peut aboutir au même réseau conceptuel. Ce qui différencie ces visions, ce n'est pas tant le *problème* des représentations et des interprétations, que la part et la qualité de l'extase, tragique ou jubilatoire, devant le *mystère*. L'intelligence, la noblesse, le talent - telle est l'échelle ascendante des bons esprits.

Deux types de philosophes de système : ceux qui le *cherchent*, en parcourant des yeux l'univers entier, et ceux qui le *portent* au fond de leur propre regard. Les premiers disposent d'*idées*, banales a posteriori ou/et farfelues a priori ; leur *but*, un tableau cohérent du monde, y est au centre. Les seconds s'identifient avec leurs *mots*, un concentré d'intelligence, de noblesse et de tempérament, un réseau de contraintes, déterminant l'élan de leurs *commencements*, dans leur propre voix, à travers leur propre

visage. L'immense majorité des philosophes professionnels ne maîtrisent aucun système et ne s'occupent que de l'histoire routinière de la philosophie.

La liberté prônée par la multitude – celle du cerveau et des pieds et non pas de l'âme - s'appuie sur *faire* et *avoir*, à l'opposé des *être* et *vivre*. *Si tu veux avoir une âme libre, tu dois ou être pauvre ou vivre comme un pauvre* - Sénèque - *Si vis vacare animo, aut pauper sis oportet aut pauperi similis*.

L'école éloigne de la vie de rêve et rapproche de la vie d'action. *Ce n'est pas pour l'école, mais pour la vie, que nous étudions* - Sénèque - *Non scholae, sed vitae discimus*. Je suis à l'école haute, lorsque je me sens digne d'un fouet ; je suis aspiré par la vie profonde, lorsque je me sens grandi et libre. *Qui touche au plus profond, s'attache au plus vivant* - Hölderlin - *Wer das tiefste gedacht, liebt das lebendigste*. Plus ma pensée est haute, plus facilement je quitte la vie terrienne pour l'art aérien. Cicéron tombe dans le même travers : *La philosophie : non l'art des mots, mais celui de la vie* - *Philosophia : non verborum ars, sed vitae* - la vie est pleine de bruits ; la philosophie, par son amplitude, entre le haut regard et l'intelligence profonde, en dégage la musique. En dehors de nos pulsions, qu'est-ce qui se rapproche le plus de la vie ? - l'art des mots !

Ne mêlons pas les étoiles au culte terrien du mérite ! *S'élever au-dessus de la Terre, c'est mériter les étoiles* - Boèce - *Superata tellus sidera donat*. L'étoile ne se donne qu'au regard, dont la hauteur ne se mesure pas en coordonnées de l'œil. *L'œil est animal, et le regard - spirituel* - Aristote. Même en tombant, sur la Terre, plus bas que le corps, l'âme peut atteindre les étoiles : *En plein jour, on peut voir des étoiles, quand on est au fond d'un trou* - J.G.Hamann - *Ein Mann in einer tiefen Grube kann am hellen Mittag Sterne sehen*.

Savoir sacrifier à l'étoile souriante et rester fidèle à l'étoile en souffrance témoignent d'une même dignité. Mais pour cela, il faut avoir compris que mon étoile loge dans mon âme. *Se comporter dignement est plus difficile lorsque votre étoile vous sourit, que lorsqu'elle vous est hostile* - La Rochefoucauld.

Le cœur, c'est la musique ou le chuchotement d'un langage. La tête, c'est l'appel des questions et la portée des réponses. *À tous les cœurs bien nés que la patrie est chère* - Voltaire. Le monde s'exerce de plus en plus en dialogues et se moque de soliloques musicaux. La patrie des têtes sera unique, elle s'appelle la Bourse. Les cœurs déchus garderont leurs titres de noblesse virtuelle et leurs superstitions rituelles dans un monde républicain et laïc.

Le désir est le seul être : déracinement, éternité, acquiescement - F.Schelling - *Es gibt gar kein anderes Sein als Wollen : Grundlosigkeit, Ewigkeit, Selbstbejahung*. L'être serait donc commencement, indépendance face au temps, espérance - c'est-à-dire tout ce que promet un Verbe ou une musique : *La musique, c'est un déracinement rieur, une joie douloureuse, un Dieu languissant* - A.Lossev - *Музыка есть смеющаяся беспочвенность, страдающая Радость, тоскующий Бог*. Avec le culte de l'impulsion initiale, on peut appliquer au futur comme au passé ce que S.Mallarmé associe au présent : *ce vierge, ce vivace et ce bel aujourd'hui*.

L'aigle surmonte l'appel de la profondeur et en fait un moyen pour garder sa hauteur - F.Schelling - *Der Adler überwindet den Zug nach der Tiefe und macht ihn selbst zum Mittel seiner Erhebung*. C'était plutôt une chauve-souris, experte en représentations ou en interprétations de la profondeur, et se découvrant des ailes, des griffes ou des yeux d'aigle. Pauvre caverne,

refuge des aristocrates, et perdant de son prestige au profit des étables ou des écuries, puisque c'est le cheval qui s'imagina porteur de l'esprit *chevaleresque*.

Mieux tu apprends à vivre dans des années et non plus dans des instants, plus tu gagnes en noblesse - Novalis - *Je mehr man lernt, nicht mehr in Augenblicken, sondern in Jahren zu leben, desto edler wird man*. Tu te trompes de titre ! La noblesse est loin des plans de retraite. Plus vaste est mon unité de temps, plus loin je me mets par rapport à l'éternité, qu'on n'effleure que lorsque le temps s'arrête et l'espace se met à vibrer. Il semblerait que, pour que vibre le temps, l'inverse soit aussi juste : *Clore un espace, c'est ouvrir le temps* - R.Debray - c'est-à-dire ouvrir un nouveau rythme, un nouveau climat ou une nouvelle fraternité.

À la grisaille d'une basse raison, je préfère une haute folie, qui m'illumine - Pouchkine - *Тьмы низких истин нам дороже нас возвышающий обман*. Une lumière venant d'en bas et projetant vers le haut - des ombres, est plus belle. Plus je cherche la lumière en haut, plus mes yeux perdent l'habitude de puiser la matière du doute en bas. *Nous n'avons le choix qu'entre des vérités irrespirables et des supercheries salutaires* - Cioran. Ceux qui fuient la flamme, pour ne chercher que des fagots, disent, qu'une vérité prête à l'emploi vaut mieux qu'un mensonge sans recette.

C'est en chiffres que s'écrivent aujourd'hui les chants, qui font vibrer les amateurs de trémolos et de lauriers mécaniques. *Qui donc, - quand aux chiffres on s'adonne plus qu'aux chants, - qui donc t'ornerait d'antiques lauriers ?* - Leopardi - *O quale, se più de' carmi, il computar s'ascolta, ti appresterebbe il lauro un'altra volta ?*

Je ne cherche pas le port, mais la haute mer – Flaubert. Si ta mer est haute,

ton firmament est profond. Ton naufrage sera illuminé de ton étoile. *Sur une telle mer, il m'est doux de vivre un naufrage* – Leopardi - *Naufragar mi è dolce in questo mare*. Plus qu'à ton voyage, pense à ta bouteille de détresse.

La grandeur du fait, vue de la hauteur du rêve, dégringole affreusement. Le fait se réduit aux chiffres, lorsque sa lecture utopique ou symbolique s'efface. *J'aime les gens tranchants et énergumènes. On ne fait rien de grand sans le fanatisme* - Flaubert. L'énergumène de Diderot ou le possédé de Dostoïevsky, bref, le fanatique grave dans l'air ce qu'un sobre maçon, le possédant, exécute en pierre. La valeur est dans la qualité d'un axe atemporel, le prix est dans la durée : *Le monde ne vaut que par les extrêmes et ne dure que par les moyens* – Valéry.

En hauteur ou dans un beau rythme, on a aussi le souffle coupé, mais la respiration difficile d'un méchant air y est compensée par l'inspiration, due à un bon liquide - le sang, l'encre ou la larme. On y trouve un *climat sans terre*. *Une pensée sans poésie, une vie sans hauteur - c'est un paysage sans ciel, on y étouffe* – H.F.Amiel.

Je ne connais pas de chemins entre le profond et le haut. *C'est de la sublime profondeur que le haut sublime doit jaillir vers sa hauteur* - Nietzsche - *Aus dem Tiefsten muß das Höchste zu seiner Höhe kommen*. Le vrai rapport est d'ordre musical : l'ample crée l'acoustique, le profond fabrique et accorde les instruments, le haut écrit la musique. La hauteur, c'est la fidélité à la profondeur des sources, c'est le sacrifice des bas bruits, à l'autel de la haute musique.

À bonne hauteur, c'est tout un : les pensées du philosophe, les œuvres de l'artiste et les bonnes actions - Nietzsche - *In einer rechten Höhe kommt alles zusammen und über eins - die Gedanken des Philosophen, die Werke des*

Künstlers und die guten Thaten. La hauteur est leur numérateur, leur dénominateur commun s'appelle l'homme. *Qu'est-ce qu'un artiste ? Un homme qui sait tout, sans s'en rendre compte. Un philosophe ? Un homme qui ne sait rien, mais qui s'en rend compte* – Cioran.

Plus tu t'élèves et plus petit tu parais aux yeux de ceux qui ne savent pas voler - Nietzsche - *Je höher wir uns erheben, um so kleiner erscheinen wir denen, welche nicht fliegen können*. Et plus petit encore aux yeux de ceux qui le savent ! La capacité de compter les marches, de s'élever prouve notre foncière petitesse, l'absence d'un noyau immuable. Le vrai avantage de la hauteur est de devenir invisible aux yeux des rapaces, qui volent bas : *Plus un grand homme s'élève, moins il est visible* – Stendhal.

Même les étoiles peuvent être profitables pour guider le navire. Tout peut être utile, c'est-à-dire avoir son ombre. La grandeur, et la liberté, c'est la capacité de vivre indépendamment de son ombre. *Qu'on n'en puisse tirer aucun profit, c'est peut-être le propre même de la grandeur* - Nietzsche - *Daß man keinen Nutzen aus ihnen zu ziehn weiß, das gehört selbst vielleicht zur Größe*.

Le seul soi, que je puisse maîtriser, est le soi connu, qui peut être vaste et profond, mais restant, pour l'essentiel, commun ; la hauteur lui restera inaccessible, la hauteur, que seul peut habiter et animer mon soi inconnu, auteur et souffleur des plus belles des contraintes. *La liberté, ce n'est pas l'absence de contraintes, mais la maîtrise de soi-même* - Dostoïevsky - *Свобода не в том, чтоб не сдерживать себя, а в том, чтоб владеть собой*. Le degré de ma liberté, c'est la hauteur des contraintes, que je dois, veux et peux m'imposer, pour avoir le minimum de honte.

La hauteur oriente l'esprit et donne le vertige à l'âme. Une fois en altitude, il

faut du plomb à l'âme et des ailes à l'esprit. *L'essentiel ce n'est pas l'esprit, mais ce qui l'oriente - la nature, le cœur, la noblesse d'âme* - Dostoïevsky - *Не ум главное, а то, что направляет его, - натура, сердце, благородные свойства*. À l'altitude, aujourd'hui, on préfère la platitude, vers laquelle sont orientés tous les esprits. Les rares âmes se réfugient dans les étoiles.

Le moi le plus vrai n'est pas le plus important – Valéry. Le plus important est le moi inconnu, l'invisible. *Il y a beaucoup d'hommes en un homme, et le plus visible est le moins vrai* - R.Debray. Le moi réel est l'action, le moi imaginaire - l'œuvre, le moi complexe - l'esprit créateur. Une hiérarchie des poupées gigognes. Dans les cendres (*toujours inachevées* – R.Char) de mon soi connu éteint, naîtra la flamme de mon soi inconnu.

L'horreur de ce qui n'entre pas dans un instant – Valéry. La joie de ce qui y entre ne suffit que pour, à tout casser, une épitaphe, un testament, un aveu. Tandis que ceux qui préconisent la durée ou le développement sont si volubiles, qu'aucune platitude n'est assez vaste pour les accueillir.

Avoir la paix, le grand mot de toutes les lâchetés intellectuelles – Ch.Péguy. Car il se traduit en préparation de guerres mesquines. Le trouble s'empare de l'intellectuel courageux, sans que celui-ci le cherche ni veuille - *vis bellum para pacem*.

Comment vivre le divin sans Dieu ; comment vivre l'extase dans la bassesse du monde et des hommes ; comment garder la hauteur avec un monde si plat ? - N.Berdiaev - *Как пережить Божественное, когда Бога нет ; как пережить экстаз, когда мир и человек так низки ; как подняться на высокую гору, когда мир так плосок ?* Le doute, en effet, y est permis, mais qu'est-ce qui t'empêche, au lieu de le vivre, - de ne faire qu'en rêver ? Dieu, l'extase et la hauteur ne sont réels et grands qu'en rêve.

Que de hauteur d'âme pour descendre dans la vie des souterrains ! Et avoir *sa cave dans le grenier* (G.Bachelard). *Que de bassesses pour monter* - N.Barney. Heureusement, on ne monte pas vers la vraie hauteur, on y chute. Les ailes de cette chute, ce sont nos débâcles terrestres.

Croire dans l'indestructible en nous, sans chercher à l'atteindre - F.Kafka - *An das Unzerstörbare in sich glauben und nicht zu ihm streben*. Le chercher, sans l'espoir de l'atteindre, serait pourtant une bonne preuve d'être un Ouvert ! Mais se séparer, stoïque ou cynique, d'avec le destructible, car *s'il y a de l'indestructible, toute destruction peut être une purification* – E.Jünger - *Wenn es etwas Unzerstörbares gibt, kann jede Zerstörung eine Reinigung sein*.

Les châteaux en Espagne, qui ne coûtent rien à construire, sont ruineux à démolir – F.Mauriac. Voici la meilleure chronologie : *Il est temps de démolir (disperser les pierres) et il est temps de bâtir (ramasser les pierres)* - l'Ecclésiaste - tournant le dos à votre confort des villas et aboutissant à la bénie ascèse des ruines ! Les meilleurs architectes de ces séjours de fantômes, tel Amphion, déplaçant les pierres au son de sa lyre, les conçoivent déjà sous forme d'authentiques ruines d'art.

Le commencement est la chose la plus inquiétante. Ce qui vient après est une simple propagation - Heidegger - *Der Anfang ist das Unheimlichste ; was nachkommt ist blosse Verbreiterung*. Et c'est en étouffant cette salutaire inquiétude du premier pas, que l'homme est pris dans la *branche* infernale (ni cercle, ni cycle, ni spirale, mais bien un accroissement linéaire !) de la propagation. Si, au moins, il voyait au bout une fleur ou une cime… Mais il y voit *être, non-être* ou *néant* - des souches sans sève.

De toutes les audaces, celle qui, surtout, exprime l'Ouvert est l'audace prise

de vertige dans sa nature même, et qui fait que tu ne tends que vers ce qui ne peut t'appartenir - Heidegger - *Von allem Gewagten kann am ehesten dasjenige dem Offenen gehören, was seinem eigenen Wesen nach benommen ist, so dass es, in solcher Benommenheit, nie etwas anstrebt, was ihm entgegenstehen könnte*. Tu eus une illumination à la Valéry, en voyant dans l'Ouvert - synonyme de l'Être : les représentations ne font que tendre vers les frontières de l'Être, sans pouvoir les atteindre ; toute représentation est une clôture, qu'on n'ouvre que par le sens - une autre fonction de l'Être. L'ouverture crée l'extase : être un Fermé, c'est connaître, toucher et posséder les limites de ses meilleurs désirs, qui restent finis, c'est-à-dire sans vertiges.

Dans l'arbre, ce qui est vital est obscur, ce qui est monumental est pur, ce qui est floral n'est pas mûr. *S'ouvrir à l'ampleur du ciel et s'enraciner dans les ténèbres de la terre* - Heidegger - *Der Weite des Himmels sich öffnen und in das Dunkel der Erde wurzeln*. Plus l'homme ressemble à un arbre, moins on a envie de voir derrière lui la forêt.

Toute musique noble agit sur nous parfois comme un rire d'enfants et parfois comme un deuil funèbre sans fond - H.Hesse - *Es gibt keine edle Musik, die nicht zu manchen Stunden wie Kinderlächeln und zu anderen Stunden wie tiefste Todestrauer auf uns wirkte*. On devrait appliquer ce critère à tous les arts ; l'homme a deux sortes de larmes, face à la haute espérance ou au désespoir profond ; et l'artiste est le puisatier ou le sourcier de nos meilleures fontaines.

Je vis dans une fusion de honte, d'étonnement et de pitié - B.Pasternak - *Я живу соединеньем стыда, недоуменья и жалости*. Cette stupéfiante triade correspond, très précisément, aux trois plus importantes victimes de notre époque, qui leur substitue une paix d'âme, un regard blasé et une indolence

de machine.

La hauteur est oubli des équivalences, refus des symétries, césure des transitivités, absence d'ordre, projection sur la réflexivité. Création de mesures de l'incommensurable. Désintérêt pour le comparatif orgueilleux, refuge dans l'humble superlatif. En hauteur, il n'y a pas d'égalité de constantes, mais des unifications d'arbres. *La hauteur, en tant qu'égalité, n'existe pas. Elle n'est que primauté* - M.Tsvétaeva - *Высоты, как равенства, нет. Только как главенство*.

L'aristocratisme : le corps devenu âme ; l'héroïsme : l'âme devenue corps - M.Tsvétaeva - *Аристократизм : тело, ставшее душой ; героизм : душа, ставшая телом*. L'esprit, outil de ces métamorphoses, plaçant le regard avant les yeux, devient créateur, fusion de l'outil et de la fonction, le logos cédant au pathos.

Dans ce monde, le seul bonheur, c'est de ne pas quitter des yeux soi-même - Nabokov - *Единственное счастье в этом мире, это во все глаза смотреть на себя*. C'est bien beau, le bonheur d'un outil divinement créé, mais il existe un bonheur plus envoûtant, celui du créateur : créer le regard !

Si l'homme parfois ne fermait pas souverainement les yeux, il finirait par ne plus voir ce qui vaut à être regardé – R.Char. Un beau frisson a plus de chances de naître, quand je choisis de garder mes yeux - fermés. D'autres suivent les sots et infaillibles conseils soit du Bouddha : *ouvre les yeux, et toute agitation cessera*, soit de R.Kipling : *si tu veux que ton rêve devienne réalité - réveille-toi - if you want to make your dreams come true, wake up*. Les paupières et les œillères, aussi bénies que les bouchons dans les oreilles et les filtres dans la cervelle. Plus haut le tribut que je paye à mon âme, plus souverain le regard de mes yeux inféodés.

Les yeux seuls sont encore capables de pousser un cri – R.Char. Mais ce n'est pas le silence qui envahit nos rues, mais le bruit des cadences mécaniques. Le cri, comme le sanglot, est de la musique organique. Il ne reste plus d'objet, qui n'ait pas été exploité, et rendu muet, par nos yeux, nos mains ou nos cerveaux. On ne peut plus élever sa voix qu'à coups de regards musicaux.

Laisse les sacrificateurs apprécier la graisse animant la flamme. Le feu est pur tant qu'il est au-dessus de la matière. *Veiller sur la pureté du feu intérieur : éviter à la fois, qu'il s'éteigne et qu'il se nourrisse de matières indignes de lui* - G.Thibon. *Ab igne ignem*. Pour me débarrasser de la pesanteur, j'ai besoin de grâce céleste et non pas de flamme terrestre.

Le vecteur est supérieur à la valeur, et le vertige de la chute est plus humain que la paix de la platitude, que nous promet l'axe horizontal, dominateur. *L'axe vertical est le vecteur d'une existence, qui a perdu sur terre son foyer et qui porte le vertige de sa chute* – M.Foucault.

Il ne faut pas pleurer pour ne pas être consolé – S.Weil. Les larmes *consolantes* - quelle vision d'inconsolée ! Laisser quelqu'un inconsolable, puisque c'est la seule consolation qui lui reste !

Aux bals de l'écriture, c'est le mot qui mène la danse, et dans les figures les plus aristocratiques sa cavalière, la pensée, n'est enlacée que d'un regard discret et amoureux. Hors musique leurs pas ne parlent que caserne ou cuisine. *Le pire, c'est quand la pensée et le langage vont le même train : là commence l'ennui* – J.Baudrillard.

Seul un mirage met le ciel à portée de la main – R.Debray. La main, qui le

tentera, sera happée par des caravanes affairées ; c'est les yeux qui s'en rempliront pour porter plus loin la soif originelle.

La vie est faite d'actions et de rêves. Les premières sont *interprétées* par l'esprit, à travers l'intérêt, la société, le savoir ; les seconds sont *représentés* par l'âme, à travers les dieux, la musique, la noblesse. L'ivresse, devant mon étoile, ne s'évente pas par l'astronomie. Et Épicure : *Il vaut mieux croire aux fables qu'on raconte sur les dieux, que de s'asservir à la nécessité des physiciens* - est bien bête.

Le talent est presque un synonyme de la hauteur, mais on peut préparer une ascension vers celle-ci, en éliminant tout ce qui est bas : *Que l'homme contemple la haute majesté de la nature, qu'il éloigne sa vue des objets bas* – Pascal.

Nul n'a besoin d'incantations philosophiques, pour s'adonner aux plaisirs ou béatitudes, et plus aveuglement on s'y livre mieux ça vaut ; en revanche, c'est l'irrésistible angoisse, qui finit par glisser dans les plus optimistes des âmes et qu'aucune raison n'efface ni ne calme, c'est cette intranquillité qui se tourne vers le sage, pour que celui-ci détourne l'intensité d'une souffrance muette vers une musique caressante, consolante, irrationnelle, grandiose.

Sous la torture, nous apprit Soljénitsyne, on ne pût que gémir, sans dignité, comme un cochon qu'on égorge, la saleté souillant toute pureté. A.Rimbaud, en revanche, nous apprend, que les soi-disant torturés, les blasés, entonnent une musique savante, la tête haute, l'âme pure, le regard illuminé. Aucune illumination pour celui qui aurait séjourné dans un camp de concentration ; les ténèbres ne le quitteront plus.

Tant que je suis *guidé* par un but, je ne fais qu'exécuter un algorithme. La

créativité, c'est avant tout, la génération de rythmes, *motivée* par la noblesse des contraintes et *inspirée* par la hauteur des commencements. *Le propre de la créativité réside dans l'absence de but préalable* – A.Connes.

Les contraintes sont un prérequis de la noblesse ; c'est pourquoi, celle-ci se manifeste, le plus souvent, dans la musique et dans la poésie. *La gêne fait l'essence et le mérite brillant de la poésie* - Fontenelle.

La musique en mouvement ne peut conduire qu'en caserne ou en cimetière ; c'est la musique de l'immobilité, n'ayant besoin d'aucun chemin, qui m'approche de ce qui m'est infiniment cher et lointain. Aucun silence ne peut la remplacer : *Le chemin vers tout ce qui est grand passe par le silence* - Nietzsche - *Der Weg zu allem Großen geht durch die Stille*.

Le fond de ma liberté est dans l'écoute du Bien, et sa forme se présente en musique de fidélités ou de sacrifices, dont aucune loi, aucune causalité, aucune partition ne prédétermine l'exécution. *L'obéissance à la loi, qu'on s'est prescrite, est liberté* - Rousseau – non, la liberté serait plutôt une révolte inconsciente qu'une obéissance sereine !

Comment reconnaît-on quelqu'un qui a son propre regard, qui crée sa propre musique et féconde sa propre espérance ? - *On regarde là où il n'y a plus rien à voir, on écoute là où il n'y a plus rien à entendre, on attend là où il n'y a plus rien à espérer* – V.Jankelevitch.

Des désillusions, des désenchantements, des trépas, ce ne sont que d'horribles banalités ; notre tragédie est ailleurs - c'est que ni l'amplitude de nos actes ni la profondeur de nos mots ne parviendront jamais à embrasser ou à rendre la hauteur de nos rêves muets, de nos dons musicaux, de nos passions inarticulables. Tout le génie de Tchékhov est dans cette vision désespérante.

Les idées, les sentiments, les actes, les sons ont leurs langages, qui traduisent ou représentent leurs modèles respectifs. Mais le Bien n'a pas de langage ; il n'est ni lumière ni chaleur ni force. C'est le Mal qui est langagièrement bien outillé : anti-humaniste dans l'idée, mécanique dans le sentiment, inhérent dans l'acte, sans musique dans ses bruits.

Pour se créer soi-même, ni le regard ni l'oreille ne servent à rien ; ce qui émane du soi inconnu, de ce modèle unique, ne porte ni lumière ni musique, mais un appel muet de la noblesse et de la beauté à naître ; Orphée ou Narcisse connurent cet état d'âme.

Si quelqu'un te console avec sa musique, verbale ou spirituelle, tu l'appelleras – maître. Et puisque la douleur ne te quittera jamais, tu porteras toujours le besoin de son maître. *L'homme est une bête, ayant besoin d'un maître* - Kant - *Der Mensch ist ein Tier, das einen Herrn nötig hat* - seulement je dirais que ce besoin vient de l'ange qu'est aussi l'homme.

Le savoir a souvent partie liée avec l'intelligence, comme le don littéraire – avec la noblesse : l'intelligence évalue et classe, la noblesse élève et mélodifie. Et puisque, en dernière instance, dans les choses, on apprécie la hauteur et la musique, la noblesse est la première qualité créatrice de l'homme.

La vie des actes et la vie des rêves ; là, où, dans la première on marche et narre, dans la seconde on danse et chante. Les sots ne connaissent que la première, où ils peuvent dire : *Une vie, c'est son histoire, en quête de narration* - Ricœur. Dans cette vie on souhaite que ça marche ; le rêveur désire que ça danse !

L'esprit nous souffle des mélodies et rythmes décharnés, mais la musique

est composée et animée par notre âme. La tragédie naît de l'angoisse d'une âme, dont l'attente est trop haute pour un esprit trop lourd ; la tragédie c'est l'affaiblissement (extinction, effacement, chaos) de la voix de la hauteur (grandeur, pureté, noblesse), l'âme étouffée par les choses.

La musique la plus désespérante est aussi la plus consolante, puisqu'elle met l'émotion au-dessus de toutes les vicissitudes de la vie. Mais la consolation par le bruit nietzschéenne est une aberration, même pour le plus solitaire des hommes. Le bruit est de la pesanteur, et la consolation est de la grâce.

L'indignation part des faits, le plus souvent authentiques ; le mépris s'inspire des idées préconçues, justes ou injustes. C'est pourquoi le matérialiste, guidé par les faits, est un homme de gauche, et l'idéaliste, s'appuyant sur les idéaux, est un homme de droite. Mais le rêveur, qui se détourne des faits et se moque des idées, et qui ne tend que vers la musique, n'adhère jamais aux clans politiques.

La solitude est soit choisie soit subie. Chez le solitaire blasé se développe l'orgueil, chez le solitaire prophétisé – l'humilité. Beethoven ou G.Mahler.

Tout le sens de la création humaine consiste à surmonter les horreurs, les grisailles, les énigmes, qui percent en toute création divine, et à finir par un OUI douloureux, extatique, fantasmagorique à cette œuvre grandiose et mystérieuse. Le NON de mon soi connu se narre ; le OUI de mon soi inconnu se chante. L'éternel retour est le passage de la narration au chant.

Tu ne traduis pas tes états d'âme, tu les réinterprètes ; ni l'authenticité ni la fidélité, mais la créativité ; il s'agit de rendre l'élan et non pas un état ou même une hauteur ; il y faut un esprit maître et non pas une raison servile. Plus l'âme est ardente et perdue, plus froid et concentré doit être l'esprit,

pour produire des reflets crédibles. *Si un vertige meut ton cœur et ton esprit – que désirer de plus !* - Goethe - *Wenn dir's in Kopf und Herzen schwirrt, was willst du Bessres haben !* - l'esprit déséquilibré créera du bruit plutôt que de la musique.

Le Bien persiste, protégé par son mystère ; le Vrai existe, puisqu'il est une solution ; mais le Beau est suspendu entre le mystère fugace et la solution tenace. C'est pourquoi, à côté du cœur et de l'esprit, l'âme est la plus vulnérable et même volatile. Elle s'éteint dès qu'on n'écoute plus la musique, qui est la nourriture de l'âme. *Que suis-je venue faire dans ce monde ? - écouter mon âme* - M.Tsvétaeva - *Что я делаю на свете? - Слушаю свою душу*.

Rien d'exceptionnel dans le savoir ou dans l'intelligence de Dostoïevsky ou de Nietzsche ; il est ridicule de les comparer sur ces dimensions : *Son [Dostoïevsky] savoir n'était pas moindre que celui de Nietzsche, mais il savait aussi ce que Nietzsche ne savait pas* - N.Berdiaev - *Он знал не меньше, чем знал Ницше, но он знал и то, чего Ницше не знал*. Vous n'êtes grands que par la qualité du son et du ton, des mélodies et des intensités. Dostoïevsky connaît l'angoisse du Bien (l'amour, le Christ, la liberté), condamné à rester dans le cœur (le corps), et il la rend par une incessante suffocation. Nietzsche connaît la divinité du Beau (l'âme, la création, l'angélisme), dont la noblesse autocratique exige la subordination tragique des autres fibres, fussent-elles divines.

Quand tu portes en toi une musique individuelle, te mêler au bruit de la foule est anodin, sans conséquences, si tu restes attentif à tes propres rythmes ; mais suivre l'élite offusquera celle-ci et brouillera tes mélodies. Pétrarque a tort : *Suivez les rares et non les vulgaires* - *Seguite i pochi e non la volgare gente* - heureusement en hauteur il n'y pas d'attroupements, même

élitistes.

Dieu n'est pensable qu'en tant qu'une abstraction, sans instanciation possible, - un Grand Inconnu. C'est à Lui que je dois ma liberté (surtout celle des sacrifices) et mon élan (prenant souvent la forme d'une prière musicale). Quant au dieu connu, Heidegger a raison : *L'homme ne peut ni prier ce dieu ni lui faire des sacrifices* - *Der Mensch kann zu diesem Gott weder beten, noch kann er ihm opfern.*

La tragédie est l'épuisement fatal de nos mélodies, et la consolation consisterait à transposer une symphonie vitale en un solo, lointain, mélancolique mais fidèle à l'original. *Je crois en vie éternelle, exclame la tragédie ; tandis que la musique est l'idée immédiate de cette vie* - Nietzsche - *Wir glauben an das ewige Leben, so ruft die Tragödie ; während die Musik die unmittelabare Idee dieses Lebens ist*.

Toutes nos créations sont humaines, sauf la musique et la mathématique, qui sont divines. La mort de Dieu est annoncée par la dégénérescence de la musique et par l'évolution de l'Intelligence Artificielle, qui rendra superflu le métier de mathématicien. Et il paraît (G.Steiner) que Dieu s'adresse à Lui-même, en chantant en langage algébrique !

La contemplation me fait gagner de la largeur ; la réflexion me conduit à la profondeur ; mais je ne découvre la hauteur qu'en écoutant la musique de mes rêves – le contraire de Tourgueniev : *Si ton but est la hauteur, tu ne dois plus penser à toi-même* - *Кто стремится к высокой цели, уже не должен думать о себе*.

Tant de chercheurs du *sens* de la vie et si peu de ceux qui en attendent la musique, le mystère, l'élan. L'obsession par le sens et l'état atavique de nos

sens sont parmi les premiers symptômes d'une robotisation de l'homme.

Le filtrage des excitants est affaire de l'ouïe, qui élimine de tes horizons tout ce qui réfractaire à la mise en musique. La musique est un hymne à la faiblesse. La gloire rend lourd et sérieux et fait préférer la force à la faiblesse, en confiant à la raison la fonction sélective. La gloire étouffe la noblesse.

Par une espérance irréelle qui s'en dégage, la tragédie est une consolation ; et puisque la belle musique conduit à un désespoir inconsolable, la tragédie est incompatible avec la musique.

Quand on est un homme de rêve, on vit mieux avec les yeux plutôt fermés qu'ouverts. Et l'on prête plus attention à l'oreille, en quête d'une musique, d'un soupir ou d'un sanglot. De plus, l'œil est commun, et l'oreille est individuelle.

Comme dans tout ce qui bouleverse l'âme ou émeut le cœur, dans l'amour cohabitent le réel et l'irréel ; pour le consolider, l'homme banal développe les facettes réelles, et pour le fêter, l'homme subtil enveloppe de caresses – les irréelles. Et les caresses les plus durables ne se dégagent pas des mains ni même des mots, mais des regards, des phantasmes, des rêves. Et l'on ne sait jamais ce qu'elles enveloppent ; c'est comme la musique, portant un sentiment, invisible et irrésistible.

Le progressiste s'indigne, le conservateur méprise. Le premier s'indigne contre une imperfection, dont l'élimination apporterait de l'harmonie ; le second méprise l'indéracinable et se résigne au silence éternel de l'indigne. L'indignation améliore l'humanité et dégrade l'homme ; le mépris laisse les hommes dans leur platitude et donne une chance à l'homme de garder sa hauteur.

Une découverte qu'on fait, malheureusement, trop tard : l'âme ne se réduit ni aux yeux ni aux oreilles ni à l'esprit. Ce n'est que lorsqu'on l'a découvert, qu'on peut envisager d'être un artiste. *J'eus l'impression de ne posséder, n'avoir besoin ni des oreilles, ni toutefois des yeux ou autres sens* - Bach - *Es war mir, als wenn ich weder Ohren, am wenigsten Augen und weiter keine übrigen Sinne besäße noch brauchte*.

L'ensemble de la belle musique ne contient que trois thèmes – la mélancolie, la grandeur, la solitude. Tout artiste, qui a compris que la musique doit être présente en tout art, devrait avoir à l'esprit cette triade incontournable.

Des notes solitaires, c'est ce qui manque le plus à la musique shakespearienne et ce qui ne permet pas de considérer son art comme une perfection. Ils sont rares, ceux qui émettent ces notes : Bach, Pascal, Byron, Leopardi, Nietzsche, Tchékhov.

Tous les arts peuvent contenir du mystère, que tu es libre d'interpréter ; mais la belle musique, sans, nécessairement, en contenir un, crée dans ton âme un état de mystère irrésistible, que tu vis, sans l'interpréter.

La foi en rêve et la patience en vie – deux conditions d'une consolation, appuyée sur un mystère, inexistant et beau, et sur un réel, horrible et flagrant. La musique, souvent, répond à ces exigences. *De la patience et de la foi – et l'inspiration se donnera à celui qui aura surmonté son chagrin* - Tchaïkovsky - *Нужно терпеть и верить, и вдохновение явится тому, кто сумел победить своё нерасположение*.

Un constat, qui t'afflige d'abord et te console par la suite : avec l'âge, la poésie, en tant que genre, perd tout son attrait, pour se réduire au moyen de

rendre tes états d'âme, par une espèce de musique silencieuse.

Les rêves sont hors temps, et ils sont, peut-être *les seules choses qui ne vieillissent pas* - Cocteau. Ils perdent, pourtant, de leur musicalité, que permet de retrouver une bonne consolation.

L'essence d'une époque se réduit au sens et à la musique de ses messages. Le premier est profond quand il est dicté par l'esprit ; la seconde est haute quand elle est composée par l'âme. Le premier résume le progrès matériel ; la seconde – le culte d'une beauté immobile. Le premier ne connut qu'une seule interruption – l'écroulement de L'Antiquité sous les coups des instincts barbares ; depuis la Renaissance une nouvelle ère de progrès ininterrompu s'installa. La seconde commença sa dégénérescence à la fin du XIX-me siècle, pour se machiniser définitivement un siècle plus tard. On n'a rien à reprocher au progrès matériel ; on n'a qu'à regretter l'extinction des âmes. La civilisation enterra la culture.

Mets à tes Commencements l'élan ou la caresse. Ni des choses immanentes ni des savoirs transcendants, ces objets d'étude prosaïques des scientifiques. Le philosophe et le poète doivent s'occuper du chant du sujet.

Les sentiments ne sont jamais profonds, la profondeur étant la faculté de voir plus loin, tandis que les sentiments sont aveugles. Le seul lieu, où ils sont à l'aise, c'est la hauteur, la noblesse. Qu'ils soient vils ou purs, c'est la musique et non pas le discours qui les traduit fidèlement.

La hauteur consolante est une grâce, un état d'âme suspendu, évitant toute pesanteur terrestre. Irréductible ni aux mots ni aux idées ni aux images. Mais ce serait aussi la définition de la musique. *La musique aspire à retourner à l'état incertain, dans lequel se concentre une vie blessée* - P.Sloterdijk - *Die Musik strebt in den Schwebezustand zurück, in dem sich das*

verletzte Leben sammelt.

Dans un bel écrit poétique, le sens est embelli par le son, et le son est ennobli par le sens.

La solitude apporte le silence, cette condition nécessaire pour écouter ou composer de la musique, surtout de la musique verbale, intellectuelle ou mystique.

La musique est l'art le plus universel ; elle met dans un état extatique aussi bien les foules, sur les champs de bataille ou dans les stades, qu'un solitaire, entre ses quatre murs. *On dit bien que la musique est la langue des anges* - Th.Carlyle - *Music is well said to be the speech of angels* - c'est le talent du compositeur qui traduit l'appel solitaire ou collectif, entendu soit par l'ange soit par la bête.

La musique de la poésie n'est ni dans les rimes ni dans les rythmes ; elle est dans la proximité de son message avec les pulsions de notre âme : *La transmission de nos états d'âme pourrait être la vraie cible du discours poétique* - Heidegger - *Die Mitteilung der Befindlichkeit kann eigenes Ziel der dichtenden Rede sein*.

Oui, tu commets certainement des actions sociales, motivées pourtant par ta passion, mais tu finiras toujours par regretter de ne pas l'avoir dédiée plutôt à ton propre état d'âme ou, au pire, à une idée désintéressée ou à une grisante image. La passion existe pour être mise en musique et fuir le silence des actions.

Si le bon Dieu et le diable se réfugient *dans les détails* du parcours, l'Ange, lui, inspire l'essence des commencements, la musique sans finalités, la mélancolie ou la tragédie d'une sainte solitude. *Toute la musique de Bach est*

une tragédie angélique - Cioran. La mélancolie est de Mozart.

Le mot doit résumer ton état d'âme, mais tout mot a pour origine ce qui provoque cet état - une mélodie, une image, une idée : la première comprime, la deuxième imprime, la troisième déprime. Un optimiste solitaire devrait donc s'inspirer davantage des sons que des fonds.

Le pessimiste voue son ouïe aux bruits du monde et en conçoit le dégoût ; l'optimiste est un introspectif, retrouvant, au fond de soi-même, les échos du monde, échos électifs, fidèles et musicaux. Le premier est presque toujours grégaire et hypocrite ; le second est solitaire et imaginatif.

Tout ce qui est réel a des coordonnées et des dates, tandis que le rêve s'en détache. Pour s'adonner au rêve, tu n'as pas besoin de fuir la réalité ; il suffit que tu cesses de *lire* les leçons de ton esprit et que tu *écoutes* la musique de ton âme.

Il y a beaucoup de sphères de la vie où l'amour ne devrait jamais mettre ses ailes (pour qu'elles ne se métamorphosent pas en pieds). Ces précautions valent pour tout ce qui est noble ; les contraintes apportent de la pureté à la poésie, à la mathématique, à la musique. L'amour a plus besoin de fermetures que d'ouvertures. Mais étant craintif, *que craint l'amour ? - des bornes* - Kierkegaard.

Le toucher n'est pas le seul sens, impliqué dans les caresses ; elles peuvent émaner d'un regard, émouvoir par des sons, exciter par des arômes ou chatouiller par des goûts. Et la caresse est l'un des plus beaux symboles du Bien.

Il n'y a pas beaucoup de grandes choses dans le monde ; je n'en connais qu'une seule – le rêve, avec plusieurs façons de se manifester : l'amour, la

musique, l'admiration. Il n'y a pas de balance universelle, pour évaluer cette grandeur ; se résigner à s'occuper du petit, car presque invisible, et laisser le grand, soi-disant trop voyant, aux autres, est une aberration, visuelle et intellectuelle.

Surtout l'Ironie

Ni la joie ni le deuil ne font entendre une voix, ils n'en esquissent que la tonalité. L'ironie en est peut-être le seul instrument fidèle, et encore. L'ironie est l'aptitude d'interpréter simultanément le plancher (les aigües) et le plafond (les graves) du message. Quand cette gamme est assez large, le courant passe, l'ouïe est aimantée ou électrisée.

Tout ce qui est sérieux peut être projeté sur le paradigme du théâtre. La projection réussit, si l'on n'a pas envie de courir dans les coulisses ni de chercher à vilipender un public trop distrait. Manipulation du rideau, décor en harmonie avec le son ou le verbe, éclairage de la scène, - autant de métiers de spectacle, qui échappent aux récitations peu déclamatoires du réel.

L'ironie de l'art : les Orphée modernes, au lieu d'apprivoiser des fauves avec leur musique, deviennent fauves eux-mêmes.

L'ironie du mot est la dernière poche de résistance de la poésie. Son premier refuge est parmi les vocables : *muse, idée, ciel* ; le deuxième - en situations : *château, combat, solitude* ; le troisième - dans les attitudes : *obscurité, musicalité, intellectualité*. Si, au bout de ces pérégrinations, on ne débarque pas auprès de l'ironie, c'est qu'on s'égara en route.

L'existant s'enfonce irréparablement dans un silence ou un vacarme, mais l'inexistant se prête trop facilement à être mis en musique. Se servir de mélodies, pour animer des silences ou échapper au vacarme.

Vive l'*e-book* - enfin on navigue dans un livre, comme on naviguait sur une toile ! L'art linéaire se rétrécira encore le jour, où l'on surfera sur une musique.

L'écoute de nos silences détermine souvent si nous nous entendons.

L'origine musico-patibulaire de la corde tendue de ton arc de mascarade : l'effroyable facilité qu'a l'imagination, pour trouver, à tout instant, d'excellentes raisons soit à chercher une corde, pour te pendre, soit à gratter les cordes de ta lyre, pour chanter ta félicité.

Il y a tant de *penseurs*, qui louent les vertus d'un silence révélateur, et qui abusent de nos oreilles avec leur interminable bavardage. Dans un domaine, où compte avant tout la musique, faite de violences et de silences. Même Nietzsche tombe dans ce travers : *L'essentiel de ta vie se déroule non pas aux plus bruyantes, mais aux plus silencieuses de tes heures* - *Die größten Ereignisse, das sind nicht unsere lautesten, sondern unsere stillsten Stunden* - l'essentiel n'est pas dans la force du son, mais dans son amplitude-intensité, dans la ligne musicale de crête ou de faîte. Il faut faire comme Beethoven et se dire, en permanence, que le vrai sourd, c'est le monde, et ne pas chercher d'oreilles *adéquates*.

Pourquoi disparurent les sirènes ? - parce que tous les marins, au lieu de s'attacher voluptueusement à un mât, se bouchent leurs oreilles d'auto-pilotes ; rien n'est plus destiné aux naufrages ; les bouteilles de détresse ni ne reçoivent ni n'émettent aucune ivresse ; les ménades sont au chômage technique. Et après avoir perdu leurs plumes, les sirènes perdirent leurs voix.

Pour l'écriture de la musique vitale, la force est trop monocorde ; la faiblesse

y a des ressources insoupçonnables, surtout à la verticale. Et la grandeur se prête mieux à l'écrit qu'au fait. Plus je suis faible, plus souvent se présenteront les occasions de montrer ma grandeur.

Dans la dispute entre la profondeur et la hauteur, c'est encore la musique qui tranche le plus définitivement : l'intelligence, vouée à la seule profondeur, ne peut battre que de sourdes cadences, tandis qu'en hauteur on croise même jusqu'aux *inanités sonores* (S.Mallarmé).

Peu importe à quel moment je suis visité par une idée - en courant, en marchant, en rampant -, elle ne doit surgir de mes mots qu'en dansant ; tout bruit de la vie doit y être remplacé par la musique. Laisse d'autres parler d'authenticité ou d'amplification, sois filtre.

En cherchant un compromis, en calculant une moyenne, en modulant ou en équilibrant, entre la profondeur et la hauteur, entre l'humilité et la fierté, entre la honte et la pureté, soit on se retrouve dans une platitude, c'est-à-dire dans un silence, soit on n'en garde que l'intensité, c'est-à-dire la musique, cette meilleure rencontre des extrêmes, au foyer du beau.

Des mélodies ou des harmonies font venir les mots ; si la musique, qui en naît, est divine, des idées y apparaissent, comme par un coup de baguette magique. Il n'y a pas beaucoup de place aux fichus *silences et secrets*, dans lesquels mûrirait la *pensée*. Apologie du pédant et du brigand ! La pensée est un journalier bruyant au service de son employeur grand seigneur, le mot. Ce n'est pas le secret qui embellit la vertu, mais sa franchise avec le vice.

Vouloir rester incompris est aussi bête que ne compter que sur ce qui est à comprendre ; les mélodies de l'inconnu s'écrivent entre les lignes, et elles

valent plus que les lignes du connu.

Le sérieux, c'est l'impossibilité de falsifier un fait ou un dogme ; il a sa place en sciences, en religion, en amour, en musique ; mais nos facettes, créatrices ou libres, brillent par le contraire du sérieux qui est l'ironie - l'invention de nouveaux langages, par de nouveaux soupirs, grimaces ou rires, qui redressent les valeurs installées dans l'habitude ou la platitude.

Les adeptes de chaque élément ont leurs propres façons d'avancer vers leurs buts : l'eau - écopage ou repêchage, le feu - sainte simplicité ou feu de paille, la terre - sentier battu ou horizontalité, l'air - musique d'élans ou de chutes.

Pour chercher des résonances dans un livre, il faut déjà être porteur de ses propres mélodies. Sinon, on n'assisterait qu'aux cadences régimentaires et mécaniques.

C'est le déclin inexorable de toute idée (invitant à son sacrifice) qui justifie la fidélité au mot ascensionnel ; plus vaste est l'amplitude entre l'idée calculable et le mot imprévisible, plus riches seront les palettes, les timbres, les mélodies, qui développeront l'idée en l'enveloppant du mot.

Aimer le verbe plus que l'homme se justifie, le verbe expiant les péchés et chantant les vertus de l'homme ; le verbe est un mot, demeurant dans la hauteur et visant la profondeur, il en est l'équilibre ; l'homme, la plupart du temps, se vautre dans la platitude. *La vertu veult monter* - Montaigne - la réponse du cœur à la propension de l'esprit à se propager : *Que sçay-je ?*

Le héros de notre temps : il ne triche pas devant le fisc, il fit fortune en débutant dans un garage, il a un flair commercial. Devant une telle figure,

tout homme de bon goût est frappé d'horreur et d'ennui ; il lui faut un Néron ou un César Borgia, pour que ses gammes de compositeur soient assez vastes et pathétiques. Le bon est nécessaire dans le beau, mais il doit y être totalement inventé, pour être crédible. Le bon réel est soporifique.

L'ironie, la musique et la métaphore semblent être des synonymes, lorsqu'on y voit le contraire du sérieux dans, respectivement, la vie, la pensée et l'art, et ce synonyme, bizarrement, s'articule autour du jeu.

Le ton d'une maxime doit être tel, comme si le savoir n'y jouait aucun rôle, mais que l'auteur savait tout. *Ses Fragments, ses Regards, ses Précis, - qu'y a-t-il de net ? Et tout et rien. Il saurait tout* – A.Griboïedov - *Его Отрывок, Взгляд и Нечто, об чём бишь нечто ? обо всём. Всё знает*. Il est vrai, que sans musique intérieure un fragment sec, plus qu'un cloaque narratif, donne prise au spectre de l'ennui. N'empêche que ce genre exhibe un taux de raseurs inférieur à tous les autres. Tant de rééditions augmentées, mais verra-t-on un jour *une édition revue et diminuée* – P.Wiazemsky - *издание исправленное и убавленное* ?

L'idée est un mannequin, que l'artiste habille de sons et de couleurs et dicte l'expression de son visage et l'allure de sa démarche. Mais ce n'est pas au mannequin de séduire le regard exigeant.

Quand on a fait le tour complet de la réalité, de la représentation et du langage, on en aura retiré, respectivement, la noblesse, l'intelligence et le talent, pour en épouser, successivement, le matérialisme, l'idéalisme et le verbalisme ; avec la matière on apprend l'art des contraintes, avec les idées - la technique des buts, avec les mots - le vertige des moyens ; et l'on finit dans l'immobilité et l'invisibilité du talent, que ne trahit que la musique de l'œuvre.

La bonne acoustique commence avec l'érection de murs, à l'intérieur desquels on ne parle pas, on devient une ouïe musicale. *Le but de la philosophie est d'élever un mur là où, de toute façon, le langage s'arrête* - Wittgenstein - *Das Ziel der Philosophie ist es, eine Mauer dort zu errichten, wo die Sprache ohnehin aufhört*. Le mur moderne y est plus efficace que le pont antique, puisque aucun passage n'est possible entre la parole de l'emphase et la musique de l'extase.

La naissance de l'ironie : il est clair, que nos meilleurs états d'âme ne peuvent être rendus fidèlement que par la musique, mais nous sommes obligés de faire appel aux mots, qui, le plus souvent, sont dépourvus de musique - d'où la résignation ironique.

Ils écrivent parce qu'ils ont quelque chose à dire, à montrer ; je n'écris plus dès que je n'ai plus rien à chanter ni à cacher.

L'ironie est dans le refus des comparatifs et le renvoi égalisateur vers la perfection inaccessible. *Dans le royaume de l'ironie règne l'égalité* – M.Kundera. Tandis que dans la république du sérieux sévit l'inégalité. Dès que son rival prône l'égalité mécanique, l'ironie proclame l'inégalité musicale.

Dans l'art de maxime, le danger, c'est le choix de sa matière – le marbre, ce matériau que visent surtout les sots, à cause du bruit, du poids et de la surface avantageuse. Le maximiste devrait penser à l'acoustique, marmoréenne et profonde, et à la musique composée, haute, immortelle ou, au moins, intemporelle.

Les ruines, c'est la musique d'un monde, d'un homme, d'une œuvre, qui

quittèrent une époque et demandent d'être adoptées par une autre. *L'architecture parle, quand se turent les chants et les légendes* – N.Gogol - *Архитектура говорит тогда, когда молчат и песни и предания*.

Les mauvais esthètes fustigent l'utile ; c'est aussi inepte que dénoncer le débonnaire, le serviable, le musclé. Les mauvais ascètes se réfugient auprès des bouseux, comme si le meuglement fut plus naturel que le chant, la réflexion ou le carillon.

La funeste paix d'âme, prônée par les Anciens, conduit à la platitude même ceux qui atteignent la hauteur : *En gagnant le haut, on le voit s'aplanir* - Hésiode. La musique est le contraire de la platitude ; il faut disposer de gammes larges, être Icare, rêvant d'envols et vivant de chutes.

Pour bien chanter les charmes de la faiblesse des mains, il faut posséder une très forte voix de l'âme. Les débâcles fracassantes n'enthousiasment que mises en musique apaisée.

Les sots cherchent à convaincre ; les subtils à séduire. Quand le sot se met à séduire, on entend le grincement de roues dentées. Mais lorsque le subtil se convertit en raisonneur, on dirait un rossignol en train de croasser.

Les rythmes devinrent si mécaniques, que mes strophes toniques ne seraient pas entendues, rien que pour être prises pour syllabiques.

Ce qui me console de ne pas être un musicien, c'est l'exceptionnelle médiocrité intellectuelle de tous les grands représentants de cette guilde. Le don musical doit être le plus inhumain.

La pensée ne devrait ni reculer ni avancer, mais tourner en rond, pour que

sa musique nous fasse danser, - telle est la leçon de l'éternel retour, opposé au progrès hic et nunc.

Le scientifique raisonne sur les concepts, le philosophe bavarde sur les notions, le poète fait résonner les métaphores. Mais leurs représentations reflètent la même réalité ; elles sont validées chez le premier, invalides chez le deuxième, réévaluées chez le troisième. Les notions sont des concepts mort-nés ou des métaphores vulgarisées.

Deux symptômes de la bonne santé de la littérature moderne : trop baillante - la présence de clartés, trop béante - l'absence de musiques. Mouton imitateur - celui qui est toujours clair ; robot calculateur – celui qui est hermétique à la musique.

La pensée, face au mouton, au robot, à l'artiste : elle possède le premier, elle est possédée par le deuxième ; le troisième possède l'expression, qui enfantera d'une musique, d'une image ou d'une pensée.

Avec une bouche, deux oreilles, dix doigts et dis orteils, devons-nous bouger et agir dix fois plus que parler, et écouter deux fois plus ? Le juge, ce sont les yeux ; tant qu'ils ne se mêlent ni des sons ni des mots ni des gestes, les oreilles, la bouche et les mains resteront entités anatomiques, de l'acabit d'un estomac.

Être original dans ses idées est une gageure presque impossible ; aucun nom, à part celui de Valéry, ne me vient à l'esprit. Tous répètent, imitent, transforment. Ou bien sont incapables de métaphores, ce qui fait dégringoler leurs idées. Les idées font partie du patrimoine collectif ; je ne peux faire parler mon visage que dans le mot, muni de musique et d'ironie. Je garderai mes mots au fond de mon âme, tandis que mes pensées

rejoindront les esprits des autres, pour s'y dissoudre.

De la superstition vaincue et dévitalisée, l'esprit lyrique veut garder *sa musique et son encens dans les funérailles* (E.Renan), l'oreille et l'odorat. Les superstitieux basiques la réduisent, en fait, au toucher dans les *épousailles* et au goût dans les *ripailles*. Les ironiques s'en détachent par le regard, hors les *canailles*. Tout est question du *bon* sens.

Aucune œuvre littéraire ne traduit si nettement le conflit majeur de l'existence, entre le moi, qui réfléchit, agit et se connaît et le moi, qui frissonne, rêve et s'ignore, que la Pathétique de Tchaïkovsky ; et nulle part ailleurs on n'entend si nettement l'inéluctable débâcle du second, plein de honte, et le silence confus du premier, plein d'ironie.

L'ironie et l'action : l'ironie des symptômes, l'ironie du diagnostic, l'ironie des palliatifs. Se moquer du hasard, de l'intelligence, de la force. Prendre au sérieux la musique, qui est leur antimatière, en-deçà de l'âme.

Sois poète avec toute passion : cherche à faire durer ses premiers soubresauts en lui attachant le titre de *platonique*, suivant l'idée *platonicienne* - en séparant la musique - des cordes ; la poésie, c'est l'écriture de points d'orgue.

Tout livre, comme tout homme, peut être transformé en ton allié, il suffit d'imaginer une lutte, lutte des esprits ou des calculs, et de s'accorder avec son ton, grave ou ironique.

L'art *abductif* : ne s'occuper que de la justification musicale, justification bien ramifiée, justification de faits en arbre, et réduire les faits eux-mêmes au rang de feuilles, de variables muettes. Le *modus explicandi*, ramage le plus

profond du *modus cognoscendi*. Les faits, c'est du bruit, qui ne doit pas défigurer ta musique : *Ne laissez jamais les faits gêner une bonne fiction* – M.Twain - *Never let the facts get in the way of a good story*.

Les absurdistes voient le conflit central - entre l'irrationalité du monde et le besoin de clarté, qui travaillerait l'homme ; je vis du besoin de l'insaisissable, qui me donnerait un vertige assez fort, pour que je le traduise en musique ; et le monde me subjugue par sa merveilleuse rationalité. À la rébellion d'absurdiste je préfère l'acquiescement d'ironiste.

Si rien ne remplace l'oreille pour l'ouïe, une bonne vue peut se passer d'yeux, quand on possède une bonne cervelle. C'est pourquoi la musique est plus proche des dieux que la peinture. Le cœur complète le travail de l'oreille, le cerveau - celui de l'œil. La science et l'art sont ce qui permet aux aveugles de voir et aux sourds – d'entendre.

Tentative de prophétie : on ne saoulera plus les mômes avec des contes de fées (finis les mythes !), on les sèvrera au Manuel de Référence du Nourrisson Stagiaire (apprentissage de rites !). La musique (ce qu'insufflent les Muses !) sera évincée par la casuistique (ce que dicte la ruse !). Après la poésie et la philosophie, l'humanité se vouera à la programmation - les mythes, les rites et les rythmes céderont la place à l'algorithme, cette exacte métaphore de l'état positif.

Pour se mettre à écrire, un besoin intérieur doit naître : le sot y voit quelque chose à dire, le graphomane y ressent l'envie de dire quelque chose, l'écrivain y entend la musique qu'il tente de traduire en mots, détachés des choses et entachés de silence, tout en se méfiant des inerties.

Tout ce qui est grand, choisit soigneusement ses défaites. L'ironie s'avoue

être sans prise, face à l'amour désarmé. Seul, l'amour dépasse l'ironie en spontanéité des abattements et des enthousiasmes, en jobardise, face à l'incohérence de ce qui vous inonde. L'amour est une foi qui résonne, l'ironie - une foi qui raisonne.

J'entends une musique et j'essaie d'en écrire une partition. Je suis obligé de passer par le langage, le français en l'occurrence, et qui est un ensemble d'instruments à cordes. Et je sais d'avance, qu'ils sont désaccordés pour les oreilles d'autochtones. Qui pourrait aimer cette musique ? Ou, au moins, l'entendre ?

Nos états d'esprit se traduisent fidèlement par nos prises de positions ; nos états d'âme sont à traduire à partir de nos poses. Caresses bestiales d'amour-propre ou tendresse musicale d'amour. Étrange parallélisme de lectures intellectuelle ou érotique du couple de mots – *position-pose*.

Pour ceux qui pratiquent plus souvent la danse que la marche et le chant que la parole, - la collision ou la dissonance sont des écorchures. Ce que ne comprennent ni marcheurs ni narrateurs. Le poète est celui qui sache changer en danse une claudication.

Imagine que tout le baratin biblique est définitivement expurgé de toute trace de surnaturel. Quels nouveaux dieux, quels nouveaux miracles, quelle nouvelle théodicée se fabriquerait l'homme moderne ? En termes de champ, de polarité, d'antimatière… Quelle chance que nos dieux furent concoctés par des sauvages ! Tant de poètes, de musiciens et de peintres y répondirent. Aujourd'hui, les seules réactions viendraient des laboratoires d'astrophysique.

Les leçons les plus percutantes d'ironie nocturne sont données par des

insomniaques et des solitaires. Car elles sont impraticables dans la vie diurne, comme des morceaux de musique en pleine Bourse. On n'ironise utilement que sur ce qui se rapproche dangereusement ; l'ironie est un repoussoir de familiarités, qui te cacheraient l'infini solitaire.

On ne peut étouffer ou couvrir la clameur de l'horreur, de la tragédie, de la souffrance qu'avec une musique héroïque, et l'acquiescement à la vie est cette seule musique possible, l'éternel retour de la métaphore désarmante, la rencontre de la création, de l'ironie et de l'amour. Mais si le beau atténue l'horrible, l'intense ne fait qu'aggraver le terrible.

Les sots et les philosophes protestent : je souffre et j'exulte, tandis que le scientifique exclut de sa vision toute sensibilité et ne sait pas ce qu'il fait. Tout savoir enrichit les vocabulaires et les syntaxes, même ceux des braiments, mais le savoir scientifique apprend mieux que les autres à maîtriser la plus belle des intonations, l'intonation ironique. Ah, si, en plus, le savant s'intéressait, comme jadis, à la tonalité mystique, pour produire de la musique tragique de la vie ! *Nous ne pouvons imaginer aujourd'hui, qu'un même homme soit un savant et un mystique* - S.Weil.

De tout carillon de Valéry, le *marteau* de Nietzsche extrait le glas de Cioran.

On rêve tant d'ailes intelligentes et de semelles ironiques et l'on se retrouve avec la semelle de plus en plus guidée par le sentier battu et l'aile de plus en plus collée à la bosse. Grâce à l'ironie, l'œil intelligent saura toujours extraire d'une bêtise béante une perle cachée. Et c'est toujours l'ironie qui m'avertit de la présence de pourceaux curieux de mes prodiges.

Tout artiste cherche à placer un diablotin ironique dans un coin de ses tableaux, pour dire, qu'aucun regard n'épuise entièrement une œuvre.

L'ironie, dans l'art, consiste à renvoyer l'apprenti photographique dans un recoin négligeable d'un vaste atelier graphique. Ne pas se fier au témoin oculaire et s'identifier avec l'accusé par contumace.

Tout coup d'éclat ironique éloigne un allié potentiel - une tribu, une école, une consolation ; et je finis dans un exil dévasté et morne, la solitude. Son danger est l'excès de fiel dans les sécrétions ironiques. Les plus radieuses grimaces, c'est à moi-même qu'il faut les faire, quand le monde n'attend de moi que visages ou gestes sages et programmés.

Dans leurs berceaux, les grandes cultures européennes furent nourries par l'ironie, qui, depuis, ne les en a plus sevrées. Les exceptions : l'Allemagne, avec les austères Maître Eckhart et M.Luther, et ne renouant avec le reste de l'Europe qu'avec Nietzsche, et la Russie, qui ne suivit pas Pouchkine et perdit Nabokov en route et c'est cela, le véritable handicap pour son adoption dans la saine famille.

Quand on est contaminé par l'ironie, toute cure par l'action ne fait qu'aggraver le mal. Le serpent d'Asklépios n'aime pas se lover autour de la massue d'Héracles. L'action met en contact illusoire le bras cassant et l'idée coulante, dont pâtissent les deux : le bras s'imagine droit et l'idée - traduisible en langage des gestes.

Ironiser sur les couacs d'un rebelle est trop facile, essaye un peu d'ironiser sur la logique triomphante de la cité ! Ses orbites se rient de mes comètes, où je tente de faire régner l'apesanteur. Elle dénonce, sémillante, les trajectoires bancales, intenables, de mes astres et de mes constellations, qui prétendaient se passer de la masse gravitationnelle et se désagrègent.

Les agrandissements ironiques nous autorisent de parler de proximité,

lorsqu'un éloignement vertigineux nous arrache des aveux ou des prières. Pour t'adresser à Dieu, commence par évaluer la distance, qui t'en sépare. Tout prurit aux pieds ou dans la cervelle, qui m'en rapprocherait, est signe, que je me trompe d'interlocuteur.

En abusant d'ironie, on rend le doute - mécanique et plat. L'ironie devrait gonfler les nuances et atténuer ou percer les grosses murailles. Les certitudes sont d'aussi bons matériaux, à condition d'en bien dessiner la même perspective - l'impasse, où se joignent les plus prometteuses des trajectoires. Aboutir à la clarté et y rester - le privilège des sots vivant du désamour.

L'ironie est le meilleur dépositaire de la vérité. Ici, la vérité est sûre d'être aérée, remuée, renouvelée. Une fois dans les rouages de la réalité, la vérité n'aura de rôles que mécanique ou minéralogique. Il vaut mieux, pour elle, être jetable qu'indiscernable. Des vérités mortes se séparent du langage, des vérités vivantes peuvent s'exprimer en langues mortes.

L'ironie est l'optimisme actif du méchant et le pessimisme passif de l'homme de bien. L'ironie est un flagrant déséquilibre entre faire et être. Dans le faire on est aveugle, dans l'être on est sourd. L'ironiste est aussi prompt de rougir de ses tentatives cafouilleuses de générosité que de ses inattaquables raisons cyniques pour rester immobile.

Il était beaucoup plus facile d'ironiser sur les hommes, lorsqu'ils cultivaient encore quelques illusions et se mesuraient aux volatiles. L'ironie est un épouvantail inutile au milieu des utopies dévorées par des reptiles. Peut-on être ironique avec une machine ? Elle mérite un maximum de sérieux et un minimum de paroles intelligibles, juste quelques vociférations, le jour des pannes.

L'ironie est la même déviance de la fonction première de l'esprit, comme l'oreille qui façonne un poème, ou les yeux qui sécrètent une larme.

L'ironie, c'est un compromis entre la *volonté*, qui produit, pour l'âme, un *but* intéressant, l'optimisme, et, d'autre part, la *résignation*, qui offre, pour l'esprit, d'excellents *moyens*, le pessimisme. C'est ainsi qu'il faut comprendre le désir et l'intelligence, qui réveilleraient, chez tout capitulard, en parallèle, l'optimiste ou le pessimiste. *Nul besoin de courage, pour écrire un livre, dans un sens pessimiste, mais avec une foi optimiste* – L.Chestov - *Чтоб писать книги с пессимистическим направлением, но с оптимистической верой, мужества не нужно*.

L'ironie, c'est la politesse du sens de l'harmonie : mesurer l'outrance, contenir le débordement, enraciner les envolées, rendre mélancoliques mes fureurs.

L'ironie, ce n'est pas le renoncement à la perfection, c'est la conscience qu'aucun pas vers elle n'est définitif et qu'à chaque carrefour il y a des chemins, qui ne mènent nulle part, que tout chemin peut être vu comme un cul-de-sac. Je vois dans celui-ci une foi, un refuge et une vocation. Qui cherche s'y retrouve, plus désemparé que jamais ; les autres, qui se contentent de vivre, s'y installent confortablement. Et les ruines reproduisent le destin des culs-de-sac : *L'extase de l'homme est d'ériger un édifice et non pas d'y vivre, ce qu'il laisse aux moutons* - Dostoïevsky - *Человек любит созидать здание, а не жить в нём, предоставляя его баранам*.

Se sentir au centre est bête ; ne se voir que sur une circonférence est hypocrite. Ce qui est moins sot et prétentieux, c'est la hauteur ironique évitant de préciser par rapport à quoi on s'élève.

L'ironie est la maîtrise de la réfraction de ce qui nous éclaire ou réchauffe, l'étendue du spectre allant de la réflexion à l'absorption, de la défection à la réfection. La méfiance devant le regard droit, devant la fidélité des empreintes ; la recréation d'une lumière souriante et infidèle, au milieu d'un sérieux chagrineux.

Tant d'artistes oublient, qu'un parterre de fleurs est aussi ennuyeux qu'un potager de navets. La fleur n'est belle que *hors bouquets* (S.Mallarmé).

L'ironie serait la recherche d'un point, où rien ne puisse réussir.

Je ne connais qu'un sentiment se passant de mots et ne trouvant aucune extrapolation chez les bêtes, c'est la pudeur. Transposée dans les mots, elle devient ironie.

Ironie médicale : ne pas jouer aux empoisonneurs ni aux guérisseurs, prêcher l'incurable.

Le premier pas de l'ironie - l'abstrait prenant de haut le concret. Le second - je comprends, que mon abstrait est le concret d'un autre. L'ironie est une succession ou, mieux, une simultanéité de la moquerie et de la contrition.

L'ironie juste, c'est-à-dire le regard du contemplatif et du faible, fait attacher aux illusions autant d'importance qu'à la réalité. Ne désillusionne que le cynisme, qui est l'ironie du fort.

Le dilettante dit : c'est la vérité qui compte ; l'expert lui emboîte le pas : ce qui compte, c'est l'écart audacieux de la vérité sur déclin ; l'ironiste achève : on ne sait pas ce qui compte - langage, rythme, climat, métaphore ?

Travailler pour atteindre la vérité - tel est le mot d'ordre de tous les sots barbouilleurs. On y voit de la sueur, de l'agitation, un poitrail gonflé ; jamais on n'y entend ni harmonie ni musique ni enthousiasme. Et le fait que leur travail est *non-qualifié* et leurs vérités - *invendables* n'est pas le plus important.

Avec la profondeur s'étend le creux, avec la hauteur s'étend le vide. Le creux d'un cœur enseveli, le vide d'une âme dilatée. Que ne comble que l'ironie d'un espoir sans volume, ironie, cet *art des profondeurs et des hauteurs* – G.Deleuze.

L'ironie de la hauteur : glissade toujours possible de *brillant* vers *béant* ou *baillant* (*bright* vers *broad* ou *bored*, *сияющий* vers *зияющий* ou *зевающий*).

Aux yeux pessimistes, l'essentiel est dans la régression, aux yeux optimistes - dans la progression, aux yeux d'ironiste - dans la digression.

Une justification pragmatique pour préférer la hauteur à la profondeur : anticiper leurs fins inévitables et reconnaître, qu'une ruine est plus habitable qu'une épave.

Ce que d'autres tiennent pour une constante, l'ironiste le note comme une variable et la soumet à de telles contraintes, que seuls les initiés accèdent à ses valeurs.

Les Anciens reprochent aux hommes de parler plus qu'ils ne pensent et de penser plus qu'ils ne vivent. La pensée et la vie ayant muté, de nos jours, en schémas et en normes, et le silence de l'âme remplissant la parole, il faudrait dire aujourd'hui qu'ils pensent, malheureusement, plus qu'ils ne

parlent et qu'ils vivent, hélas, plus qu'ils ne pensent.

L'intelligence est, avant tout, un verre qui grossit (G.Lichtenberg), l'ironie - un verre qui rapetisse. Mais, une fois les yeux clos, le résultat, pour l'âme, s'inverse.

L'ironie de l'arbre : même le plus consommé symbole de la création pâtit de la proximité d'un chien. Il peut se consoler - sa rivale, la montagne, a ses nuages : *L'ironie sentimentale : un chien hurlant à la lune, tout en pissant sur une tombe* - K.Kraus - *Sentimentale Ironie ist ein Hund, der den Mond anbellt, dieweil er auf Gräber pißt*. Il arrive même aux bons cerveaux de s'exprimer par vessies interposées : Sartre sur la tombe de Chateaubriand ; où peut-on lire encore ces pathétiques suppliques, gravées sur les tombes antiques : *Sacer est locus ; extra meiite* ? Par temps de déluges ou naufrages, il est plus urgent de lâcher des colombes que de cracher sur des tombes…

L'ironie du sacrifice : ne t'assombris pas trop en portant la main sur ta progéniture - le Dieu espiègle veille à la substitution in extremis de la victime. Le plus souvent, il s'agira d'un bouc ou d'un âne de passage.

L'ironie de la porte : franchir son pas avec le même entrain, qu'il faille enfoncer une porte ouverte ou qu'on doive se trouver devant une porte condamnée. Savoir les convertir les unes dans les autres, pour continuer à pratiquer le culte du toit ouvert, qui m'offre mon étoile et non pas ma nouvelle cellule, et le culte des murs condamnés, qui me gardent auprès du banc des accusés et non pas des bureaux des robots.

Quand on se dit : impossible d'être naturel, ou plutôt, de faire le naturel, - on a trois issues : le cynisme, l'ascétisme ou l'ironie, ou les trois à la fois, - Rousseau, L.Tolstoï, Cioran. *Être naturel est une pose très difficile à garder* –

O.Wilde - *To be natural is such a very difficult pose to keep up* - les naturels adoptent des poses difficiles, les empruntés s'identifient avec des positions faciles.

La poésie introduit la règle ludique dans le concours de couleurs de l'imagination ; l'ironie est un arbitre, qui met à égalité le vainqueur et le vaincu, avant qu'ils ne rejoignent la grisaille de la vie, où le jeu est minable. L'ironie et le jeu devraient surtout soigner leur premier enfant étymologique - l'*il-lusion*, l'art de capitulations devant le réel. La philosophie, en nous apprenant, lourdement, à mourir ou à vivre, néglige de nous apprendre à jouer, légèrement.

Le réel devint si soporifique qu'on s'en berce ; seule l'illusion nous tient encore en éveil.

L'ironiste est celui qui pratique l'érotique de l'esprit, en inventant des caresses aux idées les plus excitantes. *Aucune sphère des représentations n'échappe à l'interprétation par les désirs sexuels* – S.Freud - *Es gibt keinen Vorstellungskreis, der sich der Darstellung sexueller Wünsche verweigern würde*.

Encore du calcul au service de l'ironiste : pour avoir plus de chances de donner un maximum de soi - commencer par reconnaître son vide. Ou, mieux, car plus dynamique : voir en l'ironie *un va-et-vient permanent entre la création et la destruction de soi* - F.Schlegel - *ein stetes Wechselspiel der Selbstschöpfung und Selbstvernichtung*.

On n'est jamais autant naturel ou libre que sous d'implacables contraintes qu'on s'impose. *La force naît de la contrainte et meurt de la liberté* - de Vinci - *La forza nasce nella costrizione e muore nella libertà*. La force inemployée,

appelée ironie, serait-elle la liberté intérieure ? *C'est à l'ironie que commence la liberté* - Hugo. Le sérieux n'est pas seulement le premier ennemi du bonheur, il l'est aussi de la vraie liberté, de la liberté ludique. *Le sens de l'ironie est une forte garantie de liberté* – M.Barrès.

Ironie de l'incrédulité : ne pas croire aux miracles, pour en être mieux surpris et bouleversé. Car celui qui y croit, les vit imperturbé.

Chaque fois que je rogne les ailes à ma verve, tentée par la largeur aurorale, je promets de la hauteur à ma Minerve crépusculaire.

J'entamai ce livre dans la joie d'un chaos prometteur et évanescent ; je l'achève dans la gêne d'un système bâti malgré moi, système redoutable et définitif. Je n'eus aucune velléité d'ordre ; ma volonté de puissance put se passer de volonté de système. J'eus beau ne pas suivre un chemin - un chemin me suivit.

L'ironie du désordre et de l'ordre : plus je respecte l'un, plus je succombe à l'autre. Ne pas oublier que l'ordre impératif vient de l'esprit et le désordre émotif – de l'âme ; une vie complète a besoin de tous les deux, comme la musique faisant appel aux aigües et aux graves.

L'esprit regarde, mais l'âme est le regard même, dépassant les choses vues. Pour se libérer de celles-ci, une myopie du sceptique ou une hauteur ironique pourraient suffire ; et voilà l'esprit devenue âme.

Dans mes ruines peu fréquentables, j'ai beau faire un pied de nez à tous ces bâtisseurs d'édifices du savoir ou de maisons de l'être - j'ai honte devant celui qui refuse les murs, comme toute construction viabilisée, et vit dans un Ouvert, aux sommets d'une sensibilité (Nietzsche) ou d'une intelligence

(Valéry), ou bien devant celui qui, dès qu'il voit une pierre, veut l'attacher à son cou (Cioran). C'est le culte d'un Chaos – sentimental, mental ou verbal ; *chaos* voulant dire un Grand Ouvert, celui qui était au Commencement (Hésiode) !

Trouver une excellente raison de désespérer de l'avenir (des fins de l'homme) devint tâche plus facile et, surtout, plus mécanique que de s'accrocher à une chimère prometteuse - une raison bancale mais suffisante, pour cultiver l'espérance des sources. *Ton but, c'est la source* - K.Kraus - *Ursprung ist das Ziel*.

Parmi la gent philosophale, l'une des oppositions les plus flagrantes est celle entre la *source* et le *fondement* (le *Grund* de Heidegger), le choix des commencements - partir d'une hauteur (et la source se trouve toujours plus haut que tous nos *courants*) ou bien bâtir sur une profondeur (qui ne traduit souvent que la gravitation tout mécanique). On meurt de soif de vouloir, près d'une haute fontaine, ou l'on nourrit ses bas appétits de savoir.

Tant de mûrissement dans les parcours et finalités maîtrisés, avant de se dédier exclusivement aux commencements, c'est-à-dire de devenir jeune.

En littérature se vouant aux rêves, comme en informatique manipulant les connaissances, il y a deux clans : ceux qui les *interprètent* et ceux qui les *représentent*. D'habiles charlatans et d'inspirés visionnaires. De bons vicaires pratiquant de piètres herméneutiques, de bons herméneutes n'accédant à aucun vicariat. Des homélies ou des hommes élus.

N'écoute qu'ironiquement les conseils de la puissance ou de la sagesse, d'Héra ou d'Athéna ; n'oublie jamais, que c'est la beauté de la silencieuse Aphrodite qui l'emporte à tout concours divin.

La légèreté est un outil vulgaire et sot, pour narrer des balivernes, mais peut être irremplaçable, pour rabattre le caquet aux choses graves.

J'ai beau vouloir être gueulard et débordant, il y aura toujours quelqu'un, qui n'y aura décelé que des vagissements ou fuites. L'une des leçons les plus utiles : m'imaginer, en permanence, un lecteur plus ironique que moi-même, pour continuer à écrire à la cantonade.

L'ironie du regard : la liberté du choix de la hauteur, à laquelle l'œil veut bien s'accommoder.

Si un avis pathétique sait résister à la démolition en règle par l'ironie, sa négation a souvent les mêmes assises, mais ce genre d'édifice est rarissime dans l'architecture foncièrement manichéenne du savoir, au tiers exclu.

Tout le monde *voit* ce que *fait* Achille, en dépassant la tortue ; peu *comprennent* ce qu'en *dit* Zénon.

L'ironie apocalyptique : le paradis soumis aux cadences infernales, l'enfer suggérant des visions paradisiaques. *Comme s'il avait pour l'enfer un souverain mépris* - Dante - *Come avesse lo'nferno in gran dispitto*.

L'ironie : descendre une abstraction, d'apparence immuable, au niveau d'une chose, qui peut être ou haute ou basse. Ainsi on finit par ne plus vouer de culte qu'à la hauteur même.

L'ironie astronomique : pour mieux chanter son astre, en provoquer l'éclipse.

Pour être écrasé par le pessimisme, il suffit de suivre jusqu'au bout

n'importe quel chemin droit ; pour s'envoler vers l'optimisme, il faut emprunter ou inventer des voies obliques.

L'ironie serait la bravoure des faibles, cette arme pitoyable de l'humilié, ou la lâcheté des forts. La bravoure des forts me fait ironiser sur les autres, la lâcheté des faibles - sur moi-même.

Comme tout ce qui est chimérique, il faut te présenter en trois modes : par-devant, par-derrière et au milieu (l'Un, l'Être et la Volonté des Anciens). Mais contrairement à la vraie Chimère, il faut être serpent par-devant, chèvre par-derrière et lion au milieu. Sage et sifflant, en approche ; défait et bêlant, une fois éloigné ; emballé et rugissant, dans l'immobilité effrénée de soi-même.

Dans l'extase noétique ou la réflexion poétique, il faut être apprenti sourcier, pour conjurer la merveille du premier pas, et apprenti sorcier - pour disparaître, sans déclencher le pas dernier.

Je fabrique l'outil, le ciseau, ensuite je fabrique la chose, la cuillère, entre-temps, le plat, la vie, se refroidit. Mais le souci des outils, d'éloquence ou de salut, entretint de bonnes faims, aux Banquets des portiques, et de bonnes soifs, à la Cène de Gethsémani. Voilà pourquoi on meurt près des fontaines.

Celui qui dit, que Spinoza est le plus grand des philosophes, a la même image à mes yeux que celui qui tient Nostradamus pour le plus grand prophète et S.Freud pour le meilleur connaisseur de l'âme humaine - un charlatanisme génialement réussi à travers un langage violemment neuf. Serait-ce un trait commun des meilleurs des métèques, des Juifs ?

Deux sentiers opposés attirent et mènent aux sommets de la vie : la poésie

et l'ironie. Une fois au-delà des nuages, surchargé de vertiges, on est prêt à redescendre dans l'abîme. Déboussolé, on dévale par l'autre versant : dans l'ironie qui désaimante, dans la poésie qui électrise. On se vide.

La nuit on rêve, mais c'est à l'aube qu'on interprète les songes. Mais ce n'est que la nuit que le ciel écoute ceux qui ont besoin de lui. Le regard, c'est ce qui sait étoiler le ciel au gré de l'heure astrale.

L'ironie est la pudeur des délicats. Elle dévie la verve de toute cible indigne, elle retire le jugement tranchant du monde du paisible savoir et le plonge dans l'univers du frisson caché.

Le mérite principal de l'ironie est de ne pas permettre, que la vie intérieure se réduise à la sottise extérieure, car dehors tout est relativement grave, l'absolue légèreté ne pouvant trouver refuge qu'en moi-même.

L'ironie la plus fructueuse naît de la conscience des rapports troubles entre le réel et l'imaginaire. Malaise ayant pour cause non pas la faiblesse de notre esprit, sa mauvaise foi ou la complexité du monde, mais l'incommensurabilité entre le fait (pour les yeux) et le dit (pour le regard) et la créativité iconoclaste du talent. Le sérieux, qui abîme la plupart des cerveaux philosophiques, est l'obstination dans le rapprochement illusoire et continu entre le perçu et le conçu. L'ironie, c'est la liberté de la conception.

La philosophie - nostalgie des ruines au milieu de tout ce qui prétend se tenir debout.

Par l'ironie, j'appris à ricaner de mes débandades au lieu d'en rougir ou de m'en étonner. Le rire - au dehors sans vie, le rouge - au front sans pli,

l'étonnement - à l'âme sans prix. La ruine implicite perce dans le triptyque : étonnement, ironie, élan - à vivre simultanément !

L'ironie du dramaturge : être euphémique dans le genre tragique, être emphatique dans le genre comique. Ceux qui se prennent au sérieux font, banalement, l'inverse.

Même l'adorateur d'un seul de ces éléments - air, terre, eau, feu - dispose de tant de modes de défaillance : étouffer ou exhaler la pestilence, se déraciner ou s'enterrer, se noyer ou mourir de soif, se consumer ou éteindre sa flamme.

L'argent joue le même rôle prophylactique que l'ironie : égaliser les choses paraissant incommensurables. Toutefois le nivellement par l'ironie se fait par le haut, par la hauteur, tandis que l'argent procède par le bas, par la bassesse.

Pour Socrate, l'ironie serait de remettre des questions, dont on connaît la réponse. Je pense, que c'est plutôt de démettre des réponses, dont on a oublié la question.

Tous les bons philosophes rêvent d'être écrivains ; tous les mauvais écrivains s'imaginent philosophes.

L'ironie de l'espoir : préférer que le navire coule, mais que l'ancre reste.

L'admirable parallélisme des vocabulaires philosophique et ensembliste : le rationnel ne peut pas dépasser en puissance le naturel ; le réel est infiniment plus vaste que le rationnel, il est le support de la continuité (puissance du continu), le rationnel ne se manifestant qu'en discontinu, en

dénombrable ; aucune cardinalité intermédiaire n'existe entre le réel et le rationnel ; pour échapper à la linéarité, le réel a besoin d'une généralisation par l'imaginaire et donc, par le complexe.

Ceux qui, bêtement, nous appellent à nous réjouir du présent ne se doutent pas, à quel point ils pourraient avoir raison, puisque le présent, en toute rigueur, n'existe pas, il n'est qu'un point, et les points n'existent pas dans le réel, fait du mouvement irréversible. Vivre de ce qui n'existe pas est privilège des naïfs et des poètes.

Doute et *déception* devinrent thèmes préférés des sots et des conformistes. L'homme de goût et d'esprit n'hésite pas à exhiber ses fanatismes indéfendables, et il est plus souvent porteur d'espérances, vertigineuses et irréalisables, que de lamentations, plates et argumentées. Le seul doute, fructueux ou tout prosaïquement utile, est le doute sur l'inessentiel. L'essentiel tient grâce à la foi involontaire ou aux cécités ou surdités volontaires.

L'ironie modale : qui *peut* perdre son esprit l'aura sauvé ; le scepticisme biblique : qui *veut* sauver son âme la perdra.

Progrès de l'ambition : suivre l'aiguille, qui marque les secondes, les minutes, les heures, les siècles ; être un astre, pour gouverner les cadrans ; se réfugier à l'ombre de sa propre étoile ; faire ciel à part.

Don philosophique : laisser de bonnes questions sans réponse ; don poétique : laisser de bonnes réponses sans question ; don logico-ironique : ne s'intéresser qu'aux questions contenant leurs propres réponses, comme une équation contient en elle-même ses solutions (à chacun ses domaines de valeurs, ses lemmes et ses interprètes). Et R.Musil - *Que tes réponses*

aient l'exigence du philosophe et l'art de poser les questions - du poète - Habe in den Antworten das Anspruchsvolle des Philosophen und die Fragestellung des Dichters - commet une gaffe !

Le profond ajoute du nécessaire ; le hautain élève le possible ; l'ironique multiplie le suffisant.

Dis-moi dans quel état tu te laisses aller - l'ivresse ? la lucidité ? le désespoir ? - je te dirai ce que valent tes productions. L'ironie paraît être l'état rêvé des meilleurs. Une soif entretenue, une ivresse appelée de ses vœux - le contraire d'Aristote : *Nous devons quitter la vie comme un banquet - ni assoiffés ni ivres*.

Le bavard viole l'ineffable ; le laconique caresse l'indicible.

L'ironie est une fuite, une absence. En tant que telle elle fut à l'origine de la plupart des grandes littératures européennes modernes ; en Italie, avec Boccace, elle devint comique, en France, avec Montaigne, - abstraite, en Espagne, avec Cervantès, - chevaleresque, en Angleterre, avec Shakespeare, - charnelle, en Allemagne, avec Goethe, - romantique, en Russie, avec Pouchkine, - humanitaire. Curieusement, à l'opposé, les Romains n'eurent pas leur Socrate, et le glas de l'Antiquité sonna avec les ironiques Lucien et Juvénal.

L'ignorance étoilée est souvent le dernier recours, pour ne pas laisser le savoir éteindre le scintillement de ta dernière espérance. L'étoile étant le contraire de jovialité, la poésie, paradoxalement, est, à la fois, l'ignorance étoilée hyperboréenne et le *gai saber* méridional !

On est tellement habitué à conspuer le paraître, qu'on oublie, que c'est

pourtant le seul moyen de faire entrevoir l'être, le créatif non le reproductif. L'authenticité traduit l'espèce, l'apparence exprime le genre. *Pour vouloir paraître, il te faut un sacré être* - Beethoven - *Man muß was sein, wenn man was scheinen will*. Ce qu'on est ne se livre ni à l'apparence ni à la bona fide, donc *il faudrait être tel que l'on paraît* - Shakespeare - *Men should be what they seem*.

Regarder la mort ne sert qu'à provoquer une traîtrise hystérique de ma plume. Pour sa maîtrise ironique, il suffit de regarder le cimetière.

Même la faiblesse, même le désespoir, même le vide peuvent être vécus avec intensité - la leçon centrale de Nietzsche (déjà amorcée par Platon : *Le plus beau des liens est celui qui rend au plus haut degré un soi-même et les termes liés*) ; la volonté de puissance ne vise que l'intensité de la vie. L'intensité de l'inconscience - source de toute poésie ; l'intensité de la conscience - critère de la liberté (H.Bergson).

Il est propre de la nature humaine de se chercher une originalité ; et toute sa vie on se trompe de milieu de son exercice : au début de sa vie on croit pouvoir être original dans l'orgueil de ses triomphes, ensuite on compte sur la fierté dans ses débâcles, et l'on finit dans le seul milieu, où l'originalité survit au ridicule, - dans l'ironie des ruines, où cohabitent la grandeur, la gloire et l'humilité.

L'originalité ne sert à rien dans les affaires courantes, elle est capitale dans la création d'*entreprises*. Ce qui détruit le plus sûrement notre originalité, et notre créativité, c'est le commerce avec les intelligents. L'écrivain doit fuir les capitales, pour ne pas gâter ce qui nourrit l'originalité, - ses propres matières premières. Cioran n'aurait jamais dû vivre à Paris, au milieu de ses collègues, où son talent fut gâché par la place, qu'il accorde aux calomnies,

humiliations, recensions. Je connus les deux capitales mondiales les plus passionnantes : il fallut bien y affermir mon souffle, pour respirer – ailleurs.

Le premier texte en français, que je lus en entier, s'intitulait : *Sur la détermination d'un système orthogonal complet dans un espace de Riemann symétrique clos*. Et tout naturellement, un premier écho fraternel, ma thèse, se pencha sur les *fonctions sphériques sur les espaces compacts*.

Tu m'accables de chiffres ahurissants, lus sur des thermomètres ou altimètres, mais je ne décèle, chez toi, ni fièvre ni hauteur.

C'est par la faculté de s'inventer qu'on prouve le mieux l'existence d'un soi-même … intéressant. *Vivre, ce n'est pas se trouver ; vivre, c'est s'inventer* – B.Shaw - *Life isn't about finding yourself. Life is about creating yourself*.

Les hommes n'intéressent Cioran qu'une fois conduits, par ses soins, au bord de la chute. Quand on sait de quels précipices et hautes tours on se tire aujourd'hui, sans la moindre égratignure, on se contenterait de cartographies et architectures plus ironiques : les ruines, cernées par les pâquerettes. Béni silence des chutes vers le ciel ! Toutes les *demeures bâties au bord du Vésuve* - Nietzsche - *Baut eure Städte an den Vesuv* - sont désormais munies de sismographes.

L'art ironique descendant ou ascendant : mettre la hauteur au centre et, à l'horizon, - les ruines ; ou bien accepter les ruines au centre et continuer à viser l'horizon altier.

Pseudo-valeurs, refuges des médiocrités : vérité, liberté, authenticité. S'opposant au rêve impossible, à l'esclavage d'une passion, au désespoir autour d'un moi introuvable.

L'image la plus gratifiante est le contraire d'une image classique, inaltérable, c'est celle qui donne l'envie de l'envisager sous de nouveaux points de vue. L'ironie, le refus de chercher l'inaltérable dans les concepts ou dans les mots, l'inaltérable qui n'honore que le grandiose inexistant.

Les mauvais maîtres cherchent à nous libérer, les meilleurs se contentent de nous subjuguer.

C'est l'humilité et la honte, plus que le courage et l'orgueil, qui inspirent les pensées les plus audacieuses.

À l'origine de mes meilleures espérances se trouvaient des pertes, suivies de l'étonnement de pouvoir me passer des choses perdues ; mon désespoir, lui, poignait surtout des acquisitions, qui m'asservissaient.

Pour commencer ma philosophie par l'ironie, nul besoin de courage ; c'est pour conclure ironiquement, qu'il me faudra résister à la lâche tentation du sérieux.

De l'abus de négation de la négation : Nietzsche n'a ni l'ironie ni la gaieté, mais il proclame partir de l'ironie (le mot, en tout cas, signifiant, à l'origine, *requête*), voit sa négation dans le sérieux, nie celui-ci, pour tomber sur la gaieté, dont il croît inonder le public incrédule. *On ne peut guère rester sérieusement avec soi-même ; c'est parce qu'on est frivole qu'on ne se pend pas* - Voltaire.

Comment résumerais-je l'action du Verbe ? - une *lecture joyeuse* de l'univers ; et maintenant écoute les premières paroles des Annonciations de son faux messager, l'Archange Gabriel : à celle qui ne sourira jamais, il dit

Réjouis-toi !, et à un analphabète - *Lis !*

On est un Ouvert, lorsque son intérieur coïncide avec son soi - encore de l'ontologie mathématique.

Quel meilleur ami des quatre éléments que l'arbre puis-je trouver ? - fils de la terre, avec la soif de l'eau, tendu vers l'air et se livrant au feu.

Que le tragique soit exclu de leur philosophie, ça se comprend, puisqu'ils veulent produire des manuels d'utilisation, mais que le comique subisse le même sort les exclut eux-mêmes du champ philosophique. D'ailleurs, la bonne philosophie commence par l'invitation simultanée du comique et du tragique, ce couple engendrant, presque par inadvertance, le robuste ironique.

Il faut avoir des dons de Kant ou Heidegger, pour briller par son essentialisme ; tandis que même sans talent aucun on se fait remarquer par son existentialisme. La conclusion : défier les moyens essentialistes, se méfier des buts existentialistes - en se fiant aux contraintes, ayant du mordant ironique.

Ce n'est pas le caractère passager des choses qui justifie l'ironie de leur approche, mais l'absence absolue de miroirs, dans nos palettes, et la contingence de nos pinceaux. Et Sartre : *Dans l'ironie, l'homme crée un objet, qui n'a d'autre être que son néant* - ne veut pas y voir un modèle parmi d'autres, qui ne sont néant que face à l'existence.

La passion-pathos sans passion-plaie se rapproche du démos jovial. *L'homme ironique n'est qu'un homme pathétique blessé* – Ch.Morgenstern - *Der Ironiker ist meist nur ein beleidigter Pathetiker*. L'ironie divise, l'humour

unit.

L'ironie est l'un des rares moyens pour valoriser la faiblesse et pour gagner un peu de liberté gratuite ; elle ne te rend jamais plus fort, mais elle t'amène à être plus libre.

Je me relis et je n'y trouve aucune trace des lieux, où je bouquinais ou bossais ; ni Moscou ni Paris, mais la Méditerranée, elle y est omniprésente, elle qui illuminait les autres, elle qui m'enténébra. Je me fiche de ma cervelle comme de mes muscles ; je veux coucher mon âme en compagnie de mes caresses.

Il n'est pas honteux d'avoir des convictions ; il est honteux de ne pas trouver de préjugé, qui leur serait supérieur.

Chose, objet, substance, essence, existence, étant, être, l'Un, Dieu - quand je réussis à les traiter, tous, comme des objets, je peux proclamer la mort de Dieu comme l'aboutissement de l'éternel retour du Même, étalé en mille facettes : *Dans l'infini - l'éternel retour du même ; au ciel, le multiple devient l'Un, le système* - Goethe - *Wenn im Unendlichen dasselbe sich wiederholend ewig fließt, das tausendfältige Gewölbe sich kräftig ineinander schließt*. *Semper alternum* des commencements extérieurs n'est possible que grâce à *semper idem* des naissances intérieures.

L'ironie n'abat que des idées minables ; l'idée irréductible aux mots serait couronnée, voire rehaussée par l'ironie généreuse quoique impitoyable. *Une idée est un concept accompli jusqu'à l'ironie* - F.Schlegel - *Eine Idee ist ein bis zur Ironie vollendeter Begrift*.

Le jour le plus sinistre pour un invétéré rêveur sera celui, où l'on aura

définitivement prouvé, que, déjà, dans la première cellule vivante était contenu l'algorithme, qui devait mener, inéluctablement à l'homme, qui rêve le beau et rougisse pour le bon. Le second, à l'échelle de la sinistrose, sera celui, où l'on fabriquera une cellule à partir d'une collision de cailloux.

Ceux qui affrontent la mort, sourire aux yeux, furent connus d'avoir affronté la vie, grimace aux lèvres.

Jadis la vie fut ennuyeuse, et l'art y apportait de la bigarrure, de l'étonnement et du dépaysement ; aujourd'hui, je ne sais plus où l'ennui a sa source principale, dans une vie transparente ou dans un art sans ombres. Faute d'un soi intéressant, se prêtant à un dialogue, les profonds sont terrassés et les hautains foudroyés - par l'ennui ; ils trouvent le palliatif en psychanalyse, en gastronomie, en débauche ou en journalisme.

C'est la position debout qui conduisit le langage de l'homme du borborygme à la métaphore ; mais seule la position couchée permet de produire des métaphores irréductibles aux borborygmes.

On a beau chercher le meilleur remède pour se débarrasser du *souci de l'être de l'étant*, rien ne vaut la *néantisation de l'en soi pour soi*.

Le sérieux ne sied qu'aux balivernes ; il est le dernier refuge des imbéciles ; plus un sujet est tragique et profond, mieux un courant ironique et hautain en essuie les larmes.

Le masque de la transparence, masque brodé de routines et d'habitudes, n'est porté que par des sots, orgueilleux, imperturbables et vastes ; les profonds et les hautains se résignent à l'authenticité de leurs visages opaques, animés par un cerveau créateur ou par une âme déracinée.

Le premier mérite de l'au-delà est qu'il n'existe pas, ce qui permet au bon créateur de le réinventer, à la place du Démiurge, faiblard ou cachottier. Il y a des malins, des anges, pour qui l'en-deçà et l'au-delà ne forme qu'une grande unité. Ange est le nom qu'on donne à celle des bêtes, qui vit davantage de ses barreaux que de ses terreaux ; elle prouve sa liberté par le respect des contraintes mystérieuses et non pas par la connaissance des buts problématiques ; elle reconnaît ne pas se connaître ; elle *devient* le soi connu, tout en voulant *être* le soi inconnu, être messager de ce qui n'existe pas.

À mettre dans *Introduction au végétarisme* : *La grande dame, avant de s'attendrir au théâtre sur Roméo et Juliette, déchiqueta avec ses canines et introduisit dans son tube digestif la côte, découpée dans le cadavre de l'agneau, tué par une décharge électrique dans l'abattoir municipal*.

Le voyage à partir du *rien* vers l'*être*, en s'arrêtant sur les étapes de l'*étant*, s'appelle le *devenir*. Telle est l'abyssale philosophie de Parménide, Hegel, Sartre, Heidegger. Certains s'apercevront, à la fin, que l'*être* n'est rien d'autre que le *rien* du départ ; d'autres, encore plus perspicaces et courageux, appelleront cette bourde gênante - éternel retour du même, se détourneront de toute négation, pour prôner l'acquiescement universel.

L'écrivain intéressant n'aborde que des sujets graves, pour ne les traiter qu'avec légèreté et cynisme ; et c'est avec lourdeur et sérieux que les raseurs s'attardent aux seuls sujets qui sont à leurs portée et hauteur - aux balivernes.

Il est certain que les profondeurs du savoir recèlent quelque chose de solide, y croire et s'appuyer la-dessus est sain ; la hauteur du regard naît

d'un vide saint et aérien, où rien d'aptère ne saurait se maintenir. Mais la verticalité donne le vertige ; la platitude rassure et calme les consciences aux ailes rognées.

Pour mériter notre attention, tout livre doit former un idéal. Un algébriste rappellerait, que cet idéal se définit au sein d'un anneau de l'éternel retour ou d'un corps ouvert à toute manipulation, tandis qu'on nous assomme de sous-représentations de certains groupes par trop associatifs et pas assez réflexifs.

L'*oubli de l'être* est une paraphrase de la *mort de Dieu*, et pour ces deux carences, les remèdes respectifs, le *souci* et l'*intensité*, sont des synonymes. Curieusement, même leur *demeure* serait la même - le langage ! Mais tous les deux ne sont peut-être que l'incapacité d'y lire un retour éternel du Même.

Peut-on être, en même temps, immunisé contre le pessimisme et allergique au désespoir, être optimiste à l'occasion et rejetant l'espérance inodore ? L'espérance est affaire des poumons : désespérer en respirant, espérer en soupirant - à l'inverse de Cicéron : *tant que je respire j'espère* - *Dum spiro, spero* et d'Anselme : *désespérer en soupirant, respirer en espérant* - *desperem suspirando, respirem sperando*.

La capacité de s'étendre, que les sages associent à la profondeur de l'esprit, convient beaucoup mieux à la vaste platitude. Et si la hauteur s'éprouvait par un rétrécissement extrême, on l'apparenterait au néant.

Un paradoxe entre noms et verbes, prix/valeur et apprécier/valoriser, peut se voir dans la définition du bon et du mauvais narcissisme : le mauvais valorise, de l'extérieur, le prix de ses copies, et le bon apprécie, de

l'intérieur, la valeur de ses créations ; chez le premier, ses productions sont des traces reconnaissables du soi, chez le second - des échos d'un soi inconnaissable.

Les imposteurs, qui veulent imiter Narcisse, se soucient surtout de miroirs, dans lesquels ils font refléter leurs basses têtes, à défaut de hauts visages ; ils ne comprennent pas, que le vrai outil du narcissisme est le regard.

Ce n'est pas le *séjour* au milieu du beau ou du bon, qui détermine l'envergure de l'homme, mais sa *navigation* entre ces deux sphères ; le talent et l'ironie sont ces deux guides, qui accompagnent les passages respectifs de l'éthique à l'esthétique et vice versa.

Que peut vouloir dire au *nom* du Père…, si, par définition, on ignore le nom de l'Intéressé ? En toute rigueur, on aurait dû psalmodier : par *référence* au Père…. Tous savent, que c'est l'inexistant qui se prête le mieux aux métaphores et ellipses.

Les sots préfèrent le labyrinthe, où domine le chemin ; les savants bâtissent des réseaux, où domine le nœud ; l'ironiste part des nœuds inexistants, ce qui transforme tout chemin en errance, en impasse ou en pointillé, et cette structure finit par présenter tous les traits d'une authentique ruine, à l'espace discret et au temps arrêté.

Il n'y a pas de chemins droits, pour monter au Parnasse, surtout si l'on t'observe de la Montagne Oblique, l'Hélicon. Guidé par les Muses, Apollon devient Dionysos.

Comment reconnaît-on la naissance imminente d'un mystère ? - par des annonciations de conceptions miraculeuses. Comment une solution,

garantissant des multiplications de pains, s'élève-t-elle jusqu'au mystère des péchés inexpiables ? - par une épiphanie, nous rendant momentanément aveugles.

Qui est encore plus raseur que le bougon passif, pestant contre son temps et vénérant une époque révolue ? - le terrien dynamique, béat et *résolument moderne* ! L'intemporel devint translucide aux yeux, privés de regard. Le poète ne devient *absolument moderne* (A.Rimbaud) qu'une fois son regard éteint par le souci du temps.

Quelques questions anthropomorphiques, au sujet de Dieu : *main* de Dieu - combien de doigts ? Dieu est *omniscient* - où est Sa mémoire centrale ? dans la moelle épinière ou dans l'hémisphère cérébrale gauche ? Dieu *récompensera* le vertueux - par un chèque ? payement en nature ? Dieu est en *colère* - tape-t-Il du pied ? bave-t-Il ? Dieu *reconnaîtra* les siens - à l'odorat, au goût, au toucher ? par reconnaissance des formes ?

La méta-ironie consiste à croire l'ironie – constructive, et le sérieux – destructif.

La maîtrise de la verticalité : avoir sondé la profondeur, pour donner de l'élan ironique et sacrificiel à mon esprit ; avoir prêté un serment de fidélité à la hauteur, pour que s'y éploie mon âme ; avoir un pied-à-terre dans la superficialité, pour que mon cœur s'y adonne à la caresse des sens.

L'ironie est, avant tout, question d'imagination et de puissance - savoir recréer ses propres saisons d'âme, que ce soit dans des ténèbres boréales ou sous un soleil de Midi. Quand on en manque, on est soit un mouton, subissant le calendrier commun, soit un robot, optimiste ou pessimiste, - vivant dans le meilleur (W.Leibniz) ou dans le pire (Schopenhauer) des

mondes.

L'ironie dévitalise l'élan lyrique, elle est ennemie cynique de l'amour, elle est donc déconseillée aux femmes. *L'ironie est une affaire des hommes, comme le jeu d'échecs ou la philosophie* - E.Jünger - *Die Ironie ist Männersache wie das Schachspiel oder die Philosophie* - puisque aux échecs comptent les positions et en philosophie comptent les postures, et non pas les poses, hélas.

Mon talent (intellectuel, poétique ou donjuanesque), est-il si nettement au-dessus du talent pragmatique de l'homme qui a réussi, pour que je puisse traiter les hommes, qui ne s'aperçoivent pas de moi, d'aveugles ? Tant de perles pourrissent dans des coquilles sans vie, dans des profondeurs polluées par des chercheurs d'épaves.

Mon arbre est un compromis, ou mieux - une union, ou encore mieux - une unification entre le matérialisme et l'idéalisme : j'admire l'existence même des constantes dans l'univers de la matière et j'admire l'essence même des variables ou des inconnues, dont est capable l'univers de l'esprit. Mais l'admiration, c'est un autre nom pour désigner la caresse, qui est le commencement ou la racine de tout.

Je comprends le culte de la vérité pratiquée aux temps anciens, puisque se rapprocher de la vérité voulait dire s'éloigner de la réalité. Mais aujourd'hui, où le vrai et le réel vont main dans la main, se vouer à la recherche du vrai, c'est s'adonner à l'ennui.

S'absenter de ce qui *est* - le privilège de l'ironiste ; s'y incruster - l'insolence du sceptique ; s'y faire invisible - l'astuce du cynique. Brûler de ce qui n'est plus ou ce qui ne sera jamais, en savoir remplir le vide.

Le paradoxe doit n'être qu'une maîtresse, qu'on ne doit jamais épouser pour la vie, sinon on s'abêtit dans le ricanement et la grimace (Cioran y succombe). C'est là qu'est la différence entre ceux qui prennent congé de leurs paroles, dès que celles-ci conçurent, et ceux qui épousent leurs idées. Les naïfs, qui croient en paroles vierges, finissent par épouser celles qui n'ont aucun appât.

Trois sujets, trois sources inépuisables d'ennui et de niaiserie - la vérité, la liberté, l'être. Mais si je peux opposer à la vérité et à la liberté leurs contraires plus aguichants, le rêve et la contrainte, les innombrables antonymes de l'être - le devenir, l'avoir, le paraître, le néant, la contingence - irradient la même grisaille. Et le superlatif n'y est pas plus brillant que le négatif ou le comparatif : *L'Être est ce qu'il y a de plus vide, de plus général, de plus net, de plus usité, de plus sûr, de plus oublié, de plus exprimé* - Heidegger - *Das Sein ist das Leerste, das Allgemeinste, das Verständlichste, das Gerbräuchste, das Verläßlichste, das Vergessenste, das Gesagteste*.

Le terme, qui revint à la mode - le *déploiement*, pour parler d'une expansion commerciale ou des antennes captant le bruit du monde. Jadis, on l'associait aux voiles ou aux ailes. Nietzsche y voyait le premier instinct de tout être vivant cherchant à *déployer sa force* (*seine Kraft auslassen*). Mais qu'est-ce qu'on peut déployer ? - son savoir, son tempérament, son talent, ses faiblesses, sa solitude ? Et dans quelle direction ? - vers la platitude du vous, vers la profondeur du nous, vers la hauteur du soi ?

Chez les absurdistes, on remarque surtout qu'ils ne sont guère doués pour le sublime. Les farcesques, en revanche, souvent débordent de ce don oblique. On accède à la farce par une voie absurde, et donc humoristique, ou par une voie sublime, et elle s'appellera ironie.

Brutus et Cassius, pour briller, choisirent un bon stratagème : sur le fond de nos absences - abandons ironiques - se dessinent nos traits les plus hautains. *La présence diminue la gloire* - G.B.Vico - *Minuit praesentia famam*.

Ils prennent trop à la lettre les mots de hauteur ou de profondeur et cherchent à nous proposer des échelles ou des puits, tandis qu'il suffit de nous rappeler le besoin d'ailes ou le besoin d'échos, les deux - à travers des caresses verbales et non pas des messes doctrinales.

L'informaticien, modélisant le monde en langages *orientés-objets*, ricanerait en apprenant, que *en philosophie, la désobjectivation et la désorientation étaient tenues de s'énoncer dans la métaphore poétique* – A.Badiou. Les philosophes ignoreraient, que la métaphore naquît de la confrontation entre la représentation (où l'objet est incontournable) et la langue (qui cherche à accéder à ces objets).

La conscience d'échec nous tient en éveil, lorsque la vie nous sourit ou nous berce ; l'enthousiasme se vit le mieux au milieu des ruines.

Après avoir chanté les doigts de sa muse, la rose et les astres, le poète déclarerait que ce fut la maîtrise de l'anatomie, de la botanique et de l'astronomie, qui rendit son métier possible - c'est exactement ainsi que se présentent les philosophes, avec leurs pitoyables invocations de la logique, de la science, du savoir.

Vouloir être sublime (la pose de dandy) ou faire le sublime (la pose héroïque), ces deux ambitions ne réussirent jamais à personne. Seules des contraintes ironiques peuvent être sublimes, contraintes, à travers lesquelles passent et le ridicule et le honteux. Les ruines survivent et aux

salons et aux champs de bataille.

Il y a des philosophes, chez qui on sent surtout un intense climat (Platon, Nietzsche, Heidegger) ; chez les plus raseurs, on ne voit que des paysages inanimés (Aristote, Descartes, Kant).

Si tu as soif d'une vie intense, ne cherche pas le vin, mais un naufrage et une bouteille vide, à laquelle tu confieras les tempêtes sous ton crâne. Mais si ce n'est pas la vie, mais la soif qui te préoccupe, crée une fontaine imaginaire, faite à seule fin d'entretenir ta soif.

Derrière la rigolade permanente de l'homme du commun se devine un permanent sérieux, cet effet d'une sombre ignorance ; sous le sérieux permanent de l'homme d'esprit se lit une permanente rigolade, cet effet d'un gai savoir.

Ils écrivent en puisant dans un puits *profond*, plein de leurs idées, souvenirs, savoirs, et ce qui s'avère être de l'eau courante, mue par la même pression extérieure. Tandis que la condition nécessaire d'une écriture est la présence d'une haute fontaine, me faisant mourir de soif. La soif inextinguible (*insatiabilis satietas* de St Augustin) est la plus belle contrainte d'homme de goût.

Mon entreprise de réhabilitation des ruines s'apparente davantage à l'élévation de la Tour de Babel qu'à l'imagination d'une tour d'ivoire (il faut être Nabokov, pour que ce soit la même tour), puisque mon refus de la langue unique est plus radical que le chipotage autour du choix des fondations, qu'il s'agisse du sable, des souterrains ou des cartes.

Mes ruines sont un compromis entre une église et un tombeau, où

s'entremêlent l'ouvert du ciel et le fermé de la terre, le dehors des appelés et le dedans des élus, la verticalité des voûtes et l'horizontalité des racines, le ver du doute et le ver certain.

La parenté entre la haute poésie et la philosophie profonde est si proche, que l'intimité entre elles, poussée trop loin, relèverait de l'inceste (E.Husserl) et engendrerait des monstres.

Les ruines ne sont plus une détérioration du château, mais une amélioration de l'étable ou du centre de calcul, auxquels se réduit l'habitat moderne. Les ruines affichent un lien fondamental avec le passé, en se faisant observatoire des astres, et sachant que, comme eux, elles sont vouées à l'extinction ; mais, au lieu d'émettre de la vaine lumière, elles inondent le ciel - des ombres discrètes.

Un magnifique exemple de naissance de métaphores vibrantes à partir d'un impassible concept : *l'Ouvert est une chose qui coïncide avec son intérieur* - une sobre définition mathématique, qui, transposée au domaine spirituel, redessine les frontières et les limites de nos aspirations ou de nos espérances : tout point, où le moi n'est plus seul, ou s'arrête, sans continuer à me toucher, ne m'appartient pas ! De même : *le Clos - la différence entre la chose et son intérieur appartient à la chose*. Toute limite de mes élans, toute frontière de mon identification, m'appartiennent - le refus de la transcendance.

En cherchant les vertus de la jeunesse, on tombe sur ce côté mystérieux de notre sens esthétique : j'ai beau fouiller dans tous les avantages, que traditionnellement on attache à l'âge tendre, je n'en retiens que la beauté physique, ou, plus précisément, ce qu'on tient pour telle. La pureté, l'innocence, l'énergie, la force, l'élan, la créativité, le rêve, l'espérance et

même la fraîcheur appartiennent à un autre âge.

Le paradoxe est une ruse technique, se prêtant bien à l'humour, mais n'atteignant pas à l'ironie ; c'est pourquoi, des paradoxes - le moral du grave Nietzsche, l'esthétique de l'espiègle O.Wilde, le psychique du désespéré Cioran - seule l'esthétique est à sa place.

De l'humour grinçant : quand je lis les longues jérémiades des professeurs sur le déclin apocalyptique de la culture, je me dis qu'il y a, en effet, un signe réel de ce cataclysme – on imprime leurs exercices et l'on refuse les miens.

Certains chagrins ne s'expriment qu'à travers des rires ; certaines joies sont le mieux traduites par un mot mélancolique ; c'est ce qui s'appelle ironie - une bonne amplitude et harmonie des opposés. Le refus de tomber dans la platitude expressive, par défaut de moyens, et même l'espoir d'en sortir grandi, par vertu des contraintes.

La même monotonie, soit inertie soit ennui, accompagne ceux qui ne vécurent jamais un moment de grâce, d'illumination ou de conversion (comme St-Paul, St-Augustin, Dostoïevsky, Nietzsche, L.Tolstoï, Valéry, Wittgenstein, Heidegger). Pour avoir sa voix reconnaissable, il faut avoir entendu des voix d'inconnus.

Quand je lis toujours les mêmes litanies sur les *profondes mutations bouleversant les fondements*, je sais, que ce sont des commerçants, des journalistes ou des professeurs de philosophie, qui analysent ainsi les achats de véhicules, les faits divers ou les publications académiques, pour déjouer l'ennui et la platitude. Qui tend encore vers la hauteur des invariants immuables ? - des vagabonds, des exilés, des ratés…

Pour stigmatiser un écrivain, aujourd'hui, ils ne trouvent pas de reproche plus cassant que : *il a une vision faussée du monde*, tandis que moi, je n'y lis, le plus souvent, qu'une fidélité, photographique et insupportable, fidélité à la vérité du monde, vérité pleine d'ennui, d'inertie, de conformisme stylistique, culturel, psychologique. Le bon écrivain est toujours faussaire, puisqu'il ne règle ses comptes au monde qu'avec des pièces à sa propre effigie.

La seule hauteur, qui mérite notre fidélité, est absolue ; les relatives, les comparatives, ont le même avenir que toute profondeur – la douce platitude. Et l'ironie, tout en étant fatale pour les hauteurs relatives, est bienfaisante – pour l'absolue ; elle ne monte jamais, elle descend toujours (V.Jankelevitch), mais elle fait s'attacher à une bonne hauteur invisible, mais palp(it)able.

Qui, aujourd'hui, est philosophe universitaire ? - c'est celui qui, sans vergogne, alignera des centaines de pages charabiques, partant de *Le non-être (néant, rien, ensemble vide, inexistant) n'est pas* ou de *Penser, c'est penser à quelque chose (à Dieu, au bonheur, à la liberté)*, et développant ces avortons par ce qui aurait pu les précéder ou s'en ensuivre. On tire, au hasard ou en suivant la routine séculaire, des mots dans un sac, avec une douzaine de verbes et une douzaine de substantifs. Dans la logorrhée ainsi produite, toute négation s'accole et s'insère sans aucune résistance ; l'interchangeabilité verbale et conceptuelle y est un jeu d'enfant.

J'ai beau bâtir un système irréfutable, prouvant que mes plus beaux essors naissent d'un génie profond, d'une vaste angoisse ou d'une haute solitude, mon intelligence ironique lui substitue facilement une autre justification, où n'apparaissent qu'un petit amour-propre froissé ou de petites défaillances.

C'est ainsi qu'on doit entretenir un sain esprit critique.

Existe-t-il des béatitudes, les yeux ouverts ? - on suppose, que les yeux dessillés ne fournissent leurs découvertes qu'à la cervelle, comme les yeux fermés, prélude de la naissance du regard, ne partageraient leurs rêves qu'avec l'âme. Une haute ironie consisterait à intervertir ces interlocuteurs, pour découvrir le calcul des larmes et l'éblouissement des chiffres.

L'ironie marque des points d'arrêt à l'expansion de l'intelligence, elle en fait un Ouvert, pour que les limites de l'intelligence, hors d'elle, la rendent plus humble. L'ironie n'est pas de l'intelligence, elle en est une contrainte provisoire : *Il faut nous abestir….*

Les idées, qui triomphent dans les faits, se ternissent plus vite que celles, dont l'éclat n'a pas besoin de reflets visibles. L'étrange densité de belles idées qui s'avérèrent catastrophiques. Il existe même une solidarité des idées, permettant de cohabiter avec leurs indéboulonnables mais fraternels contraires.

Tant d'herméneutes pseudo-ésotériques voient dans l'éternel retour – une fabuleuse répétition dans un temps réel, celui des événements de la vie, tandis qu'il est un avènement, une invention perpétuelle dans un espace artificiel, celui de l'art. Les faits opposés aux valeurs.

Le créateur choisit son adversaire, son arme et son issue désirée. Le puissant penche pour le nombre, le muscle et la victoire insolente. Le subtil, l'impuissant, - pour la lettre, l'ironie et la défaite consolante.

La maîtrise littéraire est à l'opposé de la maîtrise échiquéenne. Dans la seconde, comptent les connaissances des débuts, l'intuition au milieu du

jeu, la technique des fins de parties. Dans la première, il est plus important de s'appuyer sur l'intuition des commencements, la technique des mots intermédiaires, les connaissances des fins de vie.

Il vaut mieux *chanter* en langage géométrique que *narrer* en langage romantique. *Newton ne verrait, dans la poitrine d'une fille, qu'une courbe, et dans son cœur, n'admirerait que sa valeur volumique* – H.Kleist - *Newton sah an dem Busen eines Mädchens nichts anderes als eine krumme Linie, und am ihrem Herzen war ihm nichts merkwürdig sein als Kubikinhalt*.

Quand on sait munir ses formules de bons coefficients vibratoires, on peut même oublier tout opérande et s'enivrer d'opérateurs. Mais le pire, c'est la narration *ordine geometrico* : *Je parlerai des sentiments humains comme des lignes et des surfaces* - Spinoza - *Humanas appetitus considerabo perinde ac si quæstio de lineis aut planis esset*.

L'harmonie entre le monde, dans lequel je vis et le monde, qui vit en moi, est préétablie ; nul besoin d'un génie quelconque, pour la créer. Le génie vit du second de ces mondes et ne découvre le premier qu'à travers la merveille des échos ou correspondances non-calculés et irrésistibles.

Il est facile de prendre de haut les profondeurs, surtout quand on ne quitte pas la platitude ; mais on peut les munir de hauteur, lorsqu'on a, pour fondements, - des sommets.

Le sérieux, c'est la lutte politique et l'approfondissement du savoir, et l'une des tâches de l'ironie consiste à nous en débarrasser. *Ironie ! Vraie liberté, c'est toi, qui me délivres de l'ambition du pouvoir, du pédantisme de la science, de l'adoration de moi-même* – P.J.Proudhon. Toutefois l'ironie dédie le vertige et le savoir à la vénération de l'inconnu, dont le premier s'appelle

soi.

L'homme esthétique admirerait ce qui est hors de lui, l'homme éthique - ce qui est une réplique de lui-même, l'homme religieux - ce qui est en lui (Kierkegaard). Que l'homme ironique, sans longue-vue ni miroir ni baume, leur est supérieur - admirer sa capacité d'admirer !

Les cibles privilégiées de l'ironie devraient être nos vertus et nos forces et non pas nos vices et nos faiblesses. Le vice et la faiblesse se bâtissent sur l'opinion. L'opinion, qui les fait ressentir comme vertu et force. Les gestes sont aveugles, c'est l'opinion qui désigne les places et les mesures.

Chacun a en soi une part de l'utilisateur d'outils, du constructeur et de l'inspirateur. L'artiste crée, le poète crie, l'homme craint ou croit. Trois stades d'admiration ou d'angoisse, avec un miroir ou avec un rasoir.

Tant d'écrits tentent de m'éclairer, en faisant passer leurs lampes de rue pour lueurs du ciel ; je leur préfère les créateurs des ombres terrestres, dans lesquelles je devine une lumière céleste.

Poser des questions ne me rend pas plus intelligent, comme ne pas en poser ne me rend pas plus idiot. Mais faire chanter mon âme dans une réponse, dans laquelle un esprit fraternel fera parler sa propre question.

Jacques le fataliste se dilue dans ses questions ; Émile le sceptique se dilue dans ses réponses – mais c'est Zadig l'ironique qui comprend qu'il faut être sceptique dans ses questions et fataliste - dans ses réponses.

Ce qu'on peut comprendre sans enthousiasme ni dégoût ne vaut généralement pas grand-chose. Ce monde sans admiration, bien compris et

sans révolte, est le monde d'aujourd'hui. Dans la devise spinoziste (*Nil mirari, nil indignari, sed intellegere !*) se cache peut-être une ironie, qui rend cette diatribe bien ridicule. Plus que les moyens, c'est le but, *acquiescentia animi*, une bonne conscience, qui m'y donne de l'urticaire.

Une raison *géométrique*, pour me méfier des vices : ils relèvent de mes profondeurs, tandis que les vertus semblent provenir de la hauteur. Mais me désintéresser de tous les deux m'expose à un autre danger – me retrouver dans une platitude. Il faudrait maîtriser ce qui est profond, mais ne suivre que ce qui est haut.

Un paradoxe de l'écriture : la valeur d'un discours se compose de la part de l'auteur et de la part du lecteur, et plus vaste est celle-ci, plus haut est le mérite de celle-là ; c'est l'une des justifications de la présence, dans ce livre, de citations, qui cernent et explicitent la part revenant aux lecteurs ; mais c'est aussi ce qui explique pourquoi la maxime, d'Héraclite à Cioran, est le genre le plus complet, aristocratique par sa conception, démocratique par sa perception.

En matière artistique, on aurait dû dire, que l'homme enfante et la femme – engendre.

Partout j'entends la plainte : *tout n'est qu'apparence, absurdité, impermanence – comment ne pas se pendre !* À la place de cette horreur je vois plutôt une réalité pleine de sens et de constantes et qui ne m'inspire que l'ennui.

L'ironie est un bon moyen prophylactique de défense du sacré contre le futile et le frivole : ironise, toi-même, sur ce qui est grand et pur, avant que la vie et le temps ne le frivolisent ou futilisent.

Qui veut déduire développe ; qui veut séduire enveloppe. Développer des abstractions, non enveloppées de chair métaphorique, c'est reconstruire un squelette à partir des ossements.

Les stoïciens aiment mieux nous faire pitié qu'envie ; je pencherais pour l'inverse. Mais lorsqu'on réussit à inspirer les deux à la fois, on passe maître de l'art ironique.

Du meilleur usage de mon trésor d'incertitudes : avec cette collection d'inconnues je décorerai mon arbre de nativité, en souvenir des visitations fécondes de l'esprit, suivies d'enfantements heureux de l'âme, pleine de grâce. La maxime est cet arbre sauveur, tendant ses rameaux de pitié et de honte, à unifier avec le monde naissant.

La conscience d'avoir écrit ce livre ne m'apporte aucune satisfaction particulière ; ce qui est, en revanche, envoûtant, c'est la sensation, étonnante et gratifiante, que c'est ce livre qui m'a écrit. Et de tels (auto)portraits sont les choses les plus rares, et qu'on ne trouve certainement pas dans des confessions.

Ne pas jeter bas les temples des oracles, parce que les hommes finissent par ne leur demander que l'arrangement de leurs sales affaires.

Si je veux être guidé par le clair de lune ou apercevoir l'aurore avant les autres, je dois être prêt à porter des bleus, au front et à l'âme, et avoir souvent les yeux pleins de rosée.

Si je dis, que l'art est la maîtrise, la jouissance, l'ardeur, et A.Blok rétorque : *L'art est là où règnent la chute, la perte, la douleur, le froid* - *Искусство там,*

где ущерб, потеря, страдание, холод - qui a raison ? Les deux, puisque l'un est dans la finalité, et l'autre – dans le commencement.

Les jargonautes définissent l'ironie comme une *négativité infinie absolue* (Kierkegaard), tandis qu'une *positivité finie relative*, y conviendrait tout autant. L'ironie est effacement de frontières entre le grave et le léger, entre le tout et la partie, entre le oui et le non.

Le sérieux est l'élément, dans lequel se meut l'esprit ; l'âme, qui s'en mêle, y introduit de l'ironie. On ne peut comprendre Aristote : *L'homme sérieux est celui qui désire de toute son âme* que si l'on sait, quel sens idiot il met dans le mot *âme*. L'immense grisaille de son opus *De l'âme* le confirme.

Comment rencontre-t-on le mystère ? - je lui tombe dessus, ou j'en suis saisi, ou il se révèle à moi – toute recherche, en revanche, y est stérile ou risible. Si je ne fais que le chercher, voilà ce que risquent d'être mes trouvailles : *L'hominité de l'homme, le fait de la quiddité humaine, est une ipséité, et partant – un mystère* – V.Jankelevitch – c'est tout comme : *la limacité de la limace, l'effet de l'essence limacique, est une accidentalité, et, à l'arrivée, - une blague*.

L'ouvert physique et l'ouvert topologique - aucune ressemblance ; et l'on observe, chez les poètes et les philosophes, que les plus perspicaces, comme toujours, sont, inconsciemment, plus près du concept mathématique que de l'image mécanique. Pour les pauvres d'imagination, l'Ouvert est tout bêtement … pénétrable (même pour Heidegger : *L'Ouvert laisse se pénétrer* - *Das Offene läßt ein*) ; pour les subtils, il est la *condition tragique* (Nietzsche et Rilke) de l'intensité de nos irréductibles élans. L'Ouvert est ce qui est dans la limite inaccessible, ce qui ne peut ou ne doit pas se connaître : *Ce que Nietzsche est et fit, demeure ouvert* – K.Jaspers - *Was Nietzsche ist und tat,*

bleibt offen.

L'ironie est un genre, que choisit la pudique pitié, pour viser la hauteur. Cette ironie, implicite chez l'insensible Nietzsche ou le sensible Tchékhov, s'oppose et à la profondeur de la tragédie et à l'art surfacique de la comédie, et que l'ironie met sur un même plan.

Vivre, c'est tirer ses flèches ; rêver, c'est viser ; écrire, c'est viser sans tirer. Toutefois, parler, c'est penser ; et le seul vice à dénoncer, c'est parler sans sentir : *Parler sans penser, c'est comme tirer sans viser* - Cervantès - *Hablar sin pensar es como disparar sin apunta*.

Je dépensai tant d'énergie pour caricaturer les points de vue de mes adversaires virtuels, tandis que tout ce travail pâlit, face à ce que formule ce rat de bibliothèques : *Travailler dur contre la pure subjectivité de l'action, contre l'instantané du désir, ainsi que contre la vanité subjective des émotions et l'arbitraire du goût* - *Die harte Arbeit gegen die bloße Subjektivität des Benehmens, gegen die Unmittelbarkeit der Begierde, sowie gegen die subjektive Eitelkeit der Empfindung und die Willkür des Beliebens* - indépassable comme matière à bonnes contraintes ! Niez toute cette sagesse de robot, mot par mot, et vous me reconnaîtrez !

Et si, au lieu d'une promesse, on lisait un avertissement, dans ces mots de Jésus : *Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura plus jamais soif* - et que vaut un homme sans soif ? - ni pipette ni tripette. Et si Jésus voulait être la fameuse fontaine, près de laquelle je meure de soif ?

Avant de nous assommer, pour la millième fois, avec les mêmes absurdités parménidiennes, cartésiennes ou husserliennes, les philosophes raseurs prennent la précaution de nous assurer de leur attachement à l'angoisse et à

la révolte et de leur indifférence aux livres des autres.

Tout ce qu'un Narcisse demande à la profondeur du lac est de ne pas troubler sa surface réfléchissante.

La réalité et le rêve vivent d'après des lois tout-à-fait incompatibles entre elles. Il est illusoire de rabattre le caquet à la raison par des arguments raisonnables. L'estocade kierkegaardienne – *la rationalité serait une chimère* – est un oxymoron ou une bêtise. Le rêve n'est grand que chimérique.

Je prône *la contrainte, l'acquiescement, le rêve* ; je lève la tête, je vois l'intellectuel lambda – il est *libre, rebelle, au contact avec la réalité* – je comprends que j'y suis un intrus, un ennemi ou un fantôme.

Enfin, je viens de trouver l'exemple insurpassable d'un creux pseudo-philosophique monumental. Ce qui le rend particulièrement savoureux, c'est qu'il est pondu par le grand Aristote : *L'être et l'un sont, en vérité, plus substances que le principe, les éléments et la cause*. Sept termes que vous pouvez inter-changer impunément dans n'importe quel ordre, sans aucun outrage au sens primordial, brillant par son absence. Et, pour pimenter cet exercice, se rappeler, que pour ce penseur *toute cause est un principe, tout principe est une vérité* et *tout être est une substance*. Une forêt de quantificateurs fantomatiques, sans aucun arbre, aucune chose.

Au lieu de patauger dans l'*essence de la profondeur* (*das Wesen des Grundes* - Heidegger), dont la plate existence me barbe, je plane dans l'inexistence de la hauteur, son universalité me suffit.

L'ironie est justifiée par la reconnaissance, que, sous un regard de plus en plus exigeant, la réalité nous échappe à l'infini et aucune certitude finie ne

résiste à une quête serrée. *L'ironie est une conscience nette d'un chaos se projetant vers l'infini* - F.Schlegel - *Ironie ist klares Bewußtsein des unendlich vollen Chaos*.

L'humour enlève de la pesanteur à la comédie, mais l'ironie n'ajoute pas de grâce à la tragédie. C'est pourquoi le Tchékhov anti-ironique est plus tragique que le Shakespeare ironique.

À force de répéter que l'homme est un arbre, je finis par voir dans la femme une pomme et un serpent, réveillant non pas une curiosité pour le savoir mais une soif de l'inconnu.

Pourquoi l'homme Nietzsche est si mesquin et malheureux ? - parce qu'il lui manque l'ironie, ce contraire du sérieux et du grave (dans la vie et dans l'art), et la pitié, ce compagnon du Bien (dans la vie). Ignorant ces deux élans, il les opposait ; pour lui, l'ironie de Voltaire et la pitié de Rousseau furent incompatibles.

Un Ancien formule une banalité ; traduite en une langue moderne, elle devient énigmatique ou absurde ; le prestige de cet Ancien provoque une montagne de commentaires de cette absurdité (et non pas de la banalité) ; l'habitude de ce nouveau langage abscons, chez les universitaires, le rend respectable, savant, obligatoire ; au sein de ce jargon naissent d'autres absurdités – telle est la généalogie de la philosophie académique.

Heureusement, on a toujours sous la main ce redresseur des torts, la grande ironie. Elle ne reconnaît pas les privilèges des faits et promet à tous l'égalité des défaites. Elle est la seule à avoir le courage de proclamer, que le roi des gestes n'est couvert d'aucun habit des idées. Mais de sa nudité on n'a pas envie de rire, plutôt de pleurer.

Quand, sur les chemins de l'action, de la contemplation ou du calcul, je suspends mes pas, pour n'entendre que l'appel du bon, du beau ou du vrai, appel obscur, troublant et irrésistible, je donnerai à cette écoute immobile, faute de mieux, - le nom ironique de chemin vers soi.

L'ironie est un genre architectural spécialisé en soupiraux, c'est pourquoi parmi ses élèves il y a tant de spécialistes en souterrains. Je m'évade vers le sérieux de l'acte et voilà que celui-ci m'emprisonne. Les outils de l'ironie ne promettent pas d'évasion, seulement une respiration moins honteuse.

Ce qui me conforte dans mon goût des phrases sans action, c'est la détermination de tous les autres de suivre l'action sans phrases.

Une barbarie spirituelle survient, dès que l'homme d'action apparaît. Mais dès que l'homme du rêve s'y substitue, une autre barbarie redouble de férocité, la barbarie matérielle. Seul, l'homme du calcul assagit les mœurs et les règles.

Le plus souvent, le plumitif devenu combatif cesse d'être créatif jusqu'à devenir vomitif. Il faut être Maïakovsky, pour que la plume supporte la comparaison avec la *baïonnette*. Le prince de Marcillac troqua avantageusement l'épée contre la plume. La plume de Sartre, quoi qu'il en dise lui-même, ne ressemble guère à l'*épée* (*s'il parle, il tire* – la langue, peut-être, mais ni l'épée ni la flèche) ; les deux mains de H.Heine (*Ich bin das Schwert*) ou de Stendhal, tenant, chacune, la plume ou l'*épée*, heureusement, se désolidarisent.

La philosophie au *marteau* dionysiaque de Nietzsche (ou le *marteau* de l'art, chez Marx, défiant le *miroir,* ou le *bistouri* de M.Foucault neutralisant la *folie*)

porte la même innocuité que l'*arc* d'Apollon, dont on ne fait que bander les cordes, ou la lance de Don Quichotte, qui ne sert qu'à pointer le ciel, tout en ratant les moulins.

On n'apprécie plus que ce qui est mûr, par l'épreuve des marchands et des saisons. C'est pourquoi le cultivateur pullule et le poète trépignant se fait rare. Les cours des fleurs s'effondrent, le navet étant plus porteur.

Pour enjoliver le parcours de sentiers battus, ils veulent voir dans leur chemin – une corde raide, qu'il s'agit de maîtriser. Aucun équilibre mécanique ne résiste à une optique ironique. Le chemin est meilleur, lorsque le regard, mieux que les pieds, le mesure et le marque. En dehors du cirque, l'équilibriste chute le premier. Pour la construction de ta tour d'ivoire, les pierres d'achoppement, les contraintes, s'avèrent plus résistantes que les pierres kilométriques, les jalons des parcours.

Les hommes apprécient ce et ceux, principes ou hommes, qui font bouger le monde ; ô combien plus intéressants sont ceux qui y dénichent quelque chose de délicieusement immobile, invariant, apparenté à l'éternel ! *Ceux qui peuvent saisir ce qui est toujours égal à soi sont philosophes* - Platon. L'enfer, c'est le prurit des pieds ; et *l'immobilité, ce seul fragment de notre ressemblance à Dieu, qui nous reste du paradis* - F.Schlegel - *Müßiggang, einziges Fragment der Gottähnlichkeit, das uns noch aus dem Paradies blieb*.

L'ironie du flemmard : l'action cédant en attraits à son cadre, qui se mettrait à chercher un tableau convenable.

J'observe, chez moi, celui qui produit et celui qui choisit (*her-stellen* contre *vor-stellen*), et je penche, sans hésiter, vers le second. Ce qui ouvre la porte au plagiaire et au charlatan, mais interdit d'entrée l'oracle et le turlupin.

Produire, c'est remplir les lignes de signes ; choisir, c'est barrer les lignes indignes et éclairer les lignes malignes.

Qu'est-ce qui s'oppose au *monde* schopenhauerien ? Quelque chose d'immonde, de ce qui subordonne, à l'inverse d'Arthur, la *volonté* à l'intelligence et la *représentation* - à l'interprétation. La vie et l'art - à l'action.

Ce n'est qu'en croisant les bras qu'on fait voir son vrai visage.

Le sage préfère le mystère à la solution, reconnaît que ses paroles n'épuisent ni la merveille de ses rêves ni celle du monde, ne passe à l'action qu'acculé par l'indifférente nécessité. À comparer avec les matérialistes : *La sagesse a trois applications : choisir de bonnes solutions, parler sans faute, agir comme il faut* - Démocrite.

Écrire, pour moi, est une action comme bâtir des ponts l'est pour d'autres – un frisson inconscient d'une envie de perdurer ou de me survivre (d'autres parlent de la *différance* de la mort). L'ironie m'aide à le comprendre, et j'enterre le frisson à une hauteur monotone, comme d'autres le dévitalisent à coups de piétinements égalisateurs.

Seule la poésie peut, grâce à l'ironie, s'élever jusqu'à la hauteur de la philosophie - F.Schlegel - *Mit der Ironie kann sich nur die Poesie bis zur Höhe der Philosophie erheben*. Je dirais même, que la seule hauteur accessible à la philosophie est celle que lui procure la poésie ; et l'ironie est ce qui prévient l'emploi d'unités *profondes* pour mesurer la hauteur.

L'intelligence est notre épuisable faculté d'harmoniser le chaos. *L'ironie est la conscience d'un chaos inépuisable* - F.Schlegel - *Ironie ist klares Bewußtsein des unendlich vollen Chaos*. Une fois aux frontières d'un chaos

maîtrisé, elle arrive soit au vide de l'attendu, soit à l'ennui de l'entendu ; en se débarrassant du ballast ou de la platitude du sérieux, elle s'accroche à l'ironie, prometteuse de hauteurs et d'apesanteurs. C'est ton étoile qui te remplit de chaos ; celui qui a besoin du chaos, pour *enfanter de son étoile* (Nietzsche), finira en fausses couches.

La vérité sans métaphore n'a pas de voix ; ne vibre ni ne gémit que le mensonge tropique. *Mentir à sa façon à soi, c'est presque mieux que de dire la vérité à la façon des autres* - Dostoïevsky - *Соврать по-своему - ведь это почти лучше, чем правда по одному по-чужому*. Que faire de ta vérité muette ? L'évoquer par un mensonge, pathétique et musical, exécuté par l'ironie.

Le but de l'ironie, ce sont la perte d'assurance et la honte - Nietzsche - *Der Zweck der Ironie ist Demütigung, Beschämung*. L'arrogance et la conscience tranquille seraient donc ses cibles - surprenant et juste ! Rien n'est définitivement perdu pour l'homme, qui porte haut ses hontes.

L'ironie combat le braconnage d'idées et le défrichement des jungles de mots. Mais la chasse et les champs de reptiles sont en train de gagner leur partie contre les chants de volatiles. *Sans l'ironie le monde serait comme une forêt sans oiseaux* – A.France.

Rien n'est plus vieux que le journal de ce matin, et Homère est toujours jeune – Ch.Péguy. Ne nous trompons pas de critère : Homère est bien vieux et le journal de ce jour ne peut être que de notre temps. Seulement, il y a celui qui cherche ses contemporains dans la rue et celui qui trouve des acteurs de sa vie jusqu'aux arènes de Troie ou en proie aux sirènes. Alexandre le Grand, sur la tombe d'Achille, l'envia : *Heureux garçon, tu eus Homère, pour chanter ta gloire !*

Il y a deux réalités : le fond de l'une est l'Histoire, de l'autre - la Musique - A.Blok - *Есть две реальности : одна историческая, другая музыкальная*. Dans la première - des chiffres, dans la seconde - des rythmes. Des gestes et des messages. Des faits et des mots. Le sérieux et l'ironie. La première est toujours désaccordée et clonable, la seconde toujours arbitraire et irréproductible. L'art est plus proche de l'oreille que des yeux ; et ce que ceux-ci entendent est souvent du galimatias pour celle-là. À comparer : l'historicité cartésienne et la musicalité pascalienne. Tu entendis la musique de Lénine exactement comme Heidegger - le pathos de Hitler, dans une de ces trois *ek-stases de la temporalité* (*drei Extasen der Zeitlichkeit*), que Nietzsche qualifiait de *monumentale, antiquaire ou critique* (*monumental oder antiquarisch oder kritisch*) : privée de musique organique, la réalité est dédaignée de Muses et vouée à la poussière des musées ou à la mécanique *musique dans la glace* (*музыка во льду* – B.Pasternak).

Dans son enfance, on n'est donc jamais créateur, on représente l'espèce, sans savoir produire des genres. *La dialectique de l'enfance va toujours de l'abstrait au concret, du mot à la chose, du geste à l'action* - Alain. La maturité non seulement inverse ces passages, mais elle y intercale son goût : entre le concret et l'abstrait - le goût musical, entre la chose et le mot - le conceptuel, entre l'action et le geste – l'ironique.

L'ironie est, presque toujours, une pose de supériorité dans un manque - Th.Mann - *Ironie heißt fast immer, aus einer Not eine Überlegenheit machen*. Dans l'abondance, elle fait découvrir une infériorité. L'ironie est l'art d'unification des niveaux de nos misères.

Ironiser, c'est s'absenter - A.Blok - *Иронизировать значит отлучаться*. S'absenter des réponses et emplir de soi-même l'interrogation. Les absents

ayant toujours tort, ironiser, c'est ne pas chercher à avoir raison. C'est bien de désarmer les choses présentes, les choses absentes ne méritent pas plus d'être portées au pouvoir. V.Jankelevitch (*ironiser, cesser d'adhérer aux choses*) et G.Bachelard (*imaginer, c'est s'absenter*) furent du même avis.

Le but de l'ironie est de restaurer un esprit innocent et un cœur inspiré – V.Jankelevitch. Car le sérieux, non seulement, détruit tout bonheur, mais engendre de coupables certitudes et décourage les cœurs errants.

Dans la vodka de l'ironie le rieur noie son espoir comme son désespoir – V.Jankelevitch. C'est en tenant la poésie hors du flacon qu'il nous fait aimer l'ivresse.

Construisons des phrases provisoires. Car s'il y avait un tremblement de terre ? - S.Lec. En matière sismologique, rien ne vaut une tour d'ivoire, qui ne met pas ses fondations dans des cloaques des profondeurs traîtresses.

Les orgueilleux portent leur pitié aux autres, sans masque, tous crocs dehors. *L'ironie est le masque qu'emprunte la pitié de soi-même* - Cioran. Le contraire de l'ironie est le visage découvert. Rappelle-toi, que le pathos du *oui* nietzschéen ne s'arrêtait qu'aux deux anicroches : la pitié et l'ironie, le tragique et le comique. Formant, souvent, une balançoire : *Il se vante, je l'abaisse ; il s'abaisse, je le vante* - Pascal. Je me proclame grand - et, tout de suite, ma misère m'inonde ; je reconnais ma misère - et une grandeur insoupçonnée monte à mes yeux baissés.

L'ironie est aussi un trait d'âme, qui donne de la vigueur à l'irréalité du bien. *L'ironie est un trait d'esprit, qui dévitalise la réalité du mal* - J.Baudrillard. C'est toujours non sans mal que le bien triomphe du mal, même si le mal cède bien devant le bien.

Avec l'espérance, fille de la fatalité, on peut fêter la hauteur ; avec le désespoir, bâtard du hasard, on porte le deuil de la bassesse. *L'ironie de la fatalité est plus grande que celle du hasard, ce qui la rend plus hautaine et plus séduisante* – J.Baudrillard. Certains (Nietzsche) rêvent de jumeaux : le désespoir le plus profond précédant la plus haute espérance. *Toute pensée profonde doit commencer par le désespoir* – L.Chestov - *Всякая глубокая мысль должна начинаться с отчаяния*.

Au-delà du stade héroïque, il y a un stade ironique de la technique, de l'histoire, de la valeur – J.Baudrillard. Le héros sauvait la vérité, l'ironiste la noie. Les vérités ne sont plus que flottantes et insubmersibles. Au lieu de céder à la tentation de les posséder par l'idée, contente-toi de leurs furtives caresses verbales.

Négation musicale ou seulement bruyante : l'ironie est une négation élégante ; la vocifération est une négation grossière.

L'être ne se diffuse pas dans le rythme et dans l'image, il ne règne pas sur la métaphore, il est le souverain nul de l'inférence – A.Badiou. *Le devenir ne s'absorbe pas dans l'algorithme ou dans le noyau, il ne se soumet pas à la métonymie, il est le vassal hautain de la déduction* - à vous de juger où l'esprit doit rire ou pleurer. Et de pardonner à la platitude ce qu'on ne pardonne pas à la profondeur.

Quelle force que de n'avoir jamais cédé à l'espoir – R.Debray. Surtout quand on n'est pas assez pusillanime, pour combattre le désespoir. Par sa volonté de puissance, Nietzsche défendit bien la vie contre le désespoir, la souffrance, la satiété, mais succomba à l'invasion par la solitude. Solitude, ce point de départ d'un nouveau cercle vicieux ou du même éternel retour : du

soi connu qui se désespère - vers le soi inconnu qui espère, et de cette duplicité naît la volonté de puissance, la volonté d'authenticité cédant à la volonté d'invention.

J'écoute ces chanteurs modernes, se réclamant de l'originalité la plus rebelle, et je n'y entends que la voix de la pire des foules, celle du présent. Pourtant, il est certain que les foules du passé furent plus abominables. Heureusement, on n'en garde que des échos soit abstraits soit pittoresques, et c'est ainsi que je me régale du folklore des bouseux d'antan, si en phase avec ma solitude.

J'avoue préférer la niaiserie musicale à l'intelligence mécanique. La hauteur musicale, même sans l'intelligible, résiste au temps ; la profondeur intelligente, démunie de sensible, est condamnée à sombrer dans la platitude.

Des œuvres des repus émane le même ennui, que ce soit la tragédie de Berlioz (Hamlet ou Harold) ou la mélancolie des nocturnes de Chopin.

De temps en temps, il faut que tu te rappelles, que presque partout, dans l'Univers, règnent le noir, le froid et le silence ; et tu t'agenouilleras non seulement devant la lumière de ton esprit, la chaleur de ton cœur, la musique de ton âme, mais aussi devant les rayons solaires, la douceur océanique, la musique forestière.

C'est dans la jungle latino-américaine, en vue d'un combat réel pour la liberté obscure mais enivrante, que R.Debray ressentit l'exaltation la plus forte de sa vie. Mes exaltations, à moi, provenaient surtout des rêves abstraits ; quand à la liberté, je ne l'appréciais que concrète, je la découvrais, enivré, au moment de mettre les pieds sur le sol français et de me débarrasser du lourd dégoût pour le réel et d'en apprendre le goût

léger. R.Debray voulut réconcilier la logique de la pensée avec celle de l'acte, le but que j'ai toujours considéré comme irréalisable et trompeur ; R.Debray souffre d'une nostalgie passéiste ; je me réjouis de ma mélancolie atemporelle. Mais que vaut mon harmonie imaginaire à côté de ses mélodies bien réelles !

En traitant d'absurdes la plupart de grands ouvrages philosophiques, il faut se rappeler que l'absurdité, étymologiquement, ne fut pas l'absence de sens mais l'absence de musique. Chez Kant, l'abondance de sens et le vide musical – la banalité des jugements. Chez Hegel, le sens arbitraire (toute transformation par négation, complémentarité, inversion de sujet et d'objets laissant le discours amphigourique au même degré de tangence), la prétention à la musique avec une oreille de sourd. Chez Heidegger, le sens noyé dans l'absurdité morphologique, mais une bonne imagination apportera un sens insoupçonné par l'auteur lui-même, puisque la musique y est réelle.

Devant un poème imprimé, un analphabète ne reconnaîtrait ni lettres ni mots ni sons ni rimes ni mélodies. *On aurait beau errer dans un cerveau, on n'y trouverait pas un état d'âme* - Valéry. Pourtant, dans le même organe se gravent et les traits d'esprit et les coups de cœur et les états d'âme – il suffit d'en maîtriser la graphie et de disposer d'un bon éclairage.

Qu'est-ce que le rêve ? - seuls les poètes le savent ; le support – la musique. Qu'est-ce que le savoir, la vérité ? - seuls les cogniticiens le savent ; le support – la représentation. Qu'est-ce qu'être ? - seuls les bavards le savent ; le support – la logorrhée.

Les dons les plus exclusifs, et donc purs, sont le musical et le mathématique – une sidérante nullité des musiciens, cherchant à faire de l'esprit, ou des

mathématiciens, dissertant sur l'âme.

Une attitude qui, par la volonté bien bête d'être original en tout, répugne à l'instinct charnel (le Nietzsche frustré et le Valéry comblé y succombent), cette attitude ne voit pas qu'on n'est en partage avec les autres que par l'esprit et non pas par le cœur. Et l'ivresse d'un cœur débordant ou d'un corps palpitant est semblable à l'ivresse de l'âme enchantée, à l'écoute d'une musique. L'esprit devrait se taire ou s'éclipser devant toute ivresse incompréhensible ou cachottière.

Oui, l'éternité, même purement amphigourique, m'est plus proche que le jour d'aujourd'hui, même le plus naturel. Mais il vaut mieux *chanter* l'aujourd'hui, avec une voix, venue de nulle part, que *décrire* l'éternité, dictée par une oreille d'aujourd'hui.

Surtout le Style

Ce que j'attends de la littérature : soit de la matière intelligente, relevée par le talent (Valéry), soit un ton, qui se prêterait, à la fois, à la lecture à travers les pleurs ou à travers les rires (Shakespeare et Cervantès). Mais ces deux sources, apparemment, ne se croisent jamais.

L'amour est aveugle, puisqu'il devient regard. L'effet le plus immédiat, lorsque tout n'est que regard, c'est que le fond, le poids et le bruit des choses disparaissent, et je me mets à vivre de la pure et impondérable forme, proche de la musique.

La liberté est nue, la création est l'habillage. Même si la création-source est libre, la création-fleuve ne peut pas l'être, à moins que celle-ci réussisse à préserver le rythme de celle-là (l'étymologie du mot rythme !). On n'est libre qu'en rêvant, c'est-à-dire en ne désirant pas la mise en forme. La création est l'affectation, la recherche des empreintes de ce qui n'a pas de corps. L'art ignore la liberté connue, il en invente une autre, inconnue, il la crée ; il n'écoute pas, il émet sa musique au milieu du silence : *L'art est appel à la liberté* – F.Schiller - *Die Kunst ist ein Appell an die Freiheit* - sans être libre lui-même.

L'homme de plume est fait du don, du fond et du ton. Sans savoir me prévaloir ni du don de Cioran ni du fond de Valéry, je ne trouve qu'une seule proximité possible : avec le ton de Leopardi.

Le miroir narcissique, l'écran d'observateur, le métronome de savant, comme figures ou instruments d'art pour saisir ce qui se rythme ou se cadence, paraissent bien inutiles et niais, quand on a la chance de posséder

un bon altimètre.

Le ridicule de l'alexandrin français : l'homme sachant compter (jusqu'à 12 !) est préféré à l'homme sachant chanter. Compter les syllabes n'a de sens qu'en versification métrique.

L'artiste-artisan, par conviction ou par dépit, proclame, que le fond et la forme doivent être de même tonalité. L'artiste à la plume impassible veut justifier la platitude de la forme par la houle du fond à maîtriser, fond resté muet, dans une traduction servile. L'artiste-énergumène fait la découverte fondamentale : toute forme artistique *doit* être apollinienne ; ne *peut* être dionysiaque que le fond, lisible à travers la forme inventée et libre.

Il faut donner raison aux sots, ricanant que la meilleure sonorité provienne du creux : aller au bout de la forme aboutit au vide résonnant, se solidariser avec le fond débouche sur le bourrage raisonnant.

Si la valeur de ton œuvre est sans *comment*, sans présence explicite de ton pinceau, on peut être sûr qu'elle fut conçue au nom de la hauteur ; Maître Eckhart se trompe et de type de justification et de dimension : *C'est à partir du fond le plus intime que tu dois opérer toutes tes œuvres, sans «pourquoi»* - *Aus diesem innersten Grunde sollst du alle deine Werke ohne Worumwillen wirken* - le profond dicte des contraintes, des matières premières, le haut désigne la mélodie, l'édifice, un but musical et vital.

Avoir trouvé dans la vie une musique, que ne surpassera aucune sonorité discursive, avoir découvert à la réalité une hauteur, dont aucun verbe ne pourra envisager l'ascension, me sentir un fond, que ne tapissera aucune parole, avoir compris, que le meilleur emploi de ma force est dans la peinture de mes débâcles - c'est seulement après ce parcours initiatique

d'humble que je pourrai dire d'avoir écrit *par faiblesse* (Valéry) : *Quand, le même jour, vous songerez à votre force et à votre complet néant, je croirai, que vous êtes à la recherche de la forme* - L.Reisner - *Когда Вы, в один и тот же день, будете мечтать о своей силе и полном ничтожестве, я поверю, что Вы ищете форму*.

L'ambigüité de l'art : ce que je ressens comme travail sur et de la forme, sera pris pour fond, contenu ou ressassement. Ce que je pressens comme réceptacle d'échos, sera entendu comme ma propre trompette, tambour ou voix grinçante.

Ceux qui ont *beaucoup à dire* font, d'habitude, du remplissage de formes, qu'ils ne maîtrisent pas, et une fois le *travail* accompli, ils éprouvent la sensation de *vide* ; le maître ne fait que *rêver* et *créer* des formes, qui *parleront* elles-mêmes, et à la fin il éprouve le sentiment de *plénitude*, car son œuvre aura rejoint la réalité, c'est-à-dire la perfection. *Écris sous l'attrait de l'impossible réel* – M.Blanchot.

Dans leurs écrits règne la *vie*, la vie sociale, le bruit social ; l'art, comme musique personnelle, y est absent. Leurs outils (y compris leur plume), leur matière et leur fond (les phénomènes), tout est de nature sociale. Le seul outil de l'art est la plume invisible ; la manière doit rendre inutile la matière ; le noumène doit se passer de phénomènes. *Une fois dans l'art, l'homme quitte la vie* – M.Bakhtine - *Когда человек в искусстве, его нет в жизни*.

Est artiste celui, chez qui les mélodies pénétrantes et les pensées accueillantes (et non pas l'inverse !) se fécondent profondément, pour enfanter de hautes images.

Les pensées, dans un bel écrit, sont comme le livret d'un opéra – un élément

structurant, mais subalterne ; c'est la musique des mots qui en détermine la valeur. La bonne lecture, comme la bonne écoute, est une question de l'oreille, plus que de la tête, des yeux ou même du goût. Plus on prête l'oreille au dire, moins on fait attention au dit, au profit du chanté.

Si faire retentir ma musique intérieure est mon premier souci, ce n'est pas du remplissage de la salle que je m'occuperai en premier, mais de son acoustique, c'est-à-dire d'un vide utile. Si l'œuvre du bien existe, elle serait bien dans la fidélité à la musique et dans le sacrifice des ovations, à l'opposé de : *le Mal revient où le vide est attesté* – A.Badiou - le vide, c'est le fond, et le Mal, c'est de le laisser informe, le Bien étant la naissance de formes.

Mon visage ne se donne ni au discours ni aux couleurs ni à la musique. La première sensation est celle d'un voile, que je cherche à rendre le plus fidèle possible. Du maximum de la fidélité seconde naît le seul décalque crédible - le masque. *C'est lorsqu'il parle en son nom propre que l'homme est le moins lui-même. Donnez-lui un masque, et il se dévoilera* – O.Wilde - *Man is least himself when he talks in his own person. Give him a mask, and he will tell you the truth*.

Ce qui est rigoureux refuse de se mettre en musique et reste, la plupart du temps, insignifiant. La rigueur est une univocité du fond et de la forme, ce qui est contraire à toute musicalité. Signifier, c'est découvrir du fond absolu dans une forme arbitraire. Découvrir le noyau d'une application.

Deux sortes de clarté de discours, appréciée des sots : une clarté interne, une platitude du style, les mots étant manipulés comme des choses, ou bien une clarté externe, la platitude d'une reproduction, des références courantes et trop attachées aux choses. La seule clarté artistique

souhaitable est celle d'une musique, convaincante et conquérante, reconstituant un état d'âme et détachée des choses.

Tenir en piètre estime le développement, m'occuper davantage du comment des mots que du pourquoi des idées, m'amuser aux jeux du langage, qui me font épouser des antinomies verbales sans répudier l'unité de mon souffle, - tel est le secret de la plus belle écriture, mais il suppose une maîtrise, une intelligence et un soi puissant, conscient et inconscient à la fois. Sur les axes, qui méritent mon regard, ce qui compte, c'est l'intensité de leurs extrémités et non pas mon choix d'un point privilégié, ma pose musicale et non pas ma position doctrinale.

Les ténèbres, qui, dans la Création, précédèrent la lumière, n'ont rien à voir avec les ténèbres, qui, seules, reflètent et interprètent mon âme. La lumière nécessaire est aux autres, et les ombres possibles sont à moi. Où butiner et où créer ? - même le travail devrait être de la lumière, mais pour mieux rendre mes ombres. On crée parmi les ombres du fond, jetées par la lumière des formes. La raison lumineuse ne suit que la voie de la vérité ; la musique ombrageuse ne suit que la voix du rêve.

Nul besoin de liberté, pour rendre le fond, suivre la loi du nécessaire y suffit. C'est pour créer la forme que la liberté est sollicitée, mais le meilleur moyen d'y parvenir est de commencer par bien formuler des contraintes. Le génie - la musique de la seule liberté, ne laissant pas entendre le bruit de la nécessité. Ses outils, ce sont ses contraintes inaudibles.

Tout notre fond est fait de lumière, mais il ne peut être rendu que par la forme, qui n'est que des ombres. Le sot aspire au bruit et à la lumière : *Pourquoi, misérable, tu brûles bassement pour la lumière ?* - Virgile - *Quae lucis miseris tam dira cupido ?* ; le sage rêve de la musique des ombres.

La terrible loi de l'offre-demande explique l'essentiel de toute époque ; aujourd'hui, le poète, et donc le philosophe et le style, disparurent, car non-sollicités par ce siècle, dont la première calamité est la non-exigence musicale, l'insensibilité au tragique.

Si je me soucie de mon propre arbre autant que de la forêt humaine, je mettrai à côté de la Haine du reproductif - ma Honte productive, et c'est sur cet axe que je composerai la musique de mes fureurs. Pour l'un des philosophes les moins musicaux, Spinoza, la haine et le remords furent les deux ennemis fondamentaux du genre humain. J'avoue y succomber, avec mon *odium humani generis*, et je vous laisse avec votre indifférence et votre paix d'âme. Le remords, si bien senti par Baudelaire, est une forme accidentelle, dont la honte est le fond primordial.

La philosophie est un genre poétique au champ subtil de tropes et ayant pour centre l'homme seul. Ce qui rend ridicules les *prosateurs*-philosophes mettant au centre une (pseudo-)logique, que seul maîtrise le mathématicien, ou une (pseudo-)intelligence, que seul pratique sans pédanterie le poète-né. Mais pires que les prosateurs sont les *logiciens* : *Les philosophes sont ceux qui proposent pour notre temps des énoncés identifiables* – A.Badiou - la peste sur votre temps et vos énoncés ! La philosophie devrait rechercher en tout de la musique intemporelle et mystérieuse !

Aux philosophies de l'être (le fond, le silence) ou du connaître (la forme, le bruit) je préfère celle du naître (la hauteur des commencements, l'intensité de la musique).

Toute caractéristique du contenu peut être complètement rendue par une

forme, astucieusement imaginée ou inventée, par l'esprit ou par l'âme. Ainsi, une fois qu'on s'est débarrassé du contenu, on est exclusivement dans les arts des formes, c'est-à-dire soit dans la science, donc dans la mathématique, soit dans la poésie, donc dans la musique.

Le poème (représentation naissante) est au noème (représentation née) ce que le chant de rossignol est à la symphonie. Un goût pour l'obscurité, des oreilles tendancieuses, un abandon. Mais le fond - rhétorique ou sonore, en oratorio ou en cantate - est le même.

Le sensible : ce que je vois, entends, sens, goûte, touche ; l'intelligible : le regard, la mélodie, l'arôme, le goût, la forme. L'homme des sens, le trivial, est dans le premier ; l'homme de l'essence, l'intellectuel, - dans le second ; celui qui les relie, l'homme du sens, est le métaphysicien ou le poète.

Dans la seule architecture qui me soit accessible, celle des ruines, les idées platoniciennes ou les pulsions nietzschéennes ne sont que styles-édifices, et les circonvolutions apolliniennes ou les fibres dionysiaques – que matériaux de construction. Les ruines, libérées de la vitalité des fondements et de la pesanteur des faîtes, se rient de l'existence réelle et s'adonnent aux valeurs virtuelles. C'est cela, la réévaluation nihiliste, l'exact contraire du platonisme : au lieu des points d'attache préconçus - leur libre conception.

Pour juger de l'intérêt d'une pose (posture/position) philosophique, le premier réflexe est d'en imaginer le contraire ; c'est ainsi que l'on comprend l'insignifiance d'un regard, qui aurait pour centre l'être, la matière, la vérité, la liberté, et l'on finit par reconnaître que l'opposition la plus intéressante est entre la poésie et la prose, la consolation et la conviction, la musique et le bruit, l'abstrait et le concret, le commencement et le résultat, l'élégance artificialiste et le naturalisme béat ; et cette opposition est symbolisée le

mieux par le sophisme et le cynisme. Platon, Pascal, Nietzsche, face à Diogène, Hume, E.Husserl. Curieusement, les seconds triomphent en pratique, tandis qu'en paroles sont proclamés vainqueurs - les premiers.

Hegel assigne à la philosophie la tâche d'interpréter le monde, Marx - de le changer, Aristote - de le représenter : le sens, le devenir, l'être. Le relatif de l'absolu, l'absolu du relatif, l'absolu. Mais, en tout cas, c'est la musique et l'intensité du langage, c'est-à-dire le regard, qui feront, que ce monde est bien à moi. Par ailleurs, l'intensité nietzschéenne n'est pas la force, comme on le croit bêtement, mais exactement - la musique ! Comme sa force consiste à savoir s'appuyer sur sa noble faiblesse.

Dans un vrai livre de philosophie, on doit faire appel à une haute musique de poète, à un vaste style d'écrivain, à un profond regard de penseur. Nietzsche fut le seul à atteindre à cette harmonie. Mais dès que les hommes imaginèrent, que seule la dernière dimension justifiât le titre de sage, ils proclamèrent, paradoxalement, la préséance du langage, et leur profondeur universitaire, sans nulle forme musicale, se mua aussitôt en platitude.

Le regard est un don de l'esprit : vivre non pas des choses vues par les yeux, mais de la perception ou de la création de la musique par ton âme, qui est le siège du goût et du style. Avoir son propre regard te prédestine au grand bonheur ou au grand malheur. *Le bonheur est dans le comment et non pas dans le quoi ; il est un talent, et non pas une chose* - H.Hesse - *Das Glück ist ein Wie, kein Was ; ein Talent, kein Objekt* - le malheur, c'est la faiblesse du comment et l'invasion par le quoi.

J'ai beau me débarrasser de la lourdeur des choses, sentir l'essor musical, pictural ou intellectuel, - c'est la lourdeur des mots qui me clouera au pilori, des mots, pour lesquels je ne suis qu'un intrus, lourdaud et balbutiant, perclus de mésaises de métèque.

L'une des plus immenses merveilles humaines : dans les cas les plus intéressants, on ne sait pas d'où vient l'irrésistible musique de notre regard ? - de la perfection du réel, de l'intelligence du représenté, de l'élégance de l'exprimé ? L'esprit le plus rare - celui qui vit une fusion de ces trois sphères, dans un accord divin, et, tout en reconnaissant leurs mutismes problématiques, nous enivre de leur musique recréée, recommencée, mystérieuse. *Les mots, parfois, ont besoin de musique, mais la musique n'a besoin de rien* - E.Grieg.

La poésie, c'est l'interception de regards de l'éternité, regards, qui suggèrent des formes (mots ou sons) et promettent l'attouchement du fond (bonheur ou enthousiasme). Qu'est-ce que l'image éternitaire, sinon une haute musique révélant un sens profond : *La musique du vers ne peut se passer de sens ; mais le sens du vers ne peut se passer de musique* – V.Weidlé - *Музыка стихов не может обойтись без смысла. Но и смысл в стихах не может обойтись без музыки*.

Que mon mot soit qualifié de dissimulation ou d'authenticité, il restera toujours de l'expression ; modèle à suivre ou modèle à créer, mon visage sera confondu avec mon masque. Sans mes mots, je suis un algorithme muet ou un rythme jamais exécuté par un instrument. Si les mots ne font que masquer l'homme, l'en débarrasser, c'est le réduire à une momie.

Le langage est la demeure de notre esprit. Entre ses murs se trouvent de bons miroirs, une excellente acoustique, d'infaillibles climatiseurs ; j'y introduis une image, une mélodie, un climat - je retrouve des échos et saisons imprévisibles. *Le langage n'est pas seulement maison de l'Être, mais aussi hébergement de l'être humain, le lieu, où celui-ci se rencontre* – H.Gadamer - *Die Sprache ist nicht nur Haus des Seins, sondern auch*

Behausung des Menschen, Platz wo er sich begegnet. Mais ma texture intérieure doit être en harmonie avec mon architecture extérieure ; les meilleurs styles sont - château en Espagne, tour d'ivoire, ruines. Ruines et musique, uniques ou multiples, opposées à maison et voix : *L'univocité de l'être signifie, que l'être est Voix* – A.Badiou - comme, sans doute, il est *Vers*, puisqu'il est *universel*. Pour d'autres, il n'est que Silence, traduisible en musique par l'esprit devenu âme. *Le langage est séparé de toute relation à l'Être* - Gorgias.

La demeure de l'être de l'homme est sa musique, qu'il puise, surtout, dans son âme, mais aussi dans la langue ; mais la langue a deux facettes, la descriptive et l'expressive, et seule la dernière est de la musique - deux objections au faux projet heideggérien d'enfermer l'être dans la langue.

Dans tout discours, il y a un fond, mécanique et banal, l'idée, dictée par l'esprit, et il y a une forme, organique et musicale, inspirée par l'âme. La hauteur d'âme ne se révèle qu'à ceux qui n'ont pas que les yeux pour voir et dont les oreilles perçoivent de la musique dans tout bruit de la vie.

La note, c'est le mot ; l'accord, c'est l'idée - *La note m'émeut ; l'accord m'intimide* – Z.Hippius - *Звуков хотим, - но созвучий боимся*. Ceux qui se croient pleins, prennent cette plénitude pour idées et font appel aux mots sans relief. Ceux qui se reconnaissent vides cherchent des mots intenses, mais l'aléa des idées, qui en naissent, les décourage.

Ils ne quittent pas des yeux – la chose. Cette scrutation est déclenchée par la raison, mais, arrivés à une certaine profondeur, ils avouent les limites de la raison et laissent la parole à ce qu'ils appellent la *foi*, cet aveu d'impuissance de la raison. Tandis que le bon relais devrait être assuré par l'âme, qui abandonnerait la chose pour le rêve, c'est-à-dire pour des images

pleines d'intensité musicale. Dans ce rêve, la chose, au lieu d'être sondée dans son fond, serait enveloppée d'une forme nouvelle.

Cioran écrit pour le salon (d'où l'importance du style) ; Valéry réfléchit devant Dieu (cet inexistant, indispensable pour une belle intelligence) ; Nietzsche s'extasie devant lui-même (dans une solitude du mot et de l'idée, nous bouleversant par leur musique). Je tente de réunir ces trois milieux, en un lieu que j'appelle mon soi inconnu. Mes trois confrères ont leur voix propre, puisqu'ils n'ont pas de collègues à rassurer ou à flatter ; pourtant, c'est ce que cherche la gent professoresque, en écrivant dans un jargon, miteux, lourd et farfelu.

Sur le *fond* de la réussite monumentale du monde, peindre la *forme*, en miniature, de mes désastres ; dans la pose du vaincu, vaincre le monde triomphant ; le matériau le plus propice, pour faire entendre ma musique de hauteur, est le silence des chutes ; même si je ne trouve pas de ruines à portée de ma plume, il faudrait en inventer, pour en aimer les murs nus, les toits translucides et l'acoustique paradoxale.

Les *vérités sacrées* qu'on découvre, en renonçant à la raison et en se plongeant dans un recueillement, ont toutes les chances d'être de sacrés mensonges. Les vérités n'ont ni visages ni mélodies ; ceux-ci peuplent le recueillement et désertent le raisonnement. Quand la vérité s'orne d'images et de sons, c'est pour séduire le badaud ou amuser le sage.

L'une des joies du maître du mot est d'avoir constaté, chez soi-même, deux propositions contradictoires et de chercher *deux* langages, dans lesquels chacune est vraie. Le naïf dit : *Mieux vaudrait me servir d'une lyre dissonante que de me contredire* - Gorgias. On comprend d'où viennent vos monumentales cacophonies, mais on se fiche de vos misérables

contradictions, dues à la sottise de votre langage unique et commun. Le vrai sage est un inventeur de langages d'art et un musicien d'une vie, dans laquelle même les contradictions ont leur partition harmonieuse.

Dans la *parole*, ils veulent entendre des *pensées* ; et dans les pensées, ils veulent trouver des *vérités* - mais de tout cela est déjà capable la machine ! La parole ne vaut que par la musique, qui reste, une fois filtré le bruit des pensées. La pensée ne vaut que par la danse des images, une fois pétrifiée la marche des vérités.

On parvient à garder la suite dans les idées soit par la forme, en narration ou récit, soit par le fond, en respectant l'unité de souffle ou de hauteur. Dans le premier cas, le souci du fil pseudo-logique mène fatalement à la soumission aux choses et à l'ennui. Seule la seconde démarche me paraît être digne d'une plume ambitieuse, se vouant aux perles au détriment des colliers. Triompher d'un défi, en trois lignes, est plus délicat que de remplir des folios.

Pour ne pas élargir l'action, il faut la flanquer de doutes, geôliers sourcilleux. Élaguer tout ce qui est saillant, dans l'action, n'en attendre qu'une forme dictée par un goût non végétal, pour que s'y nichent des reptiles tentants ou des volatiles chantants. Laisser brumeuses ses sources, ne pas extorquer aux fruits ce que refusaient d'avouer les fleurs.

Les actes d'homme sont les branches les plus proches de la terre. Pour que l'arbre ait forme et hauteur, souvent, il vaut mieux l'élaguer par le bas.

Le rêve – une pensée, qui illumina mon âme, sans se propager jusqu'à mes bras. *La pensée, qui ne passerait pas à l'action, s'éteindra d'elle-même* - Dostoïevsky - *погаснет мысль не трудящаяся* - oui, mais elle laisserait

briller dans le noir, peut-être, quelques étoiles. Mêlée à l'action, elle éclairerait des routes ou pâturages, mais me désintéresserait du ciel. La vie, n'est-elle des souvenirs des étincelles ou des comètes ?

Notre manière de suivre l'appel d'activisme ne traduit rien de notre fond ; sur notre surface vibrionnent nos actions, tout en ignorant nos abîmes. Ces houles sont vouées à la platitude : *Les actes ne méritent ni paradis ni enfer* – J.Borgès - *Los actos no merecen ni paraíso ni infierno*. En revanche, la voie qu'emprunte notre chute dans le *farniente* porte des signes éloquents de nos vrais élans. Comparez les visages si variés et lisibles de Méridionaux avec la monotonie muette et illisible des regards nordiques.

L'action selon Valéry va du sentiment à la forme, et selon moi - de la forme à son fond réel ; Valéry l'identifie avec l'enveloppement et moi - avec le développement. Son *l'homme est action* et mon *l'homme s'arrête à l'action* disent, en définitive, la même chose. Nous sommes d'accord, que la quête la plus passionnante de l'art concerne le cheminement imprévisible entre l'impression et l'expression. L'expression fixée doit rester sans prolongement.

L'artiste dit, à l'opposé d'Aristote, que la forme est une puissance libre et génératrice, dont la matière n'est qu'un acte passif et servile.

Les rapports entre penser et agir, comparés avec ceux entre la question et la réponse, sont inverses, mais sont souvent très éloignés des rapports de cause à effet. Et comme les meilleures questions contiennent la réponse, la bonne pensée peut se passer de développement par l'acte. La pensée est une inspiration, et l'acte – une expiration. En expirant on rit, sanglote ou soupire ; l'inspiration est ce qui féconde l'expression. L'agir n'est que technique ou fonctionnel.

L'obligation d'avancer mon esquif me poussera à m'intéresser aux étoiles et même réveillera l'angoisse des profondeurs. Qui rame ne voit pas le fond - c'est la sueur qui obstrue la vue. Ce seront les larmes, si je ne fais que scruter le ciel. Ou le sang, si je n'aspire qu'au fond. Le fond paraît net surtout aux aveugles de naissance.

Être *performatif* ou *informatif*, c'est tout ce que savent faire ceux qui ne maîtrisent pas la *forme*. Des entremetteurs, des émetteurs - et pas des commetteurs.

La conception suit les jalons - l'action, la pensée, le sentiment, la forme ; la perception emprunte le chemin inverse ; le sentiment doit être plus près de la forme, et la pensée – de l'action. O.Wilde se trompe d'étape : *Rêver d'une forme, aux jours de la pensée* - *A dream of form in days of thought*. La forme se donne surtout à la nuit du rêve, encadrée de matinées de nos doutes et de vesprées de nos certitudes.

La part banale et dynamique, en nous, s'occupe de l'accumulatif, du reproductif ou de l'interprétatif ; la part artistique - de l'expressif externe appuyé sur un représentatif interne. Il paraît, que le cerveau ne fait jamais appel au représentatif ; l'art serait ce qui éloigne de l'homme.

Former, et non pas remplir mon rêve, l'abandonner au vide pur. Conformer ma vie, déformer mes mots - autant de moyens de ne pas ouvrir des vannes.

L'action et la logique servent à chercher une solution, tandis que c'est surtout le langage qui aide à formuler le problème – deux milieux, deux démarches, deux outils difficilement compatibles. *Les problèmes ne se résolvent pas avec l'état d'esprit, qui nous y a amenés* – A.Einstein - *Probleme*

lassen sich nicht mit den Denkweisen lösen, die zu ihnen geführt haben. Comme les mystères ne se dissipent pas avec le même état d'âme, qui nous y a plongés. Les images, les mots, les concepts - dans chaque domaine nous avons un expert indépendant : l'âme, le cœur, l'esprit. Choisir un mystère, énoncer un problème, inventer une solution.

En littérature, l'action s'oppose à la reproduction. *Je prends la plume pour l'avenir de ma pensée, non pour son passé. Je parle bien, si je bâtis en même temps que je parle* - Valéry. Les autres copient le présent des choses. La forme architecturale future du bâti résulte de la résolution de contraintes présentes, tandis que le passé du but n'en donne qu'un fond utilitaire. Dans la conception, charnelle ou poétique, on ne connaît point l'enfant à naître.

On ne peut aimer que l'objet, dont on ignore le véritable fond, et dont la forme séduit inconditionnellement, aimer en amateur, crédule et enthousiaste. Dès qu'on commence à maîtriser le fond, on devient un professionnel, rigoureux et raseur. Tenir à la maîtrise de la forme, notre meilleure chance d'entretenir un regard vibrant. Dilettante du fond, expert de la forme.

J'aime, tant qu'au créer ne se substituent ni le bâtir ni le construire, tant que l'élan de la forme me préserve du contact avec le fond.

On se dégrise en assouvissant ses soifs ; seules la forme et les étiquettes des bouteilles, le regard et l'écriture, nous tiennent encore en vertiges, nous enivrent sans vin.

Dans notre relation avec autrui, intervient toujours un tiers - un pays, une époque, une éducation - dont l'ampleur ou la profondeur servent de fond, pour jauger nos qualités ; l'amour en est une exception et même une

inversion : c'est de sa hauteur que seront jugés et le fond et la forme de notre existence.

Quand le regard, le mot et le geste de l'autre, au lieu d'*ex*-primer une solution en pure forme, m'*im*-priment un mystère, je deviens traducteur-inventeur-créateur du fond. *Aimer quelqu'un, c'est l'inventer* - R.Gary.

Chez les écrivains, il y a une énigmatique relation entre la qualité de leurs amours secrètes et le degré de fébrilité de leur style ; mais je ne saurais déterminer où est la cause et où est l'effet. Les amours délicates favoriseraient les classiques (Goethe, Flaubert, Valéry), les amours banales réveilleraient les romantiques (A.Lamartine, Hugo, B.Pasternak), les amours vulgaires pousseraient les véhéments (L.Tolstoï, Nietzsche, Cioran). L'esprit, le cœur ou le corps y sont conducteurs de leurs émois. Mais il semblerait que le plus parfait organe de l'amour fût, malgré tout, l'âme (Goethe serait du même avis) ; et c'est l'exemple unique de M.Tsvétaeva, qui connut toutes les trois sortes d'amour et n'aima que de l'âme, et qui en est la plus belle et la plus tragique illustration.

Dans tout homme, l'amour réveille un poète, qui se met à inventer des noms et des modes d'accès nouveaux aux choses, aux idées ou aux images. *L'amour commence par une métaphore* – M.Kundera.

L'amour est ce qui crée le vrai fond de la vie, tous les autres sentiments n'y ajoutant que de la forme ; il est, dans la vie, ce que la poésie est dans l'art. Plus que de sens, la vie a besoin d'intensité et de mystère, dont la munit la poésie et l'amour, ces sens méta-vitaux.

Le fond de l'amour se réduit, peut-être, à une biologie ou à une astuce divine, mais la forme la plus sublime de sa manifestation, c'est la caresse ;

c'est elle qui relance la flamme, que cherche à souffler toute satisfaction de mes désirs. L'amoureux et le créateur vivent les mêmes affres, la forme sauvant le fond : *Une passion, s'éteignant dans une forme, - voilà ce qu'est la création* – M.Prichvine - *Творчество - это страсть, умирающая в форме*.

Je suis regard et visage, pour aimer ou être aimé, avec la même source d'ombres ou de lumières - mes yeux ; le pire drame - mes ombres décolorées ou ma lumière froide - mes yeux éteints, privés de formes naissantes et de fond inné.

L'art : suggérer, pudiquement, par quelques reliefs, contours ou fragrances, le sens, la charge et la hauteur d'un regard sur ce qui appelle adulation, sacrifice ou possession - tout art est, donc, érotique. Où encore la volupté frôle de si près la honte ? *Mes pensées sont mes catins* - Diderot. Les intentions du bon Dieu n'y sont pas sans ambigüité non plus : entre *être* l'Amour ou *faire* l'amour, Il s'est réservé être et ne nous invita qu'à faire.

L'amour fuit les preuves et les développements ; il veut réduire à la forme de maximes caressantes tout le fond écrasant de la vie ; la caresse, que la main lascive ou le verbe furtif m'offrent, c'est une maxime d'un bien suspendu. *Laisse-moi l'aphorisme ; j'attends l'arbre et l'amour* - Valéry.

L'amour, la femme, l'image gagnent à n'être vus qu'en tant que fantômes intouchables. Et Dieu mort, c'est-à-dire, Dieu, qui perdit tout besoin d'une référence au réel, Dieu devenu fantôme, rejoignit les meilleures sources du beau chez les vrais créateurs.

Le bon style, ce ne sont ni les yeux ni la vision ni même le regard, mais l'une des facettes du talent, la seconde résumant l'ouïe et l'entendement. Mais le génie serait plutôt la technique que l'imagination, plutôt le mot que l'idée.

Un style parfait : faire sentir la matière des sentiments, en ne maniant que la géométrie des images. Un mauvais style : ne voir que la géométrie. Pas de style du tout : n'exhiber que de la matière.

Le style naît de la sensation du contact maîtrisé avec le matériau - mot, marbre, couleur. Il se perd, quand seuls le cerveau ou la chose guident ta main. *Être maître de son propre style n'est pas assez ; il faut que le style soit maître des choses* – Leopardi - *Non basta che lo scrittore sia padrone del proprio stile. Bisogna che lo stile sia padrone delle cose*.

Le style est la maîtrise du passage du fond à la forme. Le talent et l'intelligence mènent à la naissance imprévisible d'un fond insondable au milieu d'une forme maîtrisée.

Le style émerge davantage des facilités évitées que des difficultés vaincues. Aujourd'hui, la chose la plus facile est la négation ; et la meilleure contrainte est peut-être la négation de la négation, la résignation, le divorce définitif entre le nez et la cervelle.

Le décalage horaire entre le style et la *pensée*. D'où les artistes, soleils sans aiguilles ni cadran, ou les cuistres, cadrans et aiguilles sans soleil. Les premiers vivent d'empreintes, les seconds d'enregistrements. Le culte du style (juste !) est la meilleure preuve d'insignifiance de toute pensée.

Il peut y avoir un bon style de présence de l'auteur comme un bon style de son absence. Quand on déclare, qu'il vaut mieux laisser la *Nature* et l'*Éternité* agir à la place de l'auteur, agissent, le plus souvent, la matière et la géométrie.

En littérature, le style, c'est l'emploi individué, conscient, cohérent et maîtrisé, des déviations langagières ; il est l'affirmation de la domination d'une forme nouvelle, face à un vieux contenu résistant.

Le but ultime de l'art : que mon image s'anime. Elle peut le devoir à la profondeur apollinienne ou à la hauteur dionysiaque, à l'interprétation ou à la représentation. Mais quand je touche aux deux, j'arrive à l'extase, à la naissance d'un style : l'ivresse en accord avec l'équilibre. *Ek-stasis* - se tenir au-delà, être en accord avec le soi inconnaissable, se faire son souffle, traduire son âme : *L'âme des choses est insufflée par le style* – V.Rozanov - *Стиль есть душа вещей*.

Ce qui rend particulièrement sceptique, face à la tyrannie des *pensées*, c'est qu'une défectuosité de forme est ressentie, le plus souvent, comme une défectuosité de fond, mais la qualité de fond rattrape rarement la faiblesse de forme.

Deux conflits polissent une œuvre : entre le fond et la forme et entre la forme et la matière. Quand on comprend, que le premier se réduit au second, on a des chances de devenir artiste. Non seulement *la matière aspire à la forme* (Aristote), mais la forme appelle et déconstruit le fond (*Gestalttheorie*).

Le talent ne contient en soi ni palettes ni rimes ni gammes ni images ; on ne les découvre que dans ses productions ; il est une pure relation entre le mystère du fond et le mystère de la forme. Un seul de ces mystères vous manque, et vous n'êtes plus artiste.

L'art naît de l'arbitrage rendu par ma raison, face aux trois discours, deux intérieurs et un extérieur. En moi, parlent mes passions (goûts, émotions,

ambitions) et la voix divine (le beau, le bien, le vrai). Vers moi s'adresse la voix de mes instruments (langue, formes, harmoniques). L'échec, c'est leur rendez-vous manqué, un verdict arbitraire, une peine perdue par contumace.

Ce qui est bancal et bête, dans une métaphore ou dans une pensée, cherche son salut dans le développement ; mais ce qui est déjà plein - y perd. *L'image gagne toujours à ne pas être développée* – L.Aragon - la pensée, en dernière instance, y gagne aussi. Et c'est l'émotion première qui en est victime, puisqu'elle n'est vivante que près de sa source, à laquelle on ne peut être fidèle qu'en mourant de soif.

Tout travail littéraire est érection d'un temple, autour de mon image, que j'aimerais vénérer. Les apports des autres sont de deux types : fournir des matériaux impérissables ou démolir d'autres idoles. La dernière catégorie est la plus rare, et son rôle est capital ; ma reconnaissance va à Nietzsche, à Valéry, à Cioran, les seuls à savoir renverser les épouvantails du savoir et des écoles. Je me construis autour de leurs questions : *Pourquoi je suis le mieux sculpté* ? *Où mes miracles sont-ils le plus inattendus* ? *Comment prier au milieu des ruines* ?

Dans l'écrit, contrairement à la vie, plus on tient à la lettre, plus on gagne en esprit. La manière qui apporte la matière.

Pour ceux qui veulent conter compte matière ; ceux qui veulent chanter décantent manière.

Sache distinguer ce qui doit son charme à ses enveloppes et ne cherche pas à le dénuder. N'habille pas ce qui n'est beau que nu.

Le romantique crée un nouveau lecteur ; le classique en profite pour le combler. Le *non* romantique, hautement fervent, se traduit facilement en un *oui* classique, profondément altier. On n'est jamais classique, on le devient. On ne devient jamais romantique, on l'est.

Un style rêvé : donner l'impression de procéder par raccourcis, tout en faisant entrevoir un regard sur l'absolu. Un style sans intérêt : se laisser guider par la rigueur d'enchaînement. Ne pas quitter la haute contrée, ne pas goûter les bas-côtés.

Cioran croit, sérieusement, que ce qu'il *a à dire* est plus important que son style ; Nietzsche occulte le fond et soigne le ton ; Valéry est parfaitement conscient de la part et du fond et de la forme. Le premier ne comprend rien ; le deuxième ne cherche pas à comprendre ; le troisième comprend tout. Mais on ne retiendra de tous les trois que la forme, puisque n'importe qui peut comprendre et même narrer notre fond commun. Tous les trois savent *chanter*, et peu importe si ce qu'ils *ont à dire* s'y mêle.

Le mûrissement de ma plume, à travers mes rapports avec la beauté, - trois étapes : le désir – l'ampleur des choses belles à peindre ; la puissance – la profondeur de ma vision du beau en général ; la création – la hauteur, le ton et le style de mon beau langage. Arrivé au dernier stade, ayant acquis mon propre regard et l'art de manier mes faiblesses, je me désintéresse et des choses vues et des puissances.

Le bon écrivain procède comme tout lecteur : de l'expression à la pensée (et non, comme le préconise N.Chamfort, l'inverse).

Dans une œuvre d'art, le commencement, c'est la contrainte, imposée par le regard (le soi inconnu) et suivie par le style (le soi connu). Un commencement réussi serait une pure caresse : *ces regards brillants de*

caresses - Balzac.

L'Esprit et le Verbe, c'est tout ce qui me reconnaît pour Père. Quand le Verbe est *vers* Dieu, je suis dans le vers ; quand Il est Dieu Maximus, je suis dans la maxime. Et l'Esprit m'enveloppe d'un fond de silence.

On reconnaît une vraie écriture, lorsque l'origine du plaisir ne remonte pas directement à la part de l'hallucination ou du calcul dans le livre. Mais sans l'un *et* l'autre, aucun style ne sauve la mise.

L'idée s'arrête, quand l'épithète faiblit. Aller jusqu'au bout d'une idée désincarnée, c'est accepter un corps à corps avec l'ennui.

On est en présence de la poésie, quand l'inexpliqué d'une image ne la compromet pas.

Je cherche des matières sans forme, et je tombe sur l'océan, le bien, l'amour. Et je comprends, pourquoi l'art, cette alchimie imaginaire de l'inimaginable, cette mise en forme de ce qui est sans forme, s'y attarde si souvent.

Plus je me mêle de la peinture de la réalité, plus vague et commune est mon image ; plus je m'en détourne, plus déterminés sont mes traits. Pour savoir qui je suis, il faut me laisser divaguer.

On ne doit écrire qu'étant submergé. Il vaut mieux l'être par un vague besoin de *forme* que par la certitude d'un *fond* net. La forme est en haut, et le fond – en bas. Toutes les profondeurs furent déjà explorées et réduites aux chiffres ; la musique ne peut naître que de la hauteur, de l'arrachement à la terre et par la montée aux cieux, en suivant un *Gradus ad Parnassum* : *En montant - écrire, et en écrivant - monter* - St-Augustin - *Proficiendo scribunt,*

et scribendo proficiunt.

Même dans l'art, la fonction collective domine désormais la forme personnelle. La devise des designers, *form follows function*, devint une norme ; l'artiste oublia que le beau pour soi se déprécie en présence de l'utile pour les autres.

Tout bon Narcisse n'est qu'un Pygmalion agenouillé devant sa Galathée, dont les mots font reconnaître l'image de son créateur.

Derrière toute belle forme, même la plus détachée des choses, on retrouve, sans peine, un fond monumental. Y aurait-il une règle mystique, qui associe à une hauteur de forme - une profondeur de fond ? Mais toute tentative savante de les rapprocher débouche, inéluctablement, à de la platitude. L'art est dans l'isolement de la forme, en communication incompréhensible avec le fond.

Dans l'écriture banale, la forme résulte du fond ; mais quand, à l'inverse, d'une belle forme surgit, imprévu et imprévisible, un fond, on est en présence d'un style, d'une littérature, d'un talent.

L'écriture elliptique : trouver une distance harmonieuse entre les deux foyers – l'esprit et le sentiment – pour que le langage dessine une courbe, dont tout point serait à la même distance sommaire de ces deux points.

L'esthète fait de l'esprit, le penseur l'invente, le poète le fuit. Plus discrète est la place de l'esprit, plus crédible est le transfert du sens. L'image est la langue qu'on tire à l'esprit.

Dans chaque écrit se reflètent nos sens : l'odorat – perspicacité, le goût –

élégance, la vue – horizons, l'ouïe – connaissance, le toucher – caresse. Toutes ces facettes s'inscrivent dans l'ampleur et se rehaussent par le talent.

Styles descriptif ou aphoristique : flamme maintenue au petit feu ou feu sans flamme. La flammèche enflamme, le feu attire. La force du scandale, l'impuissance de la tentation.

Le but le plus enviable de l'écriture : qu'à travers ton cerveau on découvre ton visage et lui voue un regard fraternel. À comparer avec *Perdre le visage, écrire n'a pas d'autre but* (G.Deleuze). Ces sots, qui opposent l'*interprétation* et le *manifeste* aux *protocoles d'expérience* et *programmes de vie* ! Ta Muse - au minois hors commun - devrait être la seule à tenir le miroir. En son absence, on se contentera du lac le plus proche.

C'est en fonction de la place de la forme et du contenu que l'histoire de l'écriture peut être divisée en trois étapes - la moutonnière, la poétique, la robotique : la domination du contenu (des choses, du *quoi*), le culte de la forme (des relations, du *comment*), la règle de production de la forme à partir du contenu (du *pourquoi*, de la causalité comme forme banale d'un fond, qui se réduit aux lois naturelles ou aux conventions humaines). Tout écrit d'art naissait jadis d'une réflexion abductive, aujourd'hui il veut être déductif, et la machine l'y surclassera.

Narrer, en littérature, c'est recoller les morceaux. Acceptable tant que la colle du style ne sert que la qualité de la mosaïque. Je préfère des collections de pierres précieuses, où chaque pièce surgit comme une perle, sans trace de mains affairées. Mais veiller à ne pas tourner en un kaléidoscope soumis au hasard des tournis ambiants. Fuir les continents, rester insulaire, pratiquer une *écriture en archipel* (R.Char).

Les buts de l'art : donner de l'ivresse à une forme sensée ou donner de la forme à une ivresse des sens. *Ce qu'on lit doit non seulement étancher une soif, mais enivrer* - St-Augustin - *Non solum sapit, quod legis, sed etiam inebriat*.

L'écriture est un acte (et non pas un rêve) surveillé par une sensibilité, une mémoire et une intelligence, ce qui le décompose sur ces axes : la hauteur du style, l'étendue de l'ambition, la profondeur de la construction.

Naissance du style sec : le sang ou la larme pressent, prêts à se répandre sur ma page ; leur fermentation trop rapide risquerait de faire oublier le goût de leurs sources ; je finis par me dédier à l'arbre, conservateur de sources illisibles, conducteur de sèves invisibles.

L'image de synthèse collective évinça l'image sculptée de solitaires. Plus d'élan indicible, que la netteté d'un verbe fractal. Ils parlent, discourent, raisonnent, au lieu de chanter. La mort de l'art fut provoquée par celle de Dieu ; l'image, dans sa chute iconoclaste, entraîna l'extinction de tout souffle de caste.

Prêcher la créature - Goethe, Nietzsche, le créateur - L.Tolstoï, Cioran, la création - Shakespeare, Valéry. Polir, pâtir, bâtir.

Plus je me laisse fasciner par le fond, plus étriqué devient mon diapason sur la chaîne : esprit-âme-cœur-corps-habit - le plus souvent, ce seront deux chaînons adjacents qui m'obstrueront le reste. Plus je maîtrise la forme, mieux je me passe des intermédiaires pour ne plus jouer, enfin, que sur le registre : esprit-habit, le reste n'étant que délicatement suggéré.

Les ruses, cachotteries, feintes d'artiste ressemblent étrangement au travail

de cambrioleur. L'appât de trésor, la trouille du banc des accusés, le gant musqué et le visage masqué. Et à la clé, souvent, le ridicule de la bredouille : *Le banc des accusés, ce n'est pas grave, ce qui est grave c'est d'y être acquitté, sous ricanement général !* - M.Prichvine - *Не страшно, что будут судить, а страшно, что при общем смехе еще и оправдают !*

Ceux qui tiennent à leur visage et défendent leur liberté ne peuvent pas posséder le style, qui est le masque et l'aveu (Cioran).

Le fond à rendre est le même pour tous les hommes. C'est par le choix de la forme - syllogistique, narrative, pulsionnelle - qu'ils se distinguent : la profondeur, l'étendue, la hauteur. Mais pour s'entendre, le vrai dénominateur, le talent, suffit.

Une œuvre : le choix de l'objet (choses et relations), le choix du projet (angle de vue), le choix du sujet (style). Ambition suprême : que personne ne puisse te surclasser sur l'une de ces trois facettes, sans être obligé à changer les deux autres.

Toute plume, fatalement, commence par *agiter les eaux du langage* (Kierkegaard), mais le style naît de la capacité d'entretenir le début du sentiment plutôt que de maintenir le débit de la réflexion.

Peu importe si les *avis* d'un artiste sont minoritaires ou majoritaires, tournés vers le passé ou abandonnés au futur, exhibent une ouverture d'esprit ou une clôture d'horizons, traduisent un savoir ou s'abîment dans une ignorance, s'adonnent à une reptation optimiste ou à une danse pessimiste, exhalent la bonté ou filtrent la haine ; le seul critère, qui placera son œuvre dans une bonne case, c'est-à-dire dans une élite ou dans une étable, - c'est la qualité de ses images.

Dans un écrit, il y a du réel, ce qui est porté par l'évidence d'une lumière - les faits et les pensées, et il y a de l'inventé, ce que te font ressentir les jeux d'ombres, le style. Une étrange inversion terminologique avec Valéry : *La structure de l'expression a une sorte de réalité tandis que le sens ou l'idée n'est qu'une ombre* - tandis qu'au *fond*, nous sommes d'accord sur la place de la *forme*.

Nietzsche n'a rien à *dire* ; son message est dans le *chant*. S'il avait écrit avec la lourdeur littéraire de Hegel ou Schopenhauer, personne ne l'aurait pris au sérieux.

Le commencement - ma blanche main, la fin - ma noire mort ; la création et l'angoisse ; la forme de mes traits et ma toile de fond. Le talent est une bonne palette, indépendante du pinceau et de la toile ; le génie est le sens du tableau, dans lequel le pinceau reste invisible, la toile est bien tendue et qu'on n'y voie, n'y lise, n'y entende que la musique, c'est-à-dire les contours et couleurs de mon âme.

Tout se réduit au nombre : le fond et la forme, l'intelligible et le sensible, ce qui doit être dit et ce qui doit rester indicible, la science et l'art : *L'art est interprète de l'indicible* - Goethe - *Kunst ist eine Vermittlerin des Unaussprechlichen* - comme la science est interprète de l'intelligible pour le rendre lisible. *L'art ne reproduit pas le visible, il rend visible* - Aristote.

L'art n'est pas l'expression de ce qui aurait existé sous une forme non-artistique ; les creux et présomptueux voient dans leur œuvre un sommet et s'y attachent, corps et âme ; les profonds, les hautains et les humbles en éprouvent presque une honte, puisque tout ce qui est exprimé ou fixe est si dérisoire, si aléatoire, une fois comparé avec le monumental inexprimable, qui nous pousse vers les plumes et pinceaux. *L'inexprimable se loge,*

inexprimablement, dans l'exprimé - Wittgenstein - *Das Unaussprechliche ist unaussprechlich in dem Ausgesprochenen enthalten*.

Les écrits des hommes sont composés, à 95%, dans le genre *débrouiller*, genre ennuyeux mais utile ; si je l'exclus, il ne me resteront que deux choix : *briller* ou *brailler* - être sophiste du silence lumineux de Dieu ou activiste du bruit calamiteux des hommes.

Le but de l'art consiste à sculpter la statue de mon soi, dont l'essence est dans ce que je *veux*, ce que je *peux* et ce que je *dois*, au stade de potentialité, sans aucun complément d'objet, tandis que ce que je *suis* présente très peu d'intérêt. *On est ce qu'on peut, mais on sent ce qu'on est* - Stendhal. Le pinceau descriptif est des plus grossiers et banals. Peindre exclut narrer.

L'essence de la poésie, c'est la forme, mais son contenu, conscient ou inconscient, est philosophique ; l'essence de la philosophie, c'est le contenu, mais, pour être durable, sa forme doit être poétique.

Comme la science, l'art peut être appliqué ou fondamental, mais si la passion du pur savoir survit bel et bien, même au milieu des robots, la passion de la pure forme est étouffée par l'invasion des moutons, à moins que ce soit par le choix de mauvaises altitudes.

Ce qui, de peur de vieillir, veut se placer dans l'avenir est généralement bien fade : *Ce qui porte trop sa date vieillit et passe avec le moment* - A.Suarès ; il faut me détourner du temps, de celui qui court comme de celui qui s'annonce ; toute date, comme tout nom, ne doit pas déborder le cadre et empiéter sur mon tableau.

L'œuvre idéale : un fond, tragique, dionysiaque, humble, rendu par une forme, apollinienne, royale, maîtrisée.

Quand je cherche à adapter la forme à un fond préexistant, je deviens superficiel ; c'est le fond profond qui doit naître d'une haute forme. Le fond final doit être intelligible, le parcours stylistique – lisible et la forme initiale – sensible, mais ces trois rayonnements, ou trois répartitions d'ombres, doivent se soumettre à la lumière de mon haut regard, si je ne veux pas me retrouver dans la platitude : *La forme, c'est le fond qui remonte à la surface* - Hugo.

La mathématique part d'un but, dont la solution découle de l'harmonie et de l'élégance des définitions nouvelles, de ces contraintes initiatiques ; le commencement de la poésie et de la philosophie se trouve dans des contraintes, c'est-à-dire dans un sentiment ou dans un goût, pour lesquels un bon regard trouvera toujours des buts harmonieux et élégants. La maxime est un genre, qui cherche un compromis : elle n'est que définitions, mais ne véhicule que le sentiment et le goût.

Tout artiste d'antan devenait intellectuel ; l'intellectuel moderne s'éloigne de plus en plus de l'artiste. L'artiste est le sens de la forme, l'intellectuel - celui de la profondeur. Le génie visite le premier, la passion - le second. Le génie peut être passionné, mais on n'a pas encore vu de passions géniales.

Le style que j'apprécie le plus est le style inaugural, le style de l'aube ou des commencements, de l'accès, par essor ou par chute, vers le point zéro de tout ce qui est vital, accès donnant sur la hauteur. *Écrire, c'est avoir la passion de l'origine* – E.Jabès.

La prose vaut par son fond, et la poésie - par sa forme ; mais un aphorisme, ce n'est qu'une frontière entre une forme finale et un fond initial ; sa valeur

n'est donc accessible qu'à celui qui aime la perfection de la forme et maîtrise la naissance du fond.

Tous les sots proclament leur attachement infaillible au fond, tout en faisant preuve de leur impuissance dans la forme. Ils ne comprennent pas, que le fond humain est commun, et mieux on le comprend, plus on cherche à le réduire à la banalité, tout en cultivant son propre style. Et A.Gide le comprend de travers, confondant le fond et la forme : *Le grand artiste classique travaille à n'avoir pas de manière. Il s'efforce vers la banalité* - puisque la manière commune (introduite par des romantiques) est aussi une manière (que le classique consacre).

Il faut être classique par le fond et romantique par le ton : concevoir, par son soi connu, le monde entier, et oublier le monde entier, en prêtant l'oreille à son soi inconnu.

Dans la peinture, le dessin porte la perspective du tableau et la couleur en détermine la hauteur. Le défi consisterait à intervertir leurs rôles ; dans le domaine *scriptural*, ce serait demander au *nom* de Dieu d'en porter le *Verbe* et à Son *Esprit* - d'en exprimer l'Objet.

Jusqu'aux *impressionnistes*, n'importe qui pouvait se permettre de juger de la beauté des tableaux des maîtres ; depuis, seuls des marchands et des investisseurs sont convaincus de l'excellence des gribouillis, qui décorent les bureaux des PDG ou les salons des basketteurs ou des avocats. Moi, sale conservateur, je continue à préférer Bouguereau à Renoir. Par respect de la défunte peinture, il faudrait serrer en cabanon tous ces robots-tâcherons de M.Duchamp, A.Warhol, F.Bacon, P.Soulages, où ils pourraient se livrer à leurs exercices sanitaires, mécaniques et géométriques, loin des caprices poétiques de la liberté. À force de sophistiquer les règles du jeu de fond, ils en oublièrent l'enjeu, qui se trouve à l'opposé - en hauteur de la forme.

Si tous les genres littéraires étaient aussi exigeants que la maxime, le métier de critique disparaîtrait aussitôt ; parasiter sur des romans bourrés de graisse narrative est chose banale, mais comment nourrir leur indigence sur l'ascèse décharnée d'un apophtegme ? Aux idées on peut opposer mille balivernes ; à la maxime on ne peut opposer qu'une autre maxime.

Les philosophes insensibles à la poésie (les légions de professeurs), ou les poètes impuissants en prose (comme Baudelaire, A.Rimbaud ou S.Mallarmé) font douter de l'universalité de leur don. Les poètes *complets* mettent de la poésie en tout, y compris dans la prose : Shakespeare, Goethe, Pouchkine, M.Lermontov, Hugo, Rilke, Valéry, B.Pasternak. La poésie comme genre ayant sombré, la poésie comme tonalité discursive ne peut plus se pratiquer qu'en philosophie.

Ce qui compte en littérature doit être achevé par la forme et rester en suspens par le fond, pour que le lecteur ne puisse poursuivre, par soi-même, que vers les derniers pas évités du fond et se laisser caresser par les premiers pas de l'auteur. La forme, c'est la maîtrise et la fidélité du premier pas, le côté monologique, la face du soi inconnu ; le dialogue, c'est le fond, la face du soi connu ; l'interprétation inévitable du monologue, du langage au Soi inconnu, - en tant que langage dialogique du Soi connu (*Selbstgespräch - Sprache des Selbsts* – Hegel).

Le narratif et l'épique, c'est-à-dire le grégaire, dominent la littérature. *Le style est une dimension verticale et solitaire de la pensée* – R.Barthes. Oui, le style est une tentative d'échapper à l'horizontalité commune ; sur l'axe vertical, cohabitent le beau des hauteurs et le bon des profondeurs, fusionnés par le talent.

Je suis libre de choisir mon sujet, mon genre, mon exigence ; je ne peux pas

choisir mon style, qui est peut-être la seule vague manifestation de mon soi inconnu, que je ne puisse pas soumettre à mon seul talent. *Le style est plus près des origines que toute conviction* – I.Koublanovsky - *Стиль первичнее выбора*. Et les fautes de style résultent de mon inattention à mon soi inconnu.

Tout écrit se réduit à un arbre, mais seul le style va encore plus loin et fais de l'arbre un être vivant, dans lequel on reconnaîtra une main qui caresse, des pieds qui mesurent la terre, une digestion saine, les yeux qui deviennent regard, l'ouïe qui se tourne vers les hommes, le goût qui recherche de la délicatesse, le flair qui devine le danger et la joie, le cœur qui s'élargit et l'âme qui s'élève. Et tant d'éclopés, ou de constructions mécaniques, là où le style manque.

Il y en a, pour qui écrire, c'est développer, dresser un échafaudage ; ô combien plus brillants sont ceux, pour qui écrire, c'est envelopper, caresser une image !

Le style est affaire du seul talent ; aucun effort ou discipline ne m'en approchent. Mais ses symptômes sont : la hauteur des contraintes, l'ampleur des moyens, la profondeur des valeurs. Il n'est pas dans le développement d'un monde en mouvement, mais dans l'enveloppement d'un mouvement, qui est l'origine d'un monde. Le style des enchaînements n'est qu'une technique artisanale ; le vrai style jaillit des commencements, il est la fidélité à la source nouvelle.

Avant de s'imposer, tout nouveau style traverse une zone dangereuse, où la honte et la jouissance se disputent la primauté. La caresse, artistique ou charnelle, c'est une audace qui n'a pas encore vaincu la honte, mais sent déjà l'approche de la jouissance. La caresse, cet équilibre entre la cime qui couronne et la racine qui soupçonne.

L'inspiration n'est pas la matière - de rêves ou de sensations - qu'il s'agirait de simplement noter. Elle n'est pas la forme, non plus, - le style ou le ton - à imprimer à tout fond, se trouvant sous la main. Elle n'est que l'organe furtif, qui se met à créer ex nihilo, dans un langage, qui, même à l'auteur, paraît être, au début, incompréhensible. Si le premier à comprendre ce message est l'esprit, on a à faire avec une intuition intellectuelle ; et si c'est l'âme, alors c'est une révélation aux initiés.

La pensée, c'est le contenu pur, elle n'a pas de forme ; on ne peut pas lui rester fidèle en restant en contact avec elle ; il est idiot de dire, que *le style d'idées doit se mouler sur la pensée* - J.Benda. C'est aussi spirituel que d'inviter l'amour à s'inspirer du Code civil. La vie se moule-t-elle sur un squelette ?

Les contenus, les fonds, les profondeurs font partie du patrimoine collectif des hommes, seule la forme artistique pourra traduire mon originalité, et G.Buffon a presque raison : *Le style est l'homme même*, si l'on précise, que l'*homme* y englobe et le *sous-homme* et le *surhomme*, tout en excluant les *hommes*. Mais l'homme insensible à la forme continue à s'identifier aux faits et idées et devient indiscernable. Le style, c'est le même souffle sur la surface des choses ou dans le vide.

On reconnaît la présence d'un vrai artiste, quand on comprend, que ce qui, pour les autres, n'est que de la forme, est, pour lui-même, - le fond. Ceux qui ne s'occupent que du fond des autres n'accèdent pas à la forme, c'est-à-dire à l'art.

L'idée n'a quelques chances de prendre la forme d'une belle image que lorsqu'elle réussit à se détacher de son fond réel. Le but recherché - rendre cette image aussi vivante que le réel, mais *toutes les formes créées sont irréelles* - le Bouddha.

L'artiste crée un système d'apesanteur, où doit régner une perfection impalpable, tournée vers le bien. Tout système d'apesanteur renvoie au regard, traduction des poids en formes. En tenant, en point de salut ou en point de mire, la réalité-perfection.

On renonce au développement suite aux contraintes que s'impose un bon goût : *La profondeur du sage est dans l'indifférence pour le développement* - G.Benn - *Entwicklungsfremdheit ist die Tiefe des Weisen* - ou une bonne obsession : *Ma passion est de parler sans développer. Dès que je me mets à développer la pensée, à laquelle je crois, je cesse de croire au développé* - Dostoïevsky - *Страсть моя - говорить без развития. Случись, что я начну развивать мысль, в которую верую, я сам перестаю веровать в излагаемое*. Que le bel instant s'arrête - tel est le désir, que réveille l'art statique. L'art dynamique est une aberration. Le roman est une aberration, et la maxime - le seul héritier légitime de la poésie.

Il faut savoir tirer de bons corollaires du *théorème de l'amorphisme* de R.Musil : *Si nous essayons d'abstraire de nous-mêmes ce qui n'est que convention inhérente à l'époque, il reste quelque chose de tout-à-fait amorphe* - *Versuchen wir von uns abzuziehen, was zeitbedingtes Convenu ist, so bleibt etwas ganz ungestaltetes*. L'une de ces conventions, prêtées au moi formé par l'époque, est sa basse soif de reconnaissance : *L'art est une recherche souffrante du moi avide de triomphe* - A.Suarès.

Le talent, c'est-à-dire mon valoir, et non pas mon ample pouvoir ni le profond savoir ni même mon intense vouloir, qui doit être l'essence, c'est-à-dire la forme de mon opus. *L'art n'est rien d'autre que de ne faire apparaître que le talent* – A.Griboïedov - *Искусство в том только и состоит, чтоб подделываться под дарование*. En revanche, la technique doit y être cachée :

Dans un art admirable l'art lui-même est caché - Ovide - *Ars adeo latet arte sua*. C'est l'incapacité de chevaucher Pégase qui pousse la piétaille à s'engager sur les chemins battus du vrai, du juste ou du complet. Avec l'artiste, ce n'est pas la bouche sereine qui parle, mais l'âme incertaine : *Chez l'artiste, l'art ferme sa bouche d'homme* – B.Pasternak - *в искусстве человеку зажат рот*.

De quelle hauteur contemples-tu la vie - telle aurait dû être la première question à poser à l'artiste. Toute profondeur n'est que minérale ! *Ce qui importe par-dessus tout dans une œuvre d'art, c'est la profondeur vitale, de laquelle elle a pu jaillir* – J.Joyce - *The supreme question about a work of art is out of how deep a life does it spring*. N'est vitale que la soif, que la hauteur de ta fontaine est capable d'entretenir. Les meilleurs créent cette fontaine, près de laquelle ils vivent leur meilleure soif. *La perfection d'une méta-forme, cette alchimie lyrique, qui n'étanche jamais la soif de ses créateurs* – B.Pasternak - *Совершенство сверхформы, алхимизм лирики, никогда не утоляющий главной жажды его создателей*.

L'intelligence sert à vénérer les idées préexistantes, à accoucher les naissantes et à enterrer les vieillissantes. L'éther, le sang et même le marbre y sont assurés par l'art : *Toute pensée peut se loger, pour un bon artiste, dans un bloc difforme de marbre* - Michel-Ange - *Non ha l'ottimo artista alcun concetto, ch'un marmo solo in se non circonscriva*.

Il est bien naïf de voir dans la révolte - la source d'un grand style (A.Camus). L'oubli actif ou l'acquiescement passif sont plus prometteurs. L'apostasie (éloignement) favorise l'advenue d'un style fort, la conversion (proximité) ne révèle que la faiblesse.

Deux sortes d'émanations du soi inconnu : des impulsions ou des vibrations

– la créativité ou l'âme. L'art, c'est l'heureuse rencontre de ces deux courants, de ces deux fonds, portés par le talent, qui est la forme même du soi inconnu.

L'ennui de la littérature, qui court les rues : dénuder le fond d'un témoignage. La grandeur de la littérature d'anachorète : draper la forme d'un aveu.

La platitude est un antonyme de l'élégance, elle en est une projection unidimensionnelle, tandis que l'élégance peut être hyperbolique (la poésie), parabolique (la philosophie) ou elliptique (la mystique).

Il m'arrive d'admirer le travail de transformation ou d'amplification des autres, mais, une fois que le charme du langage s'évapore, je constate, presque toujours, que le travail de filtrage manquait à l'auteur, et que son écriture n'était que des fioritures, c'est-à-dire belles manières au-dessus de méchantes matières. Toutefois, l'autre aberration, grosses matières sans fines manières, est pire. La bonne règle : filtrer matière, ajourer manière.

Éternel est peut-être une métaphore, pour désigner la source ou le fond de nos enchantements par le beau ou de nos béatitudes dans le bon, et qu'aucune agitation rationnelle ne puisse troubler. L'une des formes de l'éternité serait l'aphorisme (Nietzsche).

Spontanément, on résiste à la tentation et cède au devoir ; artistiquement, on a plus souvent l'envie de faire l'inverse. L'ivresse ? L'inconnu ? La frontière ? - on ne sait jamais d'où vient cette soif de vertiges transgressifs. Au-delà du bien et du mal, il faut porter la honte et la jouissance. Si dans son fond l'art se nourrit de la culture, sa forme gagne à se rapprocher de la nature.

Ni Socrate ni St-Augustin ni Montaigne ni Rousseau ni Kant ni L.Tolstoï ne

brillent par des actions, qui découleraient de leurs idées. On ne doit pas juger les hommes d'après leurs pensées, et encore moins d'après leurs actes, mais d'après leur talent de rendre un fond de bonté - par une forme de beauté !

Mes ruines, ma *statio* la plus dramatique, au-dessus de leurs *unde venis ?* ou *quo vadis ?* Elles seraient une espèce de *royaume des cieux* évangélique, celui qui *émerge par la violence*. Il est très instructif que, dans la logorrhée phénoménologique, *violence* s'oppose à *discours*, comme une parabole s'oppose à la litanie, une forme haute - aux bas-fonds, les ruines - aux casernes. Le totalitarisme philosophique rendait la pensée - moutonnière ; mais plus on introduit de la *démocratie dans la pensée*, plus robotisée en ressort celle-ci ; seule l'aristocratie la rend personnelle et libre.

Où le progrès est possible régnera, ou règne déjà, la machine. Le goût et le style ne naissent que là, où tout progrès est absurde. L'élargissement du possible est un progrès, mais pas son haussement.

Jadis, la littérature fut totalitaire : elle enveloppait une âme secrète d'un style et d'une pose, que *l'on adore ou l'on maudit* (Rousseau) ; aujourd'hui, elle est démocratique : elle développe des informations et des positions, connues de tous, et qu'on parcourt dans des rubriques des faits divers.

Ce n'est pas la portée ou la pertinence de leurs *descriptions* qui me fait ricaner des scientifiques, des journalistes ou des phénoménologues, mais la misère de leurs *expressions*. C'est comme les rapports entre la liberté et la justice : sans la justice fraternelle, la liberté fait partie de la mécanique.

Là où mon regard est absent, toutes mes négations sont fades ; et c'est la première de mes contraintes – ne m'impliquer que dans le divin, dans l'intensité de mon acquiescement. Que ma seule négation soit de regarder

ailleurs ! - Nietzsche - *Wegsehen sei meine einzige Verneinung !* La négation n'a de sens qu'en tant que position, tandis que la résignation ne vaut qu'en tant que pose. La résignation a donc plus de ressources en expressivité, comme la négation - de sources d'ennui. Mais, en restant dans l'immédiat, *l'acquiescement éclaire le visage, le refus lui donne la beauté* - R.Char.

L'édifice artistique débute par la profession d'un style couronnant final, pour se terminer par le test des fondations. Il s'avère, que bâtir sur l'inconnu est le seul moyen d'accéder, un jour, au statut envié de ruines et d'éviter celui de terrain vague ou d'épave. *Mes efforts sur des chantiers échoueront sur un rivage, pour y traîner comme une épave ruinée* - Goethe - *Meine Bemühungen ums Gebäu werden an den Strand getrieben und wie ein Wrack in Trümmern daliegen*.

Parmi les choses, auxquelles l'art réussit à donner une forme, il y a toujours plus de sujets de négation que d'acquiescement, d'excentricité que d'authenticité. L'image de mon être est dans la forme évasive du vase et très peu dans son contenu compréhensible. Donc, ni métamorphose (perfectionnement, sacrifice, développement) ni préservation (authenticité, sincérité, fidélité), mais - création (forme, enveloppement, modelage). C'est ainsi qu'il faut comprendre E.Canetti : *Ce qui est sans forme ne peut se métamorphoser* - *Das Gestaltlose kann sich nicht verwandeln*.

Avec le connu, on n'a besoin que de normes et d'empreintes ; c'est dans la mesure que l'on touche à l'inconnu, que le style se met à compter ; le mode *inscriptif* y paraît le seul valable, le *descriptif*, le *prescriptif* et même le *proscriptif* étant plutôt bêtes.

Dans notre Ouvert humain, tant de suites de pensées, d'images ou d'émotions, qui tendent vers notre commencement miraculeux ou vers notre fin abyssale, et aboutissant, toutes, aux valeurs-limites hors de nous,

inspirant l'amour ou la terreur. Mais, contrairement à ce qu'en pense Hölderlin, ces deux bornes s'ignorent.

Dans l'exposé de ce qui est connu, tous les hommes atteignent des statures comparables ; c'est dans le style de nos attouchements de l'inconnaissable, que notre vraie valeur s'affirme. Et Wittgenstein - *Moins tu te connais et te comprends, moins grand tu es* - *The less somebody knows & understands himself the less great he is*, n'y est bête qu'au second degré.

La netteté des images modernes est due à l'absence de frissons qui, jadis, formaient un tremblement ou un aura autour des mots, des idées et des gestes.

Une illusion stérile et bête : il y aurait en nous un soi secret, dont la recherche et la fouille constitueraient le sens de notre existence ; le plus souvent, ces gribouilleurs nous assomment avec des platitudes, où ne perce rien de personnel ni d'unique. C'est la forme même de la recherche, même si son objet n'est désigné que par de vastes et vagues contraintes, qui reflète mieux notre soi, qui n'est valable qu'introuvable et ne vaut rien une fois trouvé.

Le point commun entre la poésie et la mathématique : la forme engendre le contenu - un mystère de l'âme, un mystère de la raison ; la réalité se pliant, Dieu sait pourquoi, - devant la liberté. L'imagination est ascendante (vers l'intonation) en poésie et descendante (vers l'intuition) - en mathématique, et D.Hilbert oublie d'en donner le sens : *Celui-là abandonna la mathématique et devint poète ; il manquait d'imagination pour être mathématicien* - *Der hat die Mathematik aufgegeben und ist Dichter geworden, für die Mathematik hatte er zu wenig Fantasie*.

Les deux clans, ceux qui dissimulent leur vie et ceux qui l'exhibent, sont

également bêtes ; on ne peut exhiber que du connu, tandis que dans le dissimulé peut se cacher l'inconnaissable ; l'attitude digne est la recherche de l'expression, poétique avec l'inconnaissable et intellectuelle avec le connu. Notre vie est ce que nous réussîmes à exprimer !

M'interroger sur le sens de la vie à comprendre ou m'enorgueillir d'un sens compris de la vie ne sont nullement signes de ma sagesse ; c'est la forme de mon enthousiasme devant un sens de la vie incompréhensible, qui m'y renseigne davantage. Il ne m'est donné de toucher mon fond immobile que par le frisson d'une haute forme.

Dans un écrit *profond*, c'est aux endroits, où sévit la suite dans les idées, la cohérence et la complétude, que nous guette l'ennui certain ; c'est le caprice, la glissade ou la chute, d'une plume, qui se sent perdue et ne poursuit que la *forme*, qui nous procurent et le plaisir et la surprise et le vertige et nous font ressentir le *fond* de l'homme.

On ne pense que dans la mesure, où l'on s'exprime, et la clarté n'est pas dans l'expression, mais dans le jugement de son interprète. La poésie n'est pas moins claire que l'algèbre (elle est la *logique de l'indéfinissable*, comme, d'après Valéry, - la métaphysique), mais, malheureusement, le regard (interprète) algébrique est plus répandu et topique que le regard poétique.

Le hasard est un ordre, qui n'est pas encore formalisé, où demande trop d'efforts à efficacité trop réduite. Ou notre faculté de nous passer d'un ordre de formules et de nous adonner à un désordre d'images.

Ma vie se réduit à ce que j'éprouve, dans mon fond obscur, et à ce que je prouve, par mes formes lumineuses ; et il y faut installer une espèce de discipline militaire : obéir à mon soi inconnu et commander à mon soi connu.

On ne retire pas grand-chose des contacts avec un autre soi-même ; la rencontre, que je dois appeler de mes vœux, est celle entre mon soi connu et mon soi inconnu, entre la forme de mon esprit et le fond de mon âme, entre la matière et la manière. Les autres ne sont que de la matière, dont peuvent se passer mes meilleures formes.

La mathématique, tout en exhibant une forme parfaitement articulée, se met volontiers au service des contenus fantomatiques. Mais elle ne sera jamais mercenaire de l'arbitraire ou milice du populaire.

La lumière est commune à tous, je ne me singularise que par mes ombres. La lumière explique, et l'ombre exprime, donc dans : *Toutes les ombres d'un homme expliquent la forme de l'homme et en même temps la caverne, le feu, et la place même de l'homme enchaîné* - Alain – il faut changer de verbe. La caverne et les chaînes sont des contraintes, orientant mes ombres, et le feu en dicte l'intensité.

Toute mystique commence par la reconnaissance de certaines de mes limites, qui ne m'appartiennent pas, la reconnaissance donc, que je suis un Ouvert (Wittgenstein ne dit pas autre chose). La mystique s'achève en donnant un sens ou une forme à cette belle et injustifiable convergence.

Le talent aide à développer le fond ; le génie se charge de l'envelopper de formes. Le génie ne serait que le soi inconnu d'un créateur. *Le développement consiste à s'éloigner de soi, en rendant le moi infini, et à revenir à soi, en rendant le moi fini* - Kierkegaard – on n'y modifie pas le même interlocuteur, on en change.

Le monde se présente à nous comme un chaos de sons et de sens ; seule une fine oreille peut y déceler des messages musicaux, permettant à un

philosophe d'en esquisser le fond et à un poète – de reconstituer une nouvelle harmonie de sons et de sens. *Celui qui, à travers le brouhaha, entendit une phrase entière et la mit en mots est un génie* - A.Blok - *Гениален тот, кто сквозь ветер расслышал целую фразу, сложил слова*.

Je fuis le Dit et le Fait, je poursuis le Dire et le Faire. Les premiers sont trop près des solutions, pour les mélanger aux mystères des seconds. *Je sais bien ce que fuis et non pas ce que cherche* - Montaigne.

L'homme, qui ne maîtrise pas la forme, est un objet, sur lequel tombent des lumières aléatoires et renvoient sur un fond commun des ombres anonymes. Le rêve : être la nuit, sous ma propre étoile, dont les plus belles des ombres sont projetées de moi-même.

La vie vaut surtout par sa forme, son expression, sa musique ; mais les hommes s'attachent à son fond : au pouvoir, au savoir, au vouloir, dont les valeurs, moutonnières, robotiques ou bestiales, se hissent au-dessus des valeurs vitales, c'est-à-dire musicales.

Ce n'est ni la déchéance, ni la pourriture, ni la décrépitude qui amènent le déclin de la culture (H.Arendt, W.Benjamin), mais au contraire, l'excès de santé stérile, la rigueur et la robustesse, la facilité de produire des images cohérentes, facilité performante, qui n'a plus besoin ni de talent ni d'audace ni de compétence.

Non seulement les noms mêmes d'Homère ou de Shakespeare seront, un jour, oubliés, mais on ne comprendra plus les raisons de leur ancien prestige, puisque tout souci de la forme sera entièrement remplacé par celui du *format*.

L'extinction de l'âme, l'hypertrophie du cerveau - tel est l'homme moderne.

Matière sans manière, dans le spirituel et dans le charnel. *Ce n'est point la chair corruptible, qui a rendu l'âme - pécheresse, mais l'âme pécheresse a rendu la chair - corruptible* - St-Augustin - *Nec caro corruptibilis animam peccatricem, sed anima peccatrix fecit esse corruptibilem carnem*.

Qu'est-ce que le fond humain ? À 90% il est commun aux poètes, concierges, industriels, dockers, scientifiques - la peur des souffrances, le besoin d'amour, l'angoisse de la mort, la joie de découvrir ou de faire, l'attrait de l'amitié. Mais les pédants continuent leur doctes litanies en faveur du fond et accusent de maniérisme ceux qui ne tiennent qu'à la forme. Je devrais m'interdire d'éclairer un fond, que n'importe qui aurait pu faire à ma place ; je ne vaux que par la forme de mes ombres.

Les mêmes têtes s'occupaient, jadis, de la représentation (la science), de l'interprétation (la technique) et de l'interrogation (la philosophie). Aujourd'hui, dans ces trois domaines, végètent trois sortes de robots : les premiers ignorent le sens et la forme, les deuxièmes – l'essence et le fond, les troisièmes – la logique et la vie.

Ils veulent débarrasser l'*homme réel* de ses défigurations par le travail (Marx), le sexe (Freud), la volonté (Nietzsche) ; mais ce sont exactement les dimensions centrales de sa réalité, l'autre face, l'*homme idéel*, ne contenant que le rêve, qui est l'homme même, son style vital.

L'image plate domine aujourd'hui là, où régnait, jadis, le mot hautain – dans l'intimité d'un homme seul. Mais le dire l'emporte sur le montrer, dans les affaires des hommes, dans notre société bavarde. Le reflet du contenu est plus demandé que le jaillissement de la forme, et le constat - plus apprécié que la métaphore. Quand un chanteur perd sa voix, il tente de se rassurer, en prétendant qu'il a beaucoup de choses à dire.

Deux formes merveilleuses sont accessibles à l'homme : sa forme propre (et étant plutôt le fond même), largement commune à l'espèce et servant à remplir le vase divin, et la forme de sa création, où sa singularité et son talent s'occupent du vase même. *Je ne t'ai fait ni céleste ni terrestre, ni mortel ni immortel, afin que, souverain de toi-même, tu achèves ta propre forme librement, à la façon d'un peintre ou d'un sculpteur* - Pic de la Mirandole - *Nec te celestem neque terrenum, neque mortalem neque immortalem fecimus, ut tui ipsius quasi arbitrarius honorariusque plastes et fictor, in quam malueris tute formam effingas*.

L'écriture, aujourd'hui, est naturelle, c'est-à-dire elle adopte la langue, le souci et les horizons journalistiques. Mais la lecture devint artificielle : dans un écrit, au lieu d'y relever des métaphores du beau, cette forme naturelle car artistique, ils n'y cherchent que des empreintes du réel, ce fond artificiel car mécanique. Tandis que l'artiste rêve de *provoquer un écho naturel au message artificiel* – A.Kontchalovsky - *Условностью рассказа вызвать безусловность отклика*.

Aucun sot ne peut imiter l'intelligence de Valéry, aucun non-artiste ne peut atteindre l'intensité de Nietzsche, aucun non-styliste ne peut briller comme Cioran. Quand je vois des foules d'épigones, relevant de ces trois catégories d'incapables et reproduisant très précisément les démarches de Spinoza, Hegel ou E.Husserl , je perds toute envie de descendre dans leurs profondeurs (qui sont plutôt des cloaques) et je reste dans la hauteur de ma belle triade.

Le fond de la connaissance n'est fait que pour être vénéré ; ce qu'il faut rechercher, c'est sa forme. Toute forme inspirée nous renvoie étrangement au fond. *Les meilleures pensées sont celles qu'on n'aura jamais cherchées* - F.Bacon - *The thoughts that come unsought for are the most valuable*.

Les questions philosophiques sont des pierres précieuses brutes ; les philosophes académiques rôdent autour, en se demandant ce qu'est leur non-être, quel est le degré de leur contingence, comment leur perception par le sujet affecte l'inter-subjectivité etc. - il en fait un misérable concept sans éclat ; un poète les taille par son style, les sertit dans un écrin d'intelligence, les fait briller dans une lumière verbale – il en fait un bijou.

La bonne vacuité : la netteté du moule et le désintérêt pour la matière. La mauvaise : les fuites de la matière à travers un moule déficient. Sois forme, ne sois pas Protée, doublement profanateur, - difforme dans l'espace et conforme au temps.

Sentimentalement, la philosophie révolutionnaire du *devenir* m'est plus proche que le conservatisme de la vision de l'*être*. Mais le *devenir* de la première est si frustrant et morne, que je me rabats sur le joyeux et inépuisable *être* du second. Toutefois, dans les deux cas, il y a une saine part de résignation, dont manque le *faire*. Je suis capitulard, avec Socrate : *Croire le Logos présent ; céder au Logos qui arrive* - que le devenir soit porté par son commencement, que le bateau de Thésée garde son être, que la chose soit portée par le mot, le fond - par la forme.

La philosophie - rencontre entre une forme poétique et un fond logique. D'un côté - une imagination intuitive, une adhésion par séduction, tout étant sujet de controverses ; de l'autre - une intuition imaginative, une preuve par raison, tout échappant au doute.

L'esprit vivifie la forme, personnelle et obscure, et stérilise le fond, commun et clair. Il est ce qui les rend provisoirement solidaires, l'intemporel et le corporel. Le temps use le fond, par ces fêlures l'esprit fuit ; ce qui reste est la lie de l'esprit - la forme, pleine d'ombres et de ténèbres, dont se nourrit le

regard. *Le regard est la lie de l'homme* – W.Benjamin - *Der Blick ist die Neige des Menschen*.

L'herméneutique du profane n'a aucune chance d'apporter du sens à un résultat mathématique, dont il ne maîtrise pas le contenu. Mais le mathématicien, qui ne maîtrise pas la forme, est encore plus ridicule dans la pose de critique d'art. Quoique Spinoza fasse rire plus souvent que Bergson…

Kant - brillant dans les questions et les réponses, pâle - dans le style ; Nietzsche - pâle dans les questions, brillant dans les réponses et le style ; Heidegger - brillant dans les questions et le style, pâle dans les réponses ; Valéry - brillant dans les réponses, pâle dans les questions et le style. L'excellence est toujours partielle ; la bonne contrainte d'artiste consiste à ne pas développer ce qui est condamné à la pâleur et à envelopper ce qui est promis à la hauteur. Que Heidegger dise : *Demeurons près de la question* - *Bleiben wir bei der Frage* - je dois demeurer du côté de l'excellence.

L'étant représente et le fond et la forme : le fond est l'étant, qui rend l'essence des choses, *la forme est l'étant, qui donne l'être aux choses* – R.Lulle (Heidegger, à tort, attribue cette prérogative de la forme - au langage ; son être est le fond et son étant - le fondé).

Dans un écrit de philosophie, la *culture philosophique* représente un apport négligeable ; l'esprit y est inséparable de la chair ; les horizons n'y attirent qu'à une belle hauteur de tempérament, de style ou d'émotion. La plus belle intelligence est celle qui écoute son âme et affine son goût, au lieu de scruter et confiner sa mémoire. Peu me chaut la supériorité oculaire de Descartes sur Pascal, de Bergson sur Alain, de Sartre sur Valéry, si les seconds surclassent les premiers en qualité de leur sensibilité et de leur regard.

Le style naît surtout de l'élégance des représentations non-langagières ; c'est pourquoi, de toutes les sciences dures, il n'existe qu'en mathématique, où la puissance interprétative ne vaut que par la qualité représentative.

La forme est un concept analytique, elle suppose la définition de frontières ; le fond est synthétique, il est question d'homogénéité, de densité, de connectivité. L'espace et le temps y jouent le rôle de métaphores interchangeables.

Il y a bien une philosophie du fond (autour de l'être, présent en réalité, en représentation, en langage) et une philosophie de la forme (autour du devenir, traduisant la création divine ou humaine). Plus d'intensité comporte la création, moins d'importance préservent les choses invoquées. Et lorsque la même intensité couvre de vastes ensembles de choses, on parle d'éternel retour, qui est oubli des choses et fusion avec le flux créateur. Le retour est antonyme d'approfondissement, de progrès, de négation ; il est la voix d'acquiescement au monde.

Les idées en tant que fond sont sans vie ; elles ne s'inscrivent dans la vie que par leur forme. Pour être profondes, il leur faut bien un fond, mais leur profondeur ne fascine qu'accompagnée de la hauteur de leur forme. Il n'y a que très peu d'idées (par exemple, physiques ou organiques), que l'esprit voit (Platon) ; les profondes, on les forge.

On reconnaît facilement, que le ton et le style de J.G.Hamann, de Valéry, de Nietzsche sont supérieurs à, respectivement, Kant, H.Bergson ou Hegel, mais on devrait aussi se rendre compte que, même en intelligence, les premiers dépassent les seconds.

Le talent n'a pas besoin d'idées ; son outil, c'est le mot expressif, duquel,

presque automatiquement, surgira l'impression d'idées ; il ne cherchera donc jamais à exprimer ses idées (lesquelles sont, chez lui, toujours a posteriori ; les idées a priori sont l'apanage des sots : *Les talents nés trouvent d'instinct le moyen d'arriver à exprimer leurs idées* – E.Delacroix). L'instinct ne les aide que pour peindre : on imprime, en impliquant ses contraintes ; on n'exprime pas, en expliquant ses fins. Le talent se reconnaît, lorsqu'en *ex-primant*, d'instinct, son vide, il *im-prime*, presque malgré lui, des idées inattendues. *L'art vise à imprimer en nous des sentiments plutôt qu'à les exprimer* – H.Bergson.

L'élégance est omniprésente en mathématique ; la mathématique est, en tout point, un reflet de la Création ; donc, la réalité, partout, peut être rendue admirable, il suffit d'inventer de bonnes représentations, de bons axiomes, de bons interprètes. L'harmonie entre un contenu profond et une forme haute est le signe commun de la mathématique et de la poésie (y compris de la bonne philosophie).

Ayant compris le particulier, l'esprit y lit un fond universel ; l'âme, ayant admiré l'universel, en crée une forme particulière.

L'imagination : plus que la faculté de créer des formes, elle est le don de découvrir de l'informe intéressant, c'est-à-dire ce qui n'a encore trouvé ni nom ni poids ni liaisons, mais nous tracasse.

Les murs, l'acoustique, l'auditoire, ce sont des idées. La voix, retentie parmi les premiers, amplifiée et embellie par la deuxième, provoquant un écho dans le troisième, ce sont des mots. Et le style en est l'architecture. *L'idée tue l'inspiration, le style fige l'idée, le mot rend superflu le style* – W.Benjamin - *Der Gedanke tötet die Eingebung, der Stil fesselt den Gedanken, die Schrift entlohnt den Stil*.

Le mot n'est signe ni de la chose ni du concept. Le mot est *volonté* de *désigner* la chose, volonté, qui ne débouche sur la chose qu'en *transitant* par le concept (et le concept, non plus, n'en déplaise à Aristote, n'est pas signe des choses ; le concept est la connaissance même de la chose). Le mot n'est ni similitude ni représentation, mais symbole évocateur, excitant, référençant, focalisant. Le mot est une forme travaillée par un désir de fond.

L'*idée* platonicienne (*eïdos*) nous renvoie à ce que les choses ont de visible ; à ce qui est lisible nous renvoie le *mot* (*logos*). Le Logos bicéphale aristotélicien correspond très exactement à ce qu'est une maxime : l'union de la forme et de la formule !

Curiosité adverbiale et spatiale de la phrase de G.Buffon : *Bien écrire, c'est bien penser, bien sentir et bien rendre* - la bonne écriture, c'est la hauteur, la bonne pensée - la profondeur, le bon sentiment - l'étendue, le bon rendu - la largeur. Maîtriser le style, c'est maîtriser l'espace.

L'expressivité a deux sources : l'ordre conceptuel et le désordre langagier. La vie en soi de l'écriture est dans l'équilibre entre les deux ; la stérilité - dans l'oubli de l'une des deux. La pensée est un moyen d'expression (structure en surface) ; l'expression est une contrainte de la pensée (structure profonde).

Rêver, c'est laisser vibrer des images en deçà des paroles. Le mot est fait des images fixées au-dessus des rêves pétrifiés. Le poète tente souvent l'inverse : *L'image est formée des mots qui la rêvent* – E.Jabès. Et, ce qui reste inexplicable, le plus beau mot est rêvé par des pensées endormies.

La formule et l'image sont présentes dans toute parole, mais l'abus unilatéral d'une d'elles produit l'ennui ou le bavardage. Il faudrait, qu'il n'y ait *aucune formule exprimée qui ne soit une belle image* - Plotin.

Du minimum au maximum : la maxime, qui se fixe au firmament, part d'aphorisme (*apo-horizon*), qui s'arrache à l'horizon, et passe par *apo-phthegme*, redresseur des mots, pour devenir une *forme de l'éternité* (*die Formen der Ewigkeit* – Nietzsche).

Les plus belles pensées, par d'insignifiantes substitutions verbales, peuvent être réduites aux platitudes sans vie ni épaisseur ; celui qui parle doit peser et compter plus, que ce qu'il dit : le *pourquoi* et le *comment* doivent surclasser le *quoi* et le *quand*.

Dans les tâches intellectuelles, le mot a deux fonctions radicalement divergentes : exprimer la forme-style ou rendre le fond-pensée. La mémoire ne garde que la seconde facette ; l'absorption de la première ne laisse que le plaisir. Dans le résumé du fond, il ne doit plus rester de mots, tout doit être traduit en concepts ; la survivance des mots y serait signe d'un discours creux, verbeux. Avec la plus belle des formes, c'est l'inverse qui se produit : ne reste que le mot élevé au grade d'image.

Le dualisme cartésien, réduisant le monde soit à l'âme soit à la matière, infligea une grande injustice à la langue, qu'il classa parmi la matière (les philosophes analytiques, pour réparer les dégâts, tombèrent dans une hérésie encore plus grave). Or, l'âme qui conçoit et l'âme qui exprime, l'esprit et le goût, le modèle ou la quête, ce sont deux facultés si différentes et si autonomes, que la sainte triade, réalité - modèle - langage, s'impose. D'ailleurs, Descartes voit dans l'homme non pas une dualité, mais une triade, puisque les sens n'appartiennent ni à l'âme ni au corps, mais à leur fusion inextricable.

Le discours, ou la pensée, se forme en deux étapes, la pré-langagière et la langagière. La première : désirer, se focaliser, se tendre – et comme

résultat : voir les objets et les relations. La seconde : référencer les objets et les relations, formuler la proposition et comme résultat : montrer l'arbre conceptuel. L'échelle expressive du référencer va du nommer au chanter. L'échelle intellectuelle du formuler comprend les structures et les logiques, une simulation temporelle des tableaux spatiaux.

Dans l'écriture, il y a deux sortes de fond : les concepts ou les choses. Pour les premiers, les mots servent de choses, et pour les secondes - d'abstractions. Quand le mot, c'est-à-dire le style, est faible, la chose reste tristement réelle, et l'abstraction - tristement inexistante. Un bel et mystérieux constat : d'un mot inspiré, se moquant aussi bien des concepts que des choses, tout homme de goût parvient à reconstituer et les uns et les autres.

La langue et la pensée. Leurs rapports avec le réel et le modèle sont assez proches, mais leurs structures sont fondamentalement différentes : la pensée suit la représentation, c'est-à-dire des objets et des relations, tandis que la langue s'occupe surtout des chemins d'accès à ces entités, et ces chemins peuvent être très différents dans des langues différentes, les pensées reflétées étant identiques. C'est ainsi que naît un véritable style littéraire - de la subtilité des accès.

Trois regards déterminent la qualité d'une écriture : sur le fond de l'âme mystérieuse (vénération vs ignorance), sur le passage problématique de l'âme vers le mot (talent vs authenticité), sur la forme résolue du mot (intensité vs rigueur). Un seul de ces regards absent, ou penchant trop nettement vers la seconde vision, - et l'écriture devient bancale.

Dans le mot, il y a toujours une partie *de qui*, l'écho du soi connu, et une partie *qui*, la voix du soi inconnu. Les idées ou le style, la rigueur ou le ton, le savoir ou le valoir.

L'intensité est peut-être le seul vrai contenu d'un écrit littéraire, le ton en étant la forme. *Ni le récit ni les choses ne sont le contenu du mot, mais bien le degré d'intensité* – B.Pasternak - *В слове ни фабула ни предмет повествования не есть содержание, а степень напряжения*.

Ni l'idée ni le verbe n'emplissent le premier élan créateur. Au Commencement était quelque chose, qui ne parle pas encore, mais, déjà, console. '*Au commencement était le Verbe' - un appel à redécouvrir dans ce monde la force créatrice de la raison* - Benoît XVI - '*Im Anfang war das Wort' - Aufruf dazu, in der Welt die schöpferische Kraft der Vernunft neu zu entdecken* - avant le mot, avant la raison, il y a le désir, caresse à donner ou caresse à recevoir. Le mot lui donne une forme et la raison - un fond. Et la création, c'est l'heureuse rencontre des deux.

Écrire, c'est bâtir un édifice, dans un style que te dictent ton goût et ton talent. Pour avoir cette liberté, il faut habiter la langue, c'est-à-dire se sentir chez soi dans son atelier, maîtriser et ses outils et ses matériaux et ses acoustiques. Mais je n'habite plus aucune langue ; je suis condamné à n'ériger que des ruines, en espérant qu'un œil de connaisseur y devine le style rêvé : une caverne, une tour d'ivoire, un temple.

L'aveu le plus difficile à arracher aux orgueilleux tenants de l'originalité de leurs passions, idées, actes : que ce fond est commun à l'humanité tout entière, qu'elle soit avancée ou attardée, servile ou libre, humble ou ambitieuse ; et que ce fond est constitué de pulsions, évidentes et fractales, de puissance ou de sexe. Seule la forme peut nous munir d'un semblant d'unicité, et encore, puisque la forme technico-scientifique tend à la même uniformité, ainsi que les arts plastiques et la musique. Il reste le dernier bastion de l'individualité - le mot, et même ici, de vastes brèches nous

furent infligées par le fond médiocrisant et générique des hommes.

Dans l'écriture, il y a deux composants – l'expression et l'énoncé ; le médiocre est obnubilé par l'énoncé, le doué se dévoue à l'expression, le talent trouve l'équilibre entre la profondeur de l'énoncé et la hauteur de l'expression.

Le mot ne représente pas la chose. Le mot est dans le pictural et non pas dans le représentatif. Celui qui le comprend le mieux, c'est le poète : *Le poète considère les mots comme des choses et non comme des signes* - Sartre. Le représentatif se réalise dans des méta-concepts (prénotions antiques ? idées a priori ? contagions des représentations ?), qui sont propres à l'homme, pas à la langue. Le représentatif a trois aspects : structurant - liens spatio-temporels et logiques, descriptif - où l'illusion d'univocité est la plus forte et comportemental - calculs, raisonnements, scénarios.

Dire, que la langue est un système de signes exprimant des idées, est aussi bête que de dire, que les cordes d'un violon expriment des mélodies - confusion entre l'outil et la fonction. La langue permet de formuler des références, pour accéder aux concepts ; l'idée naît de l'interprétation conceptuelle et non pas langagière. Les idées sont faites pour être communiquées, elles naissent donc du modèle ; l'expression naît de la confrontation entre la langue et le modèle sous-jacent ; le gagnant déterminera si le discours est littéraire ou technique.

L'idée chaussée en mots répugne à être déchaussée. Le non-dit est une cachotterie du marchand et le trésor du sage : *La part créative d'une pensée se manifeste par la présence discrète du non-dit derrière le dit* - Heidegger - *Das Zurückbleiben hinter dem Gedachten kennzeichnet das Schöpferische eines Denkens* - le sensible, suggéré par le style, primant l'intelligible,

exhibé dans le mot - le regard derrière les yeux.

L'homme peut se définir de trois manières, comme on définit des objets mathématiques, par outils ensembliste, algébriste ou topologique : par ses attributs, par ses images ou par ses frontières. Ce qui est mon moi commun, ce qui m'annihile ou constitue mon noyau, ce qui est digne de ma proximité. Mes moyens, mes buts, mes contraintes.

Je suis l'appel des fonds - j'y découvre une substance robotique ; je suis l'appel du large - je me trouve entraîné dans l'existence des moutons ; je suis l'appel du haut - et je trouve, enfin, mon essence, ce seul moyen de me séparer de moi-même, pour me voir et m'aimer.

Je ne peux exprimer que mon attente, mais c'est la grandeur de l'Attendu que je devrais faire ressentir ; mais dès qu'un attendu perçu ou aperçu se met à dicter mon attente, celle-ci devient mesquine et celui-là se désavoue ; mon Attendu doit être toujours plus grand que mon Attente.

Le fond de l'écriture est une question de type de foi ; ce fond est iconographique, totémique ou idéographique, en fonction de la place du Verbe : dans l'image, dans l'effroi ou dans le rêve.

Le discours philosophique, ignorant le style, calcule les écarts entre les choses, en les reproduisant en mots, tandis que la distance appartient au regard, c'est-à-dire au style. Aucune architecture langagière ne représente les membrures des choses, comme le chant ne se prête point à rendre la géométrie ou le bruit du monde.

L'Américain veut chercher le fond de la solution, l'Allemand - le fond du problème, le Russe - le fond du mystère. Le Français se contente - et il a raison - d'en trouver la plus belle forme. *Les Russes ignorent la joie de la*

forme – N.Berdiaev - *Русские не знают радости формы*.

La manie du *comment*, chez les Français, fait qu'il y ait tant de brillants traités sur des balivernes ; l'obsession par le *quoi*, chez les Allemands, fait qu'on aboutisse, avec eux, dans de grandes profondeurs, pour y vivre une immense platitude. Le Russe, lui, ne quitte pas des yeux - le *qui* ; le *comment* et le *quoi* y sont sacrifiés à l'autel du *moi* ou du *nous*.

Pour les critiques, le style est ce que d'autres critiques avaient relevé chez un classique - une vision mécanique et naïve. *Un romantique, c'est la solitude, qu'elle soit rebelle ou résignée ; être romantique, c'est perdre le style* – V.Weidlé - *Романтик есть одиночество, все равно - бунтующее или примирённое ; романтизм есть утрата стиля*. Le style, c'est le regard, c'est-à-dire union d'une personnalité, d'une intelligence et d'une volonté, tout appuyé sur un talent.

Socrate et Jésus m'étaient fort sympathiques, jusqu'au jour, où j'aperçus, que leurs soliloques ou dialogues n'étaient qu'échos de places publiques. Mais Prométhée et Job devaient trop leur héroïsme à la flamme ou au fumier, où il me fallait du froid et du flair. Le moulin à vent m'obstruait la vue de l'île déserte du rêve, île en tant que terre promise de Don Quichotte. Et je leur préférai Hamlet et Faust, se contentant de fantômes pour bâtir de beaux dialogues, sous forme de soliloques décousus. Et s'ils sont si forts en philosophie, c'est que peut-être ils fréquentèrent la même Université allemande que M.Luther, G.Bruno et Stavroguine.

Seule la forme peut rendre un discours - élitiste ; il n'y a pas de gradation d'élitisme de contenu, qu'on s'adresse à l'homme seul ou au troupeau ; par le contenu, Nietzsche n'est pas plus élitiste que Marx ; et l'oubli du souci de la forme peut conduire à une même lecture grégaire.

Les plus belles plumes prônent le style sec. Pour ne pas moisir, au milieu de ta prose jadis larmoyante, n'occulte pas, mais sculpte ta larme. Sors-la du souterrain et peuples-en les ruines. Et que ton style devienne regard : *Le style est une manière absolue de voir les choses* - Flaubert. Avoir du style, c'est orienter le hasard et dominer la routine par une expression magnétisante.

La défaite est notre lot commun, elle est le fond même de notre existence. Trois usages de cette calamité : s'en morfondre (les moutons), l'analyser (les robots), projeter sur la noirceur de son fond – l'éclat lumineux de nos formes (les poètes).

Les repus, confondant l'âme d'avec le ventre, disent que le cœur et l'âme de la vie, c'est la souffrance. Mais tout fond de la vie, pour un artiste, est le bonheur, et c'est seulement sur l'épiderme - sur les mots opaques - qu'il dépose sa charge de souffrance, qui est l'impossibilité d'être translucide et la certitude, qu'on prend sa vivisection esthétique pour une dissection mystique.

La souffrance abîme toujours notre fond placide, mais elle produit souvent des effets bénéfiques ou iconoclastes sur la forme de nos rêves échevelés. *Par la souffrance, je fus brisé et plié, mais pour prendre une meilleure forme* – Ch.Dickens - *Suffering : I have been bent and broken, but into a better shape*.

La souffrance, pour conduire au bonheur, doit être enveloppée de saintes images, plutôt qu'être développée en feintes raisons, - la prêtrise y vaut mieux que la maîtrise. Rien n'apprend ni à souffrir ni à être heureux, on les trouve sans les chercher.

La forme, c'est la joie ; et tout fond aboutit à la douleur - autant chercher à donner une forme verbale à la souffrance, pour que mon étoile se reflète et

se lise même dans mon encre ou dans ma larme.

Ces misérables et naïves proclamations des philosophes, voyant dans la passion de *connaître* le motif de leurs exercices. Je le verrais plutôt dans le désir de *caresser* : caresser, avec une humble pitié, la souffrance humaine et caresser, dans un style fier, le langage de la découverte du monde.

Le mérite principal de Dostoïevsky est d'avoir compris, que ce n'est pas une valeur, singulière, univoque et indubitable, qui distingue un homme, mais tout un axe équivoque, dont cette valeur n'est qu'un cas particulier : de chute à salut, d'espérance à désespoir, d'ange à bête. Mais le seul à avoir compris et mis en pratique ce terrible et authentique constat fut Nietzsche. La perplexité et la honte de Dostoïevsky et la noblesse et le style de Nietzsche, la conscience et le talent, mais la même place de la souffrance et de l'art, chez tous les deux.

Spinoza et W.Leibniz se rangent du côté du bonheur et de la joie, Schopenhauer et Kierkegaard – du côté de la souffrance et du désespoir, Heidegger et Cioran – du côté de l'ennui et de l'extase, mais seul Nietzsche parvient à joindre ces deux bouts, que couronne l'intensité de la vie et de l'art, l'éthique cédant place à l'esthétique. Le fond de la vie est bien animé par le bien, mais c'est le beau qui en crée la forme – l'art.

La culture n'est pas ce qui *sauve du naufrage vital* (Ortega y Gasset - *Cultura es lo que salva del naufragio vital*), elle est ce qui rend plus pathétique le style de nos messages, confiés à la bouteille, à bord de ce vaisseau fantôme qu'est la vie. C'est, peut-être, ce que voulait dire Nietzsche : *Montez à bord, les philosophes !* - *Auf die Schiffe, ihr Philosophen !* (les bons philosophes savent, depuis Pascal, qu'ils sont déjà fatalement *embarqués*), leurs havres d'intranquillité étant leurs propres épaves : *pour se maintenir, comme Pyrrhon, à flot dans l'océan de l'esprit* – Byron - *to float, like Pyrrho, on a sea of*

speculation. Deux manières de penser le retour éternel : brûler ses navires, soigner le contenu de sa bouteille.

Rien de ce qui relève de l'intelligence ne résistera à la maîtrise par la machine : la logique, le langage, le style, la liberté, le hasard, l'invention. Certains états d'âme – la dignité, la résignation, la mélancolie, l'optimisme - pourront également être imités. Je ne vois qu'un seul type de plaisir, la caresse secrète, et un seul type de chagrin, la souffrance dans la joie, qui ne sauraient être machinisés.

Plus je m'approche du Pôle Nord, plus j'y oublie l'absence de longitudes et mieux j'y fête la hauteur du feu boréal, visible même des épaves. *Être soi-même, c'est le pôle, où il n'est plus d'horizon* - A.Suarès. Ce n'est pas un brise-glaces que j'appellerais, mais un sous-marin, car, sous ces latitudes, même si le naufrage est profond, le bonheur est vaste et le regard est haut : *Je vis au fond de lui comme une épave heureuse* - R.Char - le poète laisse voguer ses poèmes ; la forme leur donna la voile, mais c'est du fond qu'on contemple mieux leur étoile.

Soit on réduit la philosophie à la logique en en attendant des solutions-vérités, soit au savoir, prometteur de problèmes-langages, soit, enfin, à la poésie, où l'on se contente de mystères-styles. Sens pratique, sens intellectuel, sens poétique : *Le poète est un homme, qui a gardé le sens du mystère* - J.Green.

La question de véracité ou de fausseté des pensées est si mécanique et commune, qu'elle ne devrait pas te préoccuper. On peut bien peindre les deux. Une pensée est fausse à cause de l'une des trois raisons : on s'embrouille dans le langage, on s'embrouille dans le modèle courant, on invente un nouveau langage ou un nouveau modèle, ce qui, automatiquement, rend la pensée - fausse. Une pensée, juste dans ce qui est

déjà fixe, est une platitude ; dans une invention, elle est belle, grâce au style dans la langue, ou à l'intelligence dans le modèle.

Leurs véridiques robots doivent nous détourner de nos sirènes imaginaires. *Que le philosophe soit attaché non pas au style, qui vient du charmant bosquet des Muses, mais à celui de l'antre terrifiant, où la vérité se cache* - Pic de la Mirandole - *Quae philosopho fidem conciliabunt : si in genus dicendi appetens, quod non ex amoenis musarum silvis, sed ex horrendo fluxerit antro, in quo latitare veritatem*. En pratique, cet antre n'est pas plus terrifiant qu'une bibliothèque ou une caserne. En revanche, le style architectural préféré des Muses, et qu'orne bien leur bosquet, ce sont les ruines aux flambeaux, où l'on séduit avant qu'on ne déduise.

Dans les meilleures têtes philosophiques, le privilège des commencements exista de tous temps, mais il s'appuyait souvent sur de mauvaises prémisses : sur l'illusion de représentations univoques (idées ou substances) ou sur celle des interprétations aussi univoques (origines ou causes premières), la vaseuse vérité leur servant de point de mire. Ces démarches sont celles des sciences et non pas de la philosophie, qui devrait se dédier à la beauté, à la liberté, au rêve, toute vérité collatérale n'y étant que métaphorique. Le vrai commencement, c'est une belle et profonde forme, tendue vers la hauteur et refusant toute étendue causale.

Toutes les médiocrités pensent, que toute chose vraie est nécessairement bonne. Un déluge de vérités insipides, incolores se déverse dans des livres, qu'aucun bon goût ne visita jamais. Ils sont peu, ceux qui comprennent, que quand une chose est bonne (par le style, l'intelligence et l'originalité), elle est vraie (pour celui qui maîtrise le langage sous-jacent).

La pureté du bon ou du beau, c'est ce qui les rend indépendants de toute vérité ; mais la forme du vrai peut réveiller le sens du beau, et son fond -

pousser vers le bon. C'est lorsque le beau s'intéresse au fond ou le bon s'occupe de la forme que l'impureté surgit.

Au jour du jugement, les hommes rendront compte de toute vaine parole qu'ils auront proférée - la Bible. Même le ciel nous réclame des justificatifs, modes d'emploi, recettes et instructions, pour accorder une entrevue et une remise de peine ! La vanité, comme le vide, peut n'être qu'une préparation d'une musique et une fuite devant la banale utilité du bruit ambiant.

Le monde est un feu vivant, s'allumant par un style – Héraclite. L'intensité vécue en musique - beau style de vie !

Si le vase n'est pas pur, tout ce qu'on y verse aigrit - Horace - *Sincerum est nisi vas, quodcumque infundis acescit*. Le vase, contrairement aux cruches, a aussi la vocation de forme et de sonorité, et l'aigreur des yeux ou des oreilles peut être autrement plus incommodante.

Celui qui vise de hauts faits souffre hautement – Plutarque. À l'échelle du rêve tous les faits sont bas ou plats ; la souffrance, humble de fond, c'est-à-dire altière de forme, sera toujours au-dessus de la souffrance fière.

C'est l'intuition qui amène des objets, c'est l'intelligence qui souffle des mots, mais c'est surtout de la hauteur qu'on aurait besoin, pour que les sons des mots traduisent bien l'âme. *Quand l'objet a rempli l'âme, les mots accourent tout seuls* - Sénèque - *Cum rem animus occupavit, verba ambiunt*. Pour pouvoir remplir l'âme, il faut que l'objet soit fait en matière crue. C'est ainsi, qu'il prendra sa forme. La résonance de l'âme comblée produit des mots. Le poète est l'égalité des dons de l'âme et du mot.

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur – J.Racine. Le *fond* de ce vers est bancal, sa *forme* - monotone et monosyllabique, mais sa *musique*

est irrésistible. Le romantisme naissant enchaînera : *L'ombre de la nuit étoilée n'est pas plus pure* - Hölderlin - *Reiner ist nicht der Schatten der Nacht mit den Sternen*.

D'autant mieux on perçoit une chose, d'autant plus est-on déterminé à ne l'exprimer qu'en une seule façon – Descartes. Même en arithmétique, cette ineptie ne s'applique que dans les cas les plus simples. Partout, où ont leur place le désir, la paraphrase, le doute, le style, l'évolution du modèle, partout se diversifient des références et figures.

Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi, car on s'attendait de voir un auteur et on trouve un homme – Pascal. C'est si naturel que l'homme ne se reconnaît ici qu'en tant qu'*acteur*. Et si Flaubert avait raison en mettant l'*auteur* au-dessus de l'*homme* ? Représenter, augmenter ou authentifier ? Trois poses dont la dernière me paraît la plus prometteuse, car l'adhésion y est la plus inexplicable. Dans ce qui est banal, la sincérité compte plus que le style ; dans l'essentiel, c'est l'inverse. L'homme sans style, d'après G.Buffon, ne serait plus homme.

Avec la vérité comme avec la musique, trois beaux métiers s'exercent rarement par une même personne : compositeur, chef d'orchestre, interprète. *La tâche de l'esprit humain ne consiste pas à chercher la vérité, mais d'en concevoir la plus remarquable des images possibles* - Kant - *Die Aufgabe des Menschengeistes besteht nicht darin, die Wahrheit zu suchen, sondern ein möglichst treffliches Bild der Wahrheit zu bekommen*. Tu désavoues le premier, ne reconnais que le second, mais c'est surtout pour le troisième que tu conçus de beaux instruments.

Le vrai n'a pas de fond, il n'a que la form(ul)e ; le bien, au contraire, n'a que le fond, intraduisible ni en forme d'un tact ni en force des actes. *Les*

expressions universelles de vrai et de bien ne peuvent aboutir à aucune expression du contenu et ne tardent pas à engendrer l'ennui - Hegel - *Die allgemeinen Worte von dem Wahren und Guten können zu keiner Ausbreitung des Inhalts kommen und fangen bald an, Langeweile zu machen*. L'ennui du cornichon est l'insensibilité à la forme du vrai et au fond du bon ; l'ennui du sage est le vrai mal fondé ou le bon déformée.

Le style contient, en lui-même, la beauté des idées, tandis que chez les pseudo-penseurs le style est censé les rendre belles - Schopenhauer - *Der Stil erhält die Schönheit der Gedanken, statt daß bei den Scheindenkern sie durch den Stil schön werden sollen*. *Améliorer le style, c'est améliorer la pensée* - Nietzsche - *Den Stil verbessern heißt den Gedanken verbessern*. Les mots, tombés amoureux d'une beauté, se transforment en idées. L'esprit prétendant épouser la beauté, sans amour du mot, est début de mésalliances.

Le style est la physionomie de l'esprit - Schopenhauer - *Der Stil ist die Physiognomie des Geistes*. L'habit invisible, que le visage de l'homme réclame, pour être admiré.

Chez les uns, le style naît des pensées ; chez les autres, les pensées naissent du style – J.Joubert. Dans le premier cas, je ne connais que des avortons et dans le second - que des naissances illégitimes. Si je suis bête, le style le cache ; et si je suis intelligent, le style débouche sur des pensées, ces invitées de dernière minute.

Il y a des vérités qu'on a besoin de colorer, pour les rendre visibles – J.Joubert. La logique, en les rendant lisibles, et la musique - audibles, ne les laissent transparentes qu'à ceux qui n'ont que les yeux pour voir. *Je crains, que mon âme ne devienne aveugle à force de regarder les choses avec mes yeux* -

Socrate. Et Démocrite alla encore plus loin, en se brûlant les yeux, pour ne vivre que du regard. Et la philosophie, selon Socrate, ne serait-elle pas *la musique la plus haute* ?

En littérature, aujourd'hui, on fait bien la maçonnerie, mais on fait mal l'architecture – J.Joubert. Rien ne danse plus dans cette lugubre marche du siècle. Cette bruyante littérature ignore la musique. *L'architecture fait chanter l'édifice* – E.Levinas. La salle-machines se substitua à la tour d'ivoire.

Les pensées du sot préexistent toujours et s'annoncent avec des mots anonymes, sans éclat ni reflets. *Comment il se fait, que ce n'est qu'en cherchant les mots, qu'on trouve les pensées ?* - J.Joubert. Les pensées du sage sont des effets de bord, des reflets dans des miroirs des mots, dans lesquels se mire l'esprit et y trouve son compte. *Je ne conduis pas ma plume, c'est elle qui me conduit* – L.Sterne - *Ask my pen, - it governs me, - I govern not it*. L'écriture crée des ombres inventées, et ensuite, l'esprit leur découvre une source de lumière réelle. Celui qui part d'un éclairage accessible, au lieu de suivre son étoile inaccessible, ne pense pas, il copie ou imite. *On pense à partir de ce qu'on écrit et pas le contraire* – L.Aragon.

Le style doit être comme un vernis transparent : il ne doit pas altérer les couleurs, ou les faits et pensées, sur lesquels il est placé - Stendhal. Qu'est-ce qu'altérer le néant ? Le style, comme le bon Dieu, aime des matériaux inexistants, pour cacher les meilleures sources. La passion colle au style ; c'est elle qui tient la vraie palette (le monde, et ses faits, sont gris) : *La passion peint de ses couleurs tout ce qu'elle touche* – B.Gracián - *La pasión tiñe con sus propios colores todo lo que toca*.

La pensée s'occupe de podiums, d'angles d'éclairage, d'ordre de défilé. Les mots-caresses et les mots-promesses s'occupent et de vêtements et de

corps. *Le style et les mots sont non le vêtement, mais le corps des pensées* - Leopardi - *Lo stile e le parole sono non la veste ma il corpo dei pensieri*. La pensée seule, qui, dévêtue, monte sur les planches, sans être sacrée par le mot d'un haut couturier, ne peut servir que de porte-manteaux ou d'épouvantail.

Les formes passent, l'idée reste – Flaubert. Toute ta vie prouvait le contraire : les idées passent, la forme reste. L'artiste sait, que l'idée, qui n'ait pas besoin de forme pour s'imposer, ne peut être que platitude. Les bons stylistes, manquant d'intelligence, tombent souvent dans ce malentendu : *Ce n'est pas à une œuvre que j'aspire, c'est à la vérité* - Cioran – ils peignent un tableau, mais leur commentaire semble ne promouvoir que l'industrie des couleurs.

Quelle sottise que de s'insurger contre le vase de la vie en en apercevant le fond ! - E.Renan. Garder le vase plein est pire - aucune sonorité n'en ressortirait. Il vaut mieux s'en enivrer, même si l'on devait, pour cela, aller jusqu'à sa lie, et se servir du vase vide comme d'un instrument de musique. Il faut faire de la vie, alternativement, un dragon à terrasser, un ange à combattre, un Sphinx à déchiffrer - j'en garderai du rouge, du bleu ou de la bigarrure, tantôt aux yeux, tantôt au corps, tantôt à l'âme.

Le style est la qualité de mes miroirs. Que d'autres styles s'y reflètent, ce n'est pas eux qui réfléchissent. *Le style, c'est l'oubli de tous les styles* – J.Renard.

La prose est modération en sons ou en ferveurs ; la poésie est leur exacerbation. L'élan sans musique, la mélodie sans essor nous rappellent trop la vie difforme. *Idée poétique est celle qui, mise en prose, réclame encore le vers* – Valéry.

Un philosophe est celui qui en sait moins que les autres - (et en quelque sorte moins que l'homme qu'il est) – Valéry. Socrate le prit trop à la lettre. On ne *sait* que dans un langage fermé ; et la création est ce qui nous rend ouverts, ces Ouverts, dans lesquels on converge vers ses limites, sans les atteindre, en soi-même. La meilleure, la profonde conscience de soi aboutit à la haute, à la féconde méconnaissance de soi. Et même du monde : *Le philosophe est un innocent, qui persiste à tenir pour énigmatique le monde, qui va de soi* – R.Enthoven. Et s'il va jusqu'au bout de tous les problèmes (Schopenhauer), c'est pour découvrir, derrière chacun d'eux, - des mystères.

La pose d'un but donne à l'existence humaine une forme. Un fond à la vie est donné par les fruits d'un effort intellectuel - A.Einstein - *The important factor in giving shape to our human existence is the setting up of a goal. The fruits of intellectual effort lend content to life*. La forme, qui m'attire, est un tamis aux mailles imprévisibles, au point que les graines de la vie retenues constituent un fond promis à la prochaine secousse. *L'existence humaine : l'effort qui se complaît à lui-même* - Ortega y Gasset - *La existencia del hombre : esfuerzo que se complace en sí mismo* - la pose d'un archer, qui se moque de ses cibles.

L'artiste amoureux est aveugle. L'amour est un beau regard, aux yeux fermés, nous munissant d'un goût infaillible de formes, de couleurs et de mouvements. La forme vaut surtout par sa musicalité, dont s'occupe l'âme, qui est toujours aveugle. *Dans l'amour, l'homme a besoin de formes et de couleurs, et la femme - de sensations. Elle aime mieux, elle est aveugle* – A.France.

L'homme est le seul animal, qui rougit, - ou devrait le faire - M.Twain - *Man is the only animal that blushes – or needs to*. La couleur de votre honte et le son, qui vous *enfante*, sont désormais bannis de la forme de vos messages ; et

dans votre contenu - la grise convivialité, le multimédia du brouhaha et des *flèches qui tuent*.

Le vase donne une forme au vide, et la musique - au silence – G.Braque. Faire vivre des fantômes - et que mes lambris, c'est-à-dire mes ruines royales, soient un désert, hanté de mots. L'art est un fond béant, animé par une forme pleine.

La logique donne une méthode de recherche à la philosophie, exactement comme la mathématique à la physique - B.Russell - *Logic gives the method of research in philosophy, just as mathematics gives the method in physics*. La mathématique est la seule représentation de la réalité à confirmation immédiate ; elle en est l'ontologie, son fond divin et sa forme humaine. La philosophie en est la forme poétique : traduire le bruit en musique. La logique y est pour peu, comme la grammaire - en poésie. Devant l'entrée de l'édifice philosophique, on devrait écrire : *interdit aux non-musiciens*.

Le sentiment est au maximum à sa naissance et, chez les poètes, il ne va pas plus loin - M.Tsvétaeva - *Чувство всегда начинается с максимума, а у поэтов на этом максимуме и остаётся*. Nietzsche veut remplir toute forme avec une même intensité, ce qui en constitue l'éternel retour ; M.Tsvétaeva va en sens inverse : étant donnée l'intensité, lui trouver une forme, ce qui en constitue la création : *À toute intensité, venue d'ailleurs, imaginer ce qui la forcerait, de nouveau, à se remplir* – W.Benjamin - *Jeder Intensität als Extensivem ihre neue gedrängte Fülle zu erfinden*. C'est dans le sentiment que Valéry place et le départ et le retour : *Je cherche le calcul du sentir - penser - agir, qui définit l'Éternel Présent*. L'homme fade attend tout de l'accroissement, du passage du simple en expression au complexe en sentiment. Du complexe en expression au simple en sentiment est peut-être le seul cheminement, qui préserve la hauteur. Le vrai sentiment sait, qu'il est

condamné, et n'attend rien de l'expérience. *Tu seras simple si, sans t'impliquer dans le monde, tu l'expliques* - St Augustin - *Eris simplex, si te non mundo implicaveris, sed ex mundo explicaveris*.

Le talent d'un artiste : voir comme les autres pensent et penser comme les autres voient - B.Pasternak - *Художественное дарование : видеть так, как все прочие думают, и думать так, как все прочие видят*. Ses pensées doivent être malléables, mais ses vues - avoir la substance irréductible des syllogismes en bronze. Formuler des pensées, éprouver des sentiments, c'est banal ; il faut mettre en forme musicale ses sentiments et éprouver, par des contraintes de plus en plus exigeantes, - le fond de ses pensées.

La poésie est le penchant pour la vie et pour la femme, dans ce qu'elles ont de pur-sang - B.Pasternak - *Поэзия посвящена слушанью жизни и женщины в глубочайшей их первопородности*. Le racisme des formes poétiques se concilie difficilement avec le métissage des fonds. Le pur-sang relève du mystère ; le quarteron le brise en problème ; et les sans-pedigree se banalisent en solutions. Dans la vie et dans la femme, entendre la musique primordiale, à travers le bruit et le papotage difforme, - est une tâche du poète.

Le verbe muscle une phrase et la fait boiter ou danser. L'imaginaire laisse les mots reproduire le rythme, choisi par le guide du musée, le goût. Et le talent couronne tout, dans une mélodie ou une harmonie. *Les mots cachent un verbe. La phrase est une allure. L'imagination est un musée des allures* – G.Bachelard.

Le poème est un voile, qui rend visible le feu – M.Blanchot. Cette *obscure clarté*, amie du bon regard ! Ce fond inaudible, d'où jaillit la mélodie. La vie serait un feu, dont la musique est un voile. Sans ce voile, le feu n'est que

brûlure. Grâce à ses ombres, le poème en fait deviner aussi une lumière.

L'Incarnation a pris le pas sur le Verbe ; et l'intonation sauve le discours – R.Debray. Oui, les actes, comme datations et nommages, sont ennemis du vrai Verbe, qui est désincarné. Le charnel de l'Incarnation et le spirituel du Verbe devraient s'ordonner par le rituel de la Grammaire. L'incorporation des esprits ou l'incarcération des chairs repoussent du Verbe et font chercher des Incarnations de passage. Les *choses mêmes* se prêtent à tenir le discours d'aplomb, mais c'est bien l'intonation qui en donne la hauteur. Le salut, lui, viendrait tout de même d'en haut, non ?

Le style est la revanche de ce que l'homme veut sur ce qu'il est – R.Debray. Une revanche au goût amer, car, pour y parvenir, il faut passer par la débâcle de ce que l'homme *doit* ou l'embâcle de ce que l'homme *peut*. Le style est un rêve, qui *vaut* par le désir de ce qui n'*est* pas. Mieux on veut, plus on vaut, c'est mieux que : *Plus on veut, mieux on veut* - Baudelaire ou *Je vaux ce que je veux* – Valéry.

Le style, qui se forme sous ta plume, dépend fortement de l'oreille, à laquelle tu veux t'adresser ; c'est pourquoi te tourner vers tes contemporains ou même vers tes complices te condamne à la médiocrité stylistique. Seule une création devant ton auditeur inexistant, te paraissant divin, promet et le style et la hauteur et la noblesse. *Le style doit se plier à ta propre mesure, projetée sur un auditeur clairement identifié, dans lequel tu veux te fondre* - Nietzsche - *Der Stil soll jedes Mal dir angemessen sein in Hinsicht auf eine ganz bestimmte Person, der du dich mittheilen willst*.

Dans la métaphore se rencontrent la pensée et la musique, la pesanteur et la grâce. Ne suivre que le premier versant condamne à la pesanteur finale, au *Schwergewicht* nietzschéen de la pensée des pensées. L'écriture devrait être

musique de la musique.

La mécanisation des esprits toucha, chronologiquement, l'image et le mot, avant de s'attaquer à la musique, sa dernière victime. La prémonition visionnaire de A.Suarès : *Il arrive à l'homme de ne plus penser que selon les images toutes faites d'un écran* - s'applique, aujourd'hui, aux mots et aux mélodies. C'est sur l'écran impassible que viennent mourir les anciens élans et métaphores.

La science et l'art se présentent comme une technique et un message ; la mathématique et la musique disposent d'un arsenal fermé, compact, entier, tandis que toutes les autres sphères offrent tant de lacunes, de manques, d'inachèvements. C'est ce qui explique la sidérante insensibilité des mathématiciens et des musiciens pour la noblesse et le style de leurs justifications du vrai ou du beau ; tous les objets, toutes les relations, se valent pour eux. Tandis que les autres sont touchés par la vénération ou le mépris, par l'humilité et le discernement, par l'élucubration ou le dogme, ce qui les rend plus exigeants et plus sensibles au style. Absorbés par la musique intérieure, les géomètres et les aèdes n'accèdent pas à la musique verbale.

La prière – ni intercession, ni pétition, ni contemplation, mais la musique d'une âme solitaire, en émoi devant la beauté et la tragédie du vivant.

Dans la création artistique interviennent la musique et le travail, la composition et l'exécution, la liberté et le destin. Et si *le véritable destin d'un grand artiste est un destin de travail* - G.Bachelard, c'est-à-dire la main et l'esprit, sa liberté, c'est-à-dire sa musique, est ailleurs, dans l'âme.

L'esprit compose le rêve, que lui dictent les yeux fermés ; l'âme, qui le lit, les yeux ouverts, se fait oreilles, pour entendre la musique, que visait,

inconscient, le rêve. La possibilité de l'art est dans ces deux paires d'yeux, tantôt naissants tantôt évanescents, découvrant la caresse ou devenant l'ouïe.

Oui, l'écrit d'artiste doit s'adresser à Dieu, mais s'il est rédigé en tant que lettre ouverte, sans encryptage de style, il sera classé, par la Chancellerie céleste, dans la rubrique de faits divers et non pas de confessions, de partitions ou de testaments.

Apollon munit le mot de vastes couleurs, et Dionysos – de musique profonde ; le mot sera tableau ou métaphore, tourné vers le ciel, c'est-à-dire il sera en hauteur.

Qu'ai-je à faire de la profondeur des idées, non accompagnées de la hauteur des mots ? Que faire de la pesanteur d'un contenu sans la grâce d'une forme ? Je pourrais l'évaluer, en faire une matière ou un produit, je ne pourrais pas en extraire une musique, qui est la seule à m'entretenir dans un état noble, celui d'espérance ou de désespoir, à l'opposé de la fadeur ou de l'indifférence.

Le goût aphoristique en musique se traduit par la préférence qu'on donne à la mélodie face à l'harmonie. F.Schubert est sans doute le meilleur aphoriste, mais qui profanait son laconisme dans des ouvrages sensés monumentaux.

Face à la haute musique verbale, la facilité presque miraculeuse d'en tirer de l'intelligible profond me rend indifférent aux idées et fétichiste du mot.

Mes mots et mes actes admettent deux interprétations – dans le contexte temporel où se compose le discours objectif de mon soi connu, ou bien dans le contexte spatial où se joue la musique subjective de mon soi

inconnu, bref dans le devenir ou dans l'être. Mais qui entendra *ce moi obscur, incapable de s'objectiver en esprit, âme, cœur* - H.-F.Amiel ?

Mon soi connu tenta de parler à la terre ; trop absorbée par sa lumière et ses bavardages, elle se moqua de mes fébrilités obscures. Ulcéré, je fus presque forcé de me tourner vers le silence du ciel ; ses ténèbres et sa bonne oreille réveillèrent la musique de mon soi inconnu. Interdit de solidarité humaine, je découvrais la fraternité divine.

L'esprit démocratique ou l'âme aristocratique : l'ivresse ou le vertige, le discours ou la musique, Dionysos ou Orphée.

Les quatre étapes du surgissement de mes notes : l'état de l'âme, la musique, les mots, la pensée. Une bonne contrainte : ne jamais commencer par la dernière étape.

Pour peindre la vie, l'intelligence fournit le sens, le goût prépare des palettes de couleurs, et le talent en crée l'harmonie. Avec la même palette, on peut peindre et le chagrin et la joie. Sans intelligence ni goût, ces deux tableaux n'exhiberaient que la grisaille décousue ; sans intelligence seule, on est manichéen, on ne lirait dans la vie que, séparément, une comédie ou une tragédie.

Sans une dimension musicale, l'art est impensable. Mais on ne crée jamais la musique (par son esprit) sans porter en son âme, au préalable, une autre musique, inconsciente, intérieure, personnelle. Sans celle-ci, on peut produire des comptes rendus, de la philosophie académique, mais on n'enflammera jamais les âmes. *Le secret de l'écriture réside dans la musique involontaire dans l'âme* - V.Rozanov - *Секрет писательства заключается в невольной музыке в душе*.

Deux genres de maîtrise d'une langue : en tant qu'une couche au-dessus d'une représentation (fonction instrumentale – l'intelligence, le savoir) et en tant qu'une harmonie entre le son et le sens (fonction créatrice – la musique, la poésie). C'est dans ce sens qu'il faut comprendre Nabokov : *Toute grande littérature a pour demeure la langue et non pas les idées* - *Всякая великая литература - это феномен языка, а не идей*. Le philosophe doit maîtriser ces deux fonctions, c'est pourquoi Nabokov fut poète et nullement philosophe.

Tout ce qui est dépourvu de la dimension musicale ou ne fait que résumer le bon sens devrait être banni de la philosophie. *À partir de la même impression, l'un forme un chant et l'autre – une théorie analytique* - leur analytique part des prémisses communes, pour arriver aux conclusions banales – Valéry.

La musique et la pensée remplissent un texte poétique : la première porte le plaisir et l'ivresse, et la seconde apprend la marque du breuvage, son cépage, son terroir.

Tout ce que je juge mériter une place dans ce livre, se compose de mes ombres ; je n'ai pas besoin d'illuminations des images ou des idées, mais seulement de celles des mélodies.

Pour un non-artiste, le langage et l'esprit servent à reproduire le bruit (ou le silence) du monde, tandis que, pour un créateur, la poésie et la philosophie en extraient la musique ; la poésie est le même dépassement du langage que la philosophie - celui de l'esprit ; mais la nature de la musique, qui en naît, est la même, dans les deux cas, pour élever l'âme ou consoler le cœur.

Le monde est essentiellement visuel ; la photo, l'écran, l'action, c'est ce qui le rend le plus précisément et fidèlement. Je dois en créer une réplique musicale – par le Verbe, qui sera à mon Commencement. Et pour qu'Il soit

pénétrant, fertile et désiré, je l'accompagnerais de caresses.

D'après la forme de son discours, la philosophie peut prendre l'un des trois aspects : la réflexion, l'intuition, la tonalité. La première philosophie est banale et impersonnelle, la deuxième – logorrhéique et inutile, la troisième – poétique et hautaine. Mais le fond en est le même – nos misères et nos musiques.

Les philosophes reproduisent très précisément les écoles picturales - du réalisme socialiste à l'abstraction holiste, de la nature-morte à l'hagiographie, des scènes de batailles à la dissection de cadavres. Toute élocution se réduit à la musique et à la peinture, même si l'on y perçoit plutôt du bruit et du gribouillage. Pour exclure le peindre du parler, il faut être dogmatique et têtu comme Wittgenstein ou Heidegger, et supposer qu'il puisse y avoir des idées sans métaphores.

Peut-être, mes diatribes contre les Anciens, préconisant une paix d'âme, sont mal ciblées. Toute palpitation autour des tracas communs est risible, et il faut leur opposer l'attitude la plus impassible. L'interpellation par le grand n'est donnée qu'aux élus ; la honte, face au Bien inaccessible, ou la vénération, face au Beau incompréhensible, doivent se traduire en mélodies ou reliefs, qui sont à l'opposé de la tranquillité des moutons ou robots.

Le vrai est une prérogative de la science ; l'art lyrique, et donc la poésie et donc la philosophie, ne naissent que des apparences. Dès que cet art se mêle du vrai, il devient artisanal, décoratif, didactique ; il foulera la terre, visera les horizons, mais perdra l'appel des firmaments.

Je décris tout objet soit par le chiffre soit par la mélodie - son immanence quantitative ou sa transcendance qualitative. Mais si le chiffre rend le véritable fond, indépendant de mes yeux ou lubies, la mélodie le munit

d'une forme, et cette mélodie préexiste dans mon regard. *La musique, dans les choses sensibles, est créée par une musique qui leur est antérieure* - Plotin.

Le vrai de l'homme est biologiquement fabuleux, mais intellectuellement – commun et banal. Vouloir rester dans le vrai est signe de médiocrité ; tout créateur commence par bâtir son propre langage, dans lequel les valeurs de vérité courantes pourraient s'inverser. Le médiocre cherche à épater dans le langage commun, par de criardes finalités ; le créateur pose des commencements d'un Verbe musical à naître ou à ressusciter.

Pour la peinture philosophique, le réel aurait dû ne servir que de toile, de support matériel nécessaire, tandis que l'essentiel aurait dû être dédié à l'imagination, langagière et lyrique, irréductible à la raison. La *Realphilosophie* (Hegel) des rats de bibliothèques, bavards et calculateurs, face à la vraie philosophie des poètes, dont l'esprit chante ou danse, pour devenir âme, pour nous faire aimer la vie abyssale et le verbe musical.

Ils sont tellement habitués à voir dans des fondations (*Grund-UrGrund-Ungrund*) quelque chose d'objectif, rémanent, définitif, qu'ils les déclarent incompatibles avec la liberté, tandis qu'elles sont parmi les premières cibles de nos commencements et valent surtout par la part de notre personnalité, dans les couleurs et la musique, inimitables et libres, et dont nous les accompagnons.

L'évolution de la nature du travail sur le mot et de la qualité du mot : du dessin mural étonné au manuscrit illuminé, du manuscrit personnel à la machine à écrire fonctionnelle, de la machine à écrire pratique au traitement de textes apathique – de plus en plus de traitements grammaticaux, de moins en moins de textes musicaux.

En pleine lumière ne naissent que des platitudes ; le courant créateur ne s'anime que dans l'obscurité ; l'intelligence en reconstitue des sources lumineuses, l'imagination y introduit des couleurs, et le talent en extrait la musique.

Les philosophes-poètes savent munir le devenir de mélodies et l'être – de couleurs et de formes. Chez les prosateurs, l'être est grisâtre et le devenir – silencieux ou cacophonique.

Le talent littéraire : pour les paroles prêtes, savoir trouver une mélodie ; pour la mélodie prête, savoir trouver des paroles. Une bonne contrainte : se taire, au lieu de proférer des paroles sans mélodies.

Avec la musique, le cœur ressent, avant que l'âme croie ou l'esprit comprenne. Avec le discours littéraire, le croire et le comprendre sont indispensables, pour que le ressentir final puisse être reproductible. Mais je veux être cru non pas sur parole, mais sur la mélodie.

La décadence commence par la domination du sens de l'existence sur la musique de l'essence ; et ceci se produit aussi bien dans la culture que dans les passions et les goûts. La tragédie grecque – l'affirmation du sens ; Bach – l'équilibre entre le sens et la musique ; Mozart et Beethoven – la domination de la musique ; R.Wagner – le retour vers le sens. Le sens incontrôlable étouffe nos fibres divines et se dévoue aux fils robotiques.

Tchékhov est le Mozart de l'art tragique ; chez les deux on trouve le plus grand écart entre l'homme et l'auteur – l'homme y est invraisemblablement bête et l'auteur – invraisemblablement pénétrant. Tchékhov ne fut nullement délicat, et Mozart ne fut jamais envahi par un rêve. Pourtant, les pièces de Tchékhov sont pleines d'une musique délicate ; les opéras et les concertos de Mozart nous renvoient aux rêves d'un dramatisme déchirant.

La musique de R.Wagner ne peut pas accompagner naturellement la vie ; elle est une espèce de conte de fées, faussement folklorique et faussement héroïque, juste bonne pour enténébrer une fête de l'Ordre teutonique ou pour illuminer un film américain, anachronique, grandiloquent et gris.

Pour exprimer sa personnalité, une certaine unité, ou fidélité à ses choix vitaux ou artistiques, est nécessaire. L'unité des choses évoquées (tenir à leur prix - le mouton), l'unité des jugements formulés (rester fidèle à une valeur prouvée - le robot), l'unité de l'intensité chantée (maîtriser tout l'axe de valeurs mouvantes – l'artiste). Chez tous, des contradictions de forme sont inévitables ; elles son involontaires et destituantes, chez les deux premiers, volontaires et justifiées - chez le troisième.

La nature des contradictions, en philosophie, dépend d'une sorte de stabilité de la démarche dans l'écriture : la stabilité de la marche relève de la mécanique ; celle de la danse – de l'esthétique ; celle du vol – de la mystique. Les contradictions, dans le premier cas, sont signe de la bêtise ; dans le deuxième – de la maîtrise des langages ; dans le troisième – de la musique contrapuntique.

La Culture consiste à décrire (par la science) ou à chanter (par la poésie) la Nature. Deux erreurs à éviter : un scientifique, sans belle voix, tentant de chanter ; un poète, sans bonnes connaissances, tentant de décrire.

Dans l'espace, abstrait et figé, s'incruste l'être ; dans le temps, incompréhensible et limité, se déroule le devenir. L'espace nous effraie et le temps nous tue – d'où la recherche de consolations, pour nos actes trop nets et nos rêves trop diaphanes. L'espace réveille notre intelligence et le temps peaufine notre talent – d'où le besoin de couleurs et de mélodies, le souci du langage. Toutes les bonnes raisons de faire de la bonne philosophie sont

là.

Tous modifient et interprètent le monde, et si peu le chantent ou peignent. Les notes et les pinceaux sont plus rares que les formules ou les outils. Les hommes d'action ou les scientifiques *veulent* et *peuvent* rester dans l'objectivité ; le poète, et donc le philosophe, *doit* rester subjectif.

Si, dans ton écrit, l'expression d'un sentiment semble en être un reflet fidèle, ce sentiment doit être médiocre ou banal. Le créateur veut des sentiments indicibles, dont seule la musique peut rendre le frisson. *L'amour parfait est une déception sublime, puisqu'il est au-dessus de l'exprimable* - Chaplin - *Perfect love is the most beautiful of all frustrations because it is more than one can express*.

Celui qui vise la profondeur, sans posséder le talent littéraire, finit dans la platitude ; c'est le cas de Descartes, superficiel (*oberflächlich*) selon Nietzsche. Mais Valéry, avec sa liberté poétique, est profond. Les meilleurs prennent la profondeur pour moyen, la musique – pour but et la hauteur - pour commencement.

Le goût, dans l'écriture, est l'accord entre une raison abstraite et une musique vivante. *Le bon goût consiste en harmonie entre la mesure et l'image* - Pouchkine - *Истинный вкус состоит в чувстве соразмерности и сообразности*. Sans cette harmonie on est pédant ou ventriloque.

Tomber amoureux, c'est comme être frappé par une œuvre de Dieu ou par une œuvre d'art – d'un coup, on entend la musique et oublie le bruit. Et puisque, avec de l'imagination, on redécouvre toujours et partout ces œuvres, le poète est un éternel amoureux.

La poésie – la musique peinte et statufiée.

Celui qui ignore la notation musicale, ne retirera rien de mon écrit ; mes mots sont plus près des notes musicales à interpréter (dans les deux sens) que des étiquettes verbales à reconnaître (aussi dans les deux sens).

Je me dis, que l'art est *un hymne mélancolique de l'inexistant*. Donc, ni récits ni bonheur ni réalité. Et je tombe sur une belle définition de B.Pasternak : *L'art est un récit du bonheur d'exister* - *Искусство - есть рассказ о счастье существования* - dissonants en mots, nous sommes harmonieux en musique.

Ils veulent bourrer leurs écrits de pensées et de sentiments (qui peuvent être respectables), tandis que le bon artiste sait, qu'il faut n'y mettre que de la musique humaine et des échos des mystères divins (qui génèrent de la matière et pour l'âme et pour l'esprit). *Ô viens, l'union de mélodies magiques, d'idées et de passions* - Pouchkine - *Ищу союза волшебных звуков, чувств и дум*.

Tout art est dans la musique – verbale, picturale, sonore, philosophique. L'artiste, en nous, c'est notre âme, mais sa musique, son fond, doit être portée par la forme – les mots, les idées, les images – la tâche de notre esprit. L'esprit s'entend bien avec l'âme, mais reste désarmé face au cœur insondable, d'où l'impératif d'artiste – mettre le Beau au-delà du Bien.

Le soi connu, c'est la représentation, la puissance ; le soi inconnu, c'est la volonté, la musique. *La multitude ne comprend pas, comment, différant de soi, on s'accorde à soi, telle l'harmonie entre l'arc et la lyre* - Héraclite.

Depuis trois millénaires, l'artiste affichait sa musique et sa solitude. Aujourd'hui, *il y a quelque chose d'horriblement faux dans cette culture, enivrée par le bruit et le grégarisme* - G.Steiner - *there is something terribly wrong with a culture inebriated by noise and gregariousness*. Moi, je n'y vois

qu'une sordide sobriété, une sordide vérité et un sordide bruit, celui du présent gluant.

En quoi le poète et le mathématicien se distinguent des autres hommes ? Surtout, dans le fait, que les mots de ceux-ci visent directement la platitude des choses, tandis que les symboles de ceux-là s'attachent aux représentations, où règnent la séduction ou la déduction, la hauteur ou la profondeur, la liberté du particulier ou l'harmonie de l'universel, le rythme d'une âme ou la mélodie d'un esprit. L'éternité sidérale écoute les créateurs ; le présent banal accueille les producteurs.

La poésie – l'*enveloppement* musical d'une image, d'un état d'âme, d'une impression, d'une mélodie ou d'un rythme. Leur *développement* discursif, inévitablement, sera de la prose, qui est un métier à part ; c'est dans ce piège que tombèrent Baudelaire et A.Rimbaud, dans leurs exercices hors rimes et mesures.

La maxime – la musique et la démesure ; la poésie – la rime et la mesure. La première a une dimension de plus ; elle est de la poésie hyperbolique.

Tout livre d'art doit être codé ou écrit à l'encre sympathique. Tout homme à l'âme vivante possède un décodeur nécessaire, pour entendre la musique de ce livre ; il serait même suffisant, si, en plus, cet homme avait une tête bien faite.

Il ne suffit pas de renoncer aux *grandes* pensées et à ta présence dans ton écriture, pour soit pratiquer un art pur soit n'exhiber que des balivernes. En voici deux partisans : Flaubert - aucune métaphore et un métronome phonétique guidant les descriptions de boîtes d'allumettes ; Nabokov – un courant gracieux de métaphores et des mélodies sentimentales en tant que caresses de l'oreille.

La seule source d'excitations, indépendante de mon soi connu, est la musique, dont la perception semble être prérogative de mon soi inconnu, demeurant dans mon âme. Mais un poème provoque toujours un écho de mon esprit, c'est-à-dire de mon soi connu. *La musique, belle par transparence, et la poésie – par réflexion* - Valéry.

Comment naît la musique d'une écriture ? - les battements du cœur en imposent le rythme, et l'harmonie de l'âme en compose les mélodies.

La nullité littéraire des musiciens et des mathématiciens s'explique par l'impossibilité de traduire la musique en autre chose que la danse ou d'interpréter la mathématique, en revenant au réel relatif et en sortant de l'idéel absolu. Danseur ou penseur, ces deux dons sont les seuls à faire de toi un écrivain. *J'aime la vie elle-même et non des au-delà quelconques ; je ne suis pas rêveur, je ne fouille pas mes états d'âme* - Prokofiev - *Я люблю самую жизнь, а не витания где-то, я не мечтатель, я не копаюсь в моих настроениях*.

La plupart des ivresses artistiques n'aboutissent qu'à une forme de folie, vite abandonnée ; mais apparaît, parfois, un porteur d'une ivresse dionysiaque et surclasse le sobre courant dominateur apollinien ; la génération suivante finit par maîtriser cette ivresse – voici le cycle : classique – romantique - classique.

Dans un écrit se trouvent le fond d'un avis d'esprit et la forme d'une vie d'âme. Les avis poussent aux actes et aux critiques, la forme témoigne des tacts d'une musique. Ce qui me rend réfractaire du fond et sectaire de la forme.

La modestie et l'intelligence accompagnent, main dans la main, cette

bénéfique évolution : prouver le vrai, narrer le réel, chanter le rêve. Mais il faut porter en soi un savant, un philosophe ou un poète, pour réussir ce parcours, avec un nombre décroissant de compagnons ou d'entendeurs.

Se perdre ou se trouver sont de creuses péripéties des adeptes de parcours ou de buts communs, même poursuivis dans la solitude. Celui qui se contente des commencements, dictés par son soi inconnu, s'identifie avec la musique, composée par son soi connu, – créateur et création – l'âme et l'esprit, qui n'ont rien à perdre ni rien à trouver, puisqu'ils restent hors-temps.

Seul un intellectuel peut apprécier la réflexion sur le langage, tandis que tout le monde a un besoin très net de consolation. Donc, une bonne philosophie, celle qui fait du langage et de la consolation ses objets centraux, devrait, en partie, s'adresser à tout le monde. *Toute culture a deux devoirs : consoler la majorité, apporter à la minorité, aux grands esprits, de l'air qu'ils respireront* - H.Hesse - *Zweierlei Aufgaben hat jede Kultur : die Vielen zu trösten ; den Wenigen, den großen Geistern, Luft zum Atmen zu geben* - cet air est la musique, à laquelle doit se réduire tout langage d'art.

La bouche est là pour la communication terrestre, et la langue (anatomique et intellectuelle) – pour le goût dans la jouissance des nourritures célestes ou dans la composition de la musique. Le poète ne communique pas, il chante – devant Dieu, de préférence. *Dans le poète : l'oreille parle, la bouche écoute, l'intelligence rêve* – Valéry.

L'originalité dans l'art : soit on l'a d'emblée, soit on ne l'aura jamais ; on ne peut ni la chercher ni la trouver. Je vois deux symptômes de la non-originalité : l'absence d'un bon filtrage (séparation du digne de l'indigne) ou d'un talent musical (traduction du bruit en musique).

Mauvais objectif, pour un artiste : faire voir autrement les choses – n'importe quel guide statistique y réussit tout autant. Il faut s'adresser aux oreilles, plutôt qu'aux yeux : faire entendre la musique, où d'habitude on n'entendait que du bruit.

Le mot, séparé de la représentation sous-jacente, n'est rien ; donc, le poète et le philosophe partent de rien : le poète, obsédé par la musique, peut se passer de cette représentation ; le philosophe en est, le plus souvent incapable, ce qui engendre une logorrhée insipide, ampoulée et irresponsable – derrière leurs jeux de langage se profile un vide.

Il y a des arts du continu – la peinture, la musique, l'architecture, et les arts du discontinu – la poésie, la philosophie. Les tentatives de rendre discontinues la peinture (abstraite) ou la musique (atonale) ou rendre continue la philosophie (systémique) sont des incongruités, des profanations ou des balourdises.

C'est de la sensation d'une hauteur suffisante ou d'une mélodie naissante que surgissent mes mots, qui ne résultent nullement d'un travail ou d'une méthode ; ces deux termes me sont profondément indifférents. Il faut de l'imposture de Descartes ou de la naïveté du Valéry jeune, pour faire de la méthode un sujet, digne de nos emportements.

Une énigme de la procréation dans la littérature : une musique, fécondée par un style, enfante de pensées. Mais le bon lecteur entend la musique et se délecte du style.

Goethe - la musique, celle des compositeurs ou la sienne propre, n'est pas son fort ! Nietzsche, Valéry, B.Pasternak se passionnent pour la musique de leur époque, mais Goethe reste insensible à Mozart et Beethoven. Le sérieux tue non seulement le bonheur, mais aussi les pensées et le style.

Plus le spectacle du monde, perçu par tes yeux, est joyeux, plus mélancolique est la musique dont ton regard accompagne ce spectacle. Le Beau voisine avec l'horrible, et le joyeux – avec le mélancolique. D'où le devoir de l'artiste d'être homme de l'axe et non pas de la valeur.

L'idéal d'écriture : que ton soi connu, avec ses événements, son époque, ses avis, y soit absent, et qu'on y prenne tes mots pour une traduction – ou une interprétation fidèle – de la musique de ton soi inconnu.

Que devient un théorème prouvé ? - une loi ; le mathématicien légifère et l'esprit s'y soumet. Une maxime bien ciselée énonce une loi, adressée à quelques cœurs ou âmes, qui acceptent sa forme musicale, sans nécessairement, adhérer à son fond moral. Le contraire de légiférer, c'est proliférer l'arbitraire, le hasard, le bavardage.

Je traduis mon état d'âme ; celui-ci équivaut à une mélodie que je n'entends pas ; mais je veux qu'un lecteur n'entende qu'une mélodie, qui correspondrait à son propre état d'âme, peut-être très différent du mien. C'est une ambition homérique ou beethovénienne.

Le bonheur de l'écriture consiste à trouver un accord musical – même à contre-point ! - entre ton mot et ton état d'âme. Ceux qui 'souffrent' de l'imprécision des mots pour décrire une boîte d'allumettes sont des sots sans âme.

Mis en musique, certains vers de Heine ou de Aragon gagnent en valeur ; mais la musicalité interne de Pouchkine défie toute tentative d'apporter de la nouvelle harmonie, supplémentaire ou bonifiante.

Lorsque la pensée n'effleure que des choses ayant déjà un nom, on assiste à

la banalité, si cultivée par la gent savante. Le créateur sent l'appel des choses innommées ou innommables, ce qui rapproche son discours d'une musique, parsemée d'impasses et de perplexités. *La pensée erre en quête d'indicible* - Cioran – on ne cherche pas l'indicible, on le ressent, aux instants inspirés.

La maxime ne peut être ni constat, ni verdict, ni nécessité, ni vérité ; elle ne peut exprimer que la musique d'un état d'âme.

L'élan et le talent – deux composants incontournables de toute création artistique. Le premier – l'intensité et le rythme ; le second – les mélodies et l'harmonie. On peut se passer d'élan réel, ou inventer un élan artificiel, mais rien ne sauve l'absence du talent. L'art doit consister en musique complète ; sans élan, toute musique risque de n'être que du bruit.

Ta marche devrait faire non pas ton chemin (qui finirait toujours par rejoindre des sentiers battus), mais le style, le rythme, la musique, le visage ; dans ce dernier cas, ton chemin s'identifierait avec l'impasse, le désert ou la solitude.

La langue n'est qu'un attouchement, une blessure ou une caresse du corps de la pensée qui est la représentation sous-jacente ; elle n'a rien de vivant, tout en réveillant les plus vives des sensations. Pour les ignares : *La langue est le corps de la pensée* - Hegel - *Die Sprache ist der Leib des Denkens*.

En cherchant l'essence de Dieu, tu n'arrives à imaginer ni ses yeux ni sa cervelle ni son allure ; en revanche, une intuition de ses oreilles, bien que vague et abstraite, se forme dès que tu ambitionnes une création artistique. Étranger aux mots, Il ne serait sensible qu'aux mélodies, aux échos de son Verbe languissant. Tout art ne vaut peut-être que dans la mesure où y perce une musique. *La musique, c'est un dialogue avec Dieu* - Mravinsky - *Музыка -*

это разговор с Богом - c'est un monologue de l'âme, allant tout droit au cœur, sans passer par le cerveau. À défaut des mots ou des notes, même les actes devraient pouvoir s'interpréter, par des initiés, comme une partition.

L'indifférence inconsciente – ou impuissante - pour la forme, tel est le trait le plus original – et unique dans l'Histoire ! - de l'art moderne. Et tous les artisticules se dévouent à la prospection du *fond*, celui-ci se trouvant toujours sur la surface de l'actualité.

La haute couture musicale doit habiller et le spirituel et le sentimental. L'habit sentimental du spirituel livre la profondeur à la platitude ; l'habit spirituel du sentimental ramène à la platitude la hauteur.

Aucun rapport entre la science et la philosophie, puisque les meilleurs scientifiques sont nuls en philosophie, et les meilleurs philosophes sont nuls en sciences. Le seul, qui pourrait garder un équilibre métaphorique *entre* ces branches de la spiritualité, c'est l'artiste, surtout le poète, puisque partout il cherchera de la musique – verbale, conceptuelle, éthique ou mystique. D'ailleurs, au lieu du *Logos* indéfinissable, on aurait dû parler de la musique, qui a un sens dans toute sphère de la conscience.

La musicalité d'une écriture s'évalue grâce à la présence des inconnues dans ses arbres ; par l'unification avec d'autres arbres (interprétatifs), on peut en changer la mélodie, le timbre, le mode. Sans inconnues, on est condamné au bruit, bien arrangé ou platement chaotique.

Ce qui est intraduisible en musique devrait être exclu de l'écriture : le ressentiment, le souci quotidien de ce siècle, la soif de reconnaissance. Et l'exploit suprême – aller tout droit à l'âme, en contournant l'esprit, complice mais humble. Faire ressentir, que la seule action authentique du cœur, c'est le chant.

La danse donne l'envie d'élans et de caresses ; la marche se réduit aux chiffres et aux progrès. *La parole ne vaut que par une substitution, elle étiquette ; le chant fait vouloir, il se met à ma place* - Valéry.

La musique : l'accès émouvant aux objets invisibles. La littérature devrait viser le même effet : rendre grandiose l'accès aux états d'âme, en transformant les objets en relations, et les relations – en objets ; ces transformations sont des caresses verbales.

Au ciel, toutes les constellations sont mortes ou muettes, sauf celle de la Lyre, puisque sa forme imiterait la lyre d'Orphée. C'est dans cette constellation que tu devrais chercher ton étoile, te guidant vers la musique et portant ta tête et ta lyre à leur dernier rivage.

La première qualité d'un artiste, c'est le don de maintenir une grande intensité, à travers chaque œuvre et dans toutes ses œuvres. Chez Bach, on trouve tellement de lourdeurs monotones, comme chez Mozart – de légèretés inertielles, ce qui, inévitablement, aboutit à la platitude, mais Beethoven sait, partout, garder sa hauteur d'une intensité inébranlable. Mais, dans les meilleurs de leurs ouvrages, le génie des deux premiers est plus pur, plus noble, plus incompréhensible. Beethoven est un aliment, qui n'est pas irremplaçable, les autres – des excitants uniques.

Dans un discours, qu'il soit intellectuel, poétique ou philosophique, on peut substituer indéfiniment les mots par d'autres mots, sans aucune perte fatale – fiduciaire, musicale ou rationnelle. Parler de l'impossibilité d'enlever un seul mot, sans détruire toute l'harmonie d'un texte, est de la niaiserie. Mais pour le comprendre, il faut voir dans le discours un arbre vivant, arbre à inconnues, et non pas une formule figée - logique ou sonore.

En verbalisant mes états d'âme, je commence par ne pas trouver de mots ; et non pas à cause d'une misère de vocabulaires, mais de l'inexistence de mots qui auraient déjà fixé les objets à exposer, les objets sans nom consensuel. Et c'est dans la recherche de tournures de mots nouvelles que réside la source la plus féconde de mes trouvailles ; dans ce genre de recherches, une perte verbale débouche sur une découverte musicale.

Je serais ravi si quelqu'un s'adressait à moi avec des messages semblables aux miens, par le ton, le projet maîtrisé ou l'objet indicible ; moi-même, hélas, je ne peux m'adresser qu'à l'Inconnu ; aucun lecteur en vue, aucune oreille accordée à ma musique, aucun système, dans lequel s'incrusteraient mes regards intempestifs, atopiques.

Le hasard, aujourd'hui, règne dans tous les arts dégénérés ; le chasser fut toujours un souci, inhérent à toute recherche de la beauté ; son élimination définitive étant clairement impossible, il faut en faire un allié, comme les pauses, dans la musique, peuvent ne gâcher ni le rythme ni la mélodie, et même les rendre plus pathétiques.

Le lecteur moderne est si habitué à ne reconnaître dans un écrit que des objets familiers, qu'il sera certainement perdu et perplexe devant mes notes, notes dans les deux sens du terme, puisque c'est la musique, portée par l'image et la pensée, qui en devrait ressortir, avant tout objet. Et même les objets, qui y sont dépeints, n'ont pas encore de noms – mon langage est si souvent adamique.

Que le sens et la forme d'un discours poétique soient fictifs et arbitraires ne me gêne pas ; ce qui compte, dans ce cas, c'est ma capacité de construire un arbre interprétatif, dont l'unification avec ce genre de poème engendrerait quelques fleurs, fruits, ombres ou remous musicaux dans le feuillage. En cas d'échec, soit je suis à court d'imagination, soit le poème est

nul.

Poétiser, c'est augmenter le nombre de sens (de chemins d'accès) de tes productions (qui sont des arbres) par l'introduction d'inconnues (variables). Plus tu progresses dans cette direction, plus tu t'approches de la musique, qui est un arrangement de seules inconnues (les constantes ne jouant qu'un rôle instrumental), faisant naître dans chaque écouteur le sens, propre à sa sensibilité et à ses attentes.

La poésie ne devrait ni parler, ni suggérer, ni dissimuler, ni se confesser, mais uniquement – produire de la musique des mots, des images, des pensées, des états d'âme. La musique se passe de nos analyses, pour aller tout droit à l'âme.

Chez les philosophes et poètes modernes, je trouve beaucoup de folies verbales, mais je n'y décèle aucun rêve musical. Qui, aujourd'hui, comprendrait Rabelais : *Ils sont fous comme poètes et rêveurs comme philosophes* ?

Toucher aux choses grandioses (profondes ou ampoulées) est une obligation de la philosophie, mais sans la musique ni la poésie, cette approche ne peut être que soit ridicule soit ennuyeuse soit pédante, ce qui exclut de la liste des grands les non-musiciens : Aristote, Descartes, Spinoza, Kant, Hegel.

Ta maxime, comme la musique, n'apporte que des réponses, auxquelles les autres peuvent (doivent ou savent) chercher des questions adéquates. *En écoutant la musique, j'entends des réponses, j'ai l'impression qu'il n'y ait aucune question* - G.Mahler - *Wenn ich Musik höre, höre ich Antworten und empfinde, daß es keine Fragen sind*.

Ne décris pas ce qu'on peut voir ; ne cherche pas à traduire en musique obscure ce qui n'est qu'un bruit trop net ; écris pour que de ton regard sur l'invisible naisse une musique, adressée aux yeux fermés, à l'âme ouverte.

Théoriquement, il serait injuste d'accuser la prose de ne produire que du bruit, tandis que la poésie ne composerait que de la musique ; on peut imaginer des développements, continuellement géniaux, d'un bel accord de départ ; mais la pratique montre que les liens successifs entre perles ne sont presque jamais perles eux-mêmes, ce qui, inévitablement, engendre des ramassis inexpressifs, une cacophonie, incompatible avec la musique, - c'est bien du bruit.

Le seul art, qui n'ait pas besoin de la réalité, pour réveiller en nous des rêves, c'est la musique. Plus tu t'en rapproches, toi l'artiste, plus pur est ton art.

L'âme s'incarne dans tous les arts, sauf dans la musique, qui est l'âme désincarnée. La poésie est l'incarnation, ou l'enfant, de la musique, par l'intermédiaire de l'esprit ou du cœur.

Chez Nietzsche, van Gogh, Nabokov, j'entends surtout une musique. Aucun art sans musique ne peut m'attirer. Aucun esprit, développé en profondeur, ne vaut l'âme, enveloppée par la hauteur.

La machine, un jour, maîtrisera mieux que l'homme les concepts mathématiques de nombre, de fonction, de structure. De même, elle surclassera l'homme en notions musicales d'harmonie, de rythme, de mélodie. Ce sera le règne du robot ; G.Verdi n'est pas d'accord : *Un jour, on ne parlera plus ni de mélodie ni d'harmonie, alors peut-être commencera le règne de l'art* - *Un giorno, non si parlerà più né di melodia né di armonia, allora forse comincierà il regno dell'arte*.

Tu crées une mélodie inspirée, lorsque tu écoutes la voix de ton soi inconnu et non pas celle de la rue ; mais ce n'est pas une garantie du succès – la même inspiration doit, en même temps, rehausser ton esprit, ton âme et ta plume, ce serait le seul état vraiment inspiré et fécond.

De tous les arts, la musique est le seul tourné vers la consolation. *Pour un homme attristé – pas de meilleure consolation que la musique* - Tchékhov - *Музыка - лучшее утешение для опечаленного человека*. On n'a même pas besoin de chagrin : *Dans un tableau je voudrais dire quelque chose de consolant comme une musique* - van Gogh.

La profondeur de ton regard et l'étendue de tes idées sont portées en hauteur – par la musique. La marche ou le récit, transformés en danse ou en chant.

Pour comprendre la *forme* du Bien, les actes et les réflexions jouent le même rôle que les octaves et les rythmes, pour comprendre la *forme* de la musique. Mais le Bien, comme la musique, ne valent que par leur *fond* immatériel, ineffable, imprévisible.

Ce qui constitue l'état de mon âme – l'intensité, l'énigme, l'extase – est intraduisible en mots ; c'est pourquoi il existe la musique. *Je vois ma vie comme l'expression de la musique* - A.Einstein - *Ich sehe mein Leben als Ausdruck der Musik*.

Les mots peuvent traduire l'impression que nous recevons de n'importe quel art, sauf de la musique. L'expressivité des mots est le critère le plus sûr d'une intelligence ; c'est pourquoi aucun art n'est commenté par tant d'imbéciles que la musique. Les commentaires d'un poète ne décrivent que l'état de sa propre âme.

Plus *haute* est l'harmonie musicale – dans les notes, les mots, les coups de pinceau, les pensées – plus *profonde* est l'émotion qu'elle provoque chez les âmes sensibles. *Le rythme et l'harmonie pénètrent irrésistiblement au plus profond de l'âme* – Platon.

L'assertion et sa négation : en poésie et dans les sciences, la première exclut la seconde, par le diktat de la musique ou de la logique ; dans la littérature médiocre, elles se valent ; dans la grande, la première domine la seconde, tout en acceptant qu'avec une autre expression trouvée, la seconde prenne sa revanche sur la première.

Rendre un climat convient à la musique, rendre un paysage – à la peinture ; la poésie devrait se concentrer sur le premier et ne confier au second que des cadres. Or, il y a trop de paysages, chez Dante, et pas assez de climats. Seul le romantisme se voua aux climats uniques et ardents ; mais l'art moderne, et même la philosophie, se tournèrent vers la reproduction de paysages mécaniques.

Une bonne philosophie commence par un vague écho d'une mélodie, d'une angoisse ou d'une métaphore ; il s'agit de l'habiller de mots qui garderaient et la musique et l'inquiétude et la poésie.

Dans l'art (musical, philosophique, poétique), il y a trois sortes d'intuition, qui peuvent réveiller un génie imprévisible, – l'inconsciente, la profonde, la hautaine. La première famille – Bach, Mozart, Tchékhov ; la deuxième – Kant, Rilke, Valéry ; la troisième – Byron, Hölderlin, Nietzsche. L'homme, c'est-à-dire le maître, n'y est presque pour rien ; c'est une étincelle divine qui illumine leurs œuvres. La conscience, la profondeur, la hauteur, sans intuition, n'aboutissent à la beauté que grâce à la sobre maîtrise de l'homme, avec un talent purement humain et qui ne serait qu'un instrument

auxiliaire.

Dans la musique, la beauté (Mozart) se substitue à Dieu, la grandeur (Beethoven) Le rend inutile, la passion (Bach) en traduit l'impuissance. *La vénération, dans la musique, témoigne de l'omniprésence de la grâce divine* - Bach - *Bei einer andächtigen Musik ist allezeit Gott mit seiner Gnaden Gegenwart*.

Chez Bach - aucune trace d'un Dieu tout-puissant, je n'entends qu'un hymne à la solitude humaine. L'omniscience divine est incompatible avec la musique de Mozart, il crée une divinité de l'émotion pure. En fin de compte, la tonalité sûre et triomphante de Beethoven est plus proche des croyances populaires en Dieu tonnant et rassurant.

Trois genres de maîtrise sont nécessaires, pour écrire un livre : l'harmonie du tout, la mélodie des thèmes, le rythme des parties élémentaires. Les unités aristotéliciennes sont anti-musicales.

Tant de galimatias – philosophiques, picturaux, musicaux (la liste reflète la chronologie des agonies) – se présentent comme l'*avènement de la sensibilité pure*. Dans un langage plus réaliste, je parlerais du hasard des relations entre concepts, du hasard des couleurs ou des formes, du hasard du croisement des tons, des rythmes. Bref, la disparition de la mélodie – spirituelle, pittoresque, émotive. À force de moduler à outrance les reliefs de notre âme, on aboutit à une platitude idéologique, formelle, impersonnelle.

Les idées justes décrivent le monde, les mots musicaux le chantent. Les premières doivent se rendre sur place, pour être crédibles ; les seconds, sans se déplacer, ne comptent que sur la qualité de leur voix, pour être admirés.

La musique parfaite est l'équilibre entre le paysage (des reliefs, altitudes et précipices) et le climat (de la mélancolie à l'hymne). La littérature devrait s'en inspirer.

Le style est l'harmonie, maintenue par l'esprit ; le talent est la mélodie, née dans l'âme, et les battements du cœur imposent le rythme.

Tout discours se fonde sur une représentation sous-jacente. Or aucune représentation n'est homomorphe à la réalité. Donc, face à la réalité d'un *terrain*, qu'on soit *la-dessus* ou cloîtré dans sa mansarde, on est soumis aux approximations au même degré. Je dirais même que là où les rythmes comptent plus que les algorithmes, les erreurs des mansardes sont plus anodines que celles des corps de garde.

Chez un poète, le débordement sentimental provoque un appel d'air, un vide verbal, un manque musical qu'assouvissent d'harmonieuses métaphores.

La métaphore, une fois bien orchestrée par l'esprit, devient musique, et, comme la musique, elle va directement au cœur, nous laisse interdits et immobiles. C'est pourquoi son effet ne se réduit ni à la danse ni au chant, mais à la solitude d'une hauteur, qui accueille les larmes du bonheur ou de la mélancolie, ce qui est, souvent, la même chose.

Tu veux qu'une musique émane de ton écriture ; mais ton instrument sera toujours imparfait – quelques cordes manqueront, faute de talent, d'intelligence ou de goût. C'est ainsi que tu seras obligé de palier à ce défaut par des stratagèmes musicaux et, par exemple : *rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs* - Chateaubriand.

La plupart de mes mots écrits ne cherchent pas à être lisibles, crédibles, transmissibles, mais – audibles – mélancolie ou gémissements, traduits en mélodies.

Qu'est-ce qui me pousse à écrire ? - la musique ! - l'*harmonie* de la matière (la réalité) et la *mélodie* de la vie (le rêve), réveillent tantôt mon esprit scientifique, tantôt mon âme poétique. Tant de choses ont été déjà dites la-dessus ; c'est pourquoi mon outil initial, même s'il n'est pas le plus créateur, ce sont les contraintes, me protégeant de la banalité et du plagiat.

Que ton écrit évite de répéter le dit des autres ; mais qu'il engendre un dit nouveau. Rien d'inouï n'existe plus pour le contenu de ton écrit ; le nouveau n'y surgira qu'à travers la forme. Si aucune musique ne naît de ton écrit, il rejoindra le plat silence du monde. N'écoute donc pas les savants : *Langage de l'inaudible, langage de l'inouï, langage du non-dit. Écriture !* - E.Levinas.

La création scientifique produit des vérités et des lumières ; la création artistique – de la musique et des ombres. La prétention des philosophes de relever de la première catégorie (d'Aristote à Heidegger) est intenable ; la philosophie ne peut être que de l'art poétique.

La beauté intérieure d'un écrit est dans sa musicalité ; sa beauté extérieure – dans la richesse, la nouveauté, l'élégance et la profondeur des questions que sa lecture provoque.

Le mot est gouverné par la grammaire et la musique, et le concept – par la représentation et la logique.

Essaie de résumer le monde sans faire appel au langage. Tout devient, littéralement, indicible, miraculeux. Et tu comprends que seule la musique est une traduction fidèle de la Création. Et, en retournant au langage, tu

chercheras à t'approcher de la musique qui ne prouve rien et résume tout.

La musique d'un discours n'est pas dans les mots, mais dans les émotions, naissant des rencontres imprévisibles entre ce qui est au-delà des mots. *Le langage de l'amour a une si douce musique qu'on n'est pas exigeant pour les paroles* – A.Karr.

Dans un discours il y a un sens (tourné vers le vrai et compatible avec la réalité) et une expression (visant le beau et reflétant le rêve) – formule ou caresse, calcul ou musique, savoir ou vouloir, déduire ou séduire.

Le talent artistique n'est peut-être que la présence, consciente ou non, d'une âme créatrice, demeure de la hauteur. Les esprits et les cœurs des hommes atteignent à peu près les mêmes profondeurs, mais sans la dimension céleste, ils sont condamnés à la platitude terrestre. Les idées et les sentiments sont démocratiques ; les états d'âme, mis en musique par le talent, - aristocratiques. Et Pouchkine : *Deux sortes d'absurdité : la première émerge du manque de sentiments et d'idées, pallié par les mots ; la seconde – de leur plénitude et du manque de mots* - *Есть два рода бессмыслицы : одна происходит от недостатка чувств и мыслей, заменяемого словами ; другая — от полноты чувств и мыслей и недостатка слов* - introduit une fausse symétrie : entre la vie servile et le rêve libre il y aura toujours un gouffre.

Une beauté picturale ou musicale ne peut jamais être rendue par les mots ; mais d'une beauté verbale peuvent émaner et des images harmonieuses et des mélodies bouleversantes ; dans ce cas, en expressivité et profondeur, elle surclasse tous les autres langages. Le verbe est tridimensionnel, tandis que la peinture ne connaît que l'étendue et la musique – la hauteur.

En amour, comme en poésie, la plus secrète volupté est due aux contraintes rythmiques ou gestuelles. *Le grand mérite de la pudeur est de donner du*

prix aux caresses – P.Morand.

Valéry, en affirmant que, en poésie, le français ne chante pas, est trop injuste. Les carences rythmiques évidentes sont compensées, en français, grâce à l'harmonie sonore et aux mélodies élégantes. La tricherie purement rythmique est impossible en français – et tant mieux !

On approfondit sa vue, grâce au savoir des scientifiques et à l'intelligence des philosophes ; on rehausse son regard, grâce à l'imagination et la musique des poètes. Ne pas confondre ces deux dimensions incompatibles ; même axe, deux extrémités opposées. Une vue plus juste ; un regard plus intense.

La hauteur musicale, contrairement à la profondeur cervicale, n'a pas besoin de références au réel ; celle-ci est tributaire de la logique et celle-là se fie aux mélodies ; celle-ci développe la genèse des idées et celle-là enveloppe les mots de caresses stylistiques. Les idées finissent toujours dans la platitude du réel ; les mots idéels peuvent garder la hauteur de leur origine. Oui, il faut reconnaître que, pour être messager céleste, il faut placer au commencement - le verbe.

Les fibres littéraires sont à l'opposé des fibres musicales ; les premières entonnent une mélodie, avant de tomber par hasard sur des idées ; chez les secondes, c'est le contraire : *Si tu as une pensée, ton style doit s'y adapter* - Prokofiev - *Если есть мысль, то стиль повинуется мысли* - tu devrais t'adapter aux rythmes sûrs, plutôt qu'aux pensées bancales.

Dans le te connaître, il faut distinguer le connaître ton soi connu – ton savoir, ton goût, tes ambitions – et le connaître ton soi inconnu – les sources de tes désirs, l'intensité de ton regard, le sens de ta musique. Une tâche triviale et une tâche impossible.

La notion de caresse peut être trouvée dans tous les arts : la caresse musicale consiste, peut-être, dans les nuances du timbre – neutre, pur, tendre, perçant ; la caresse picturale – dans l'harmonie de la composition ; la caresse littéraire – dans le rythme stylistique ; la caresse poétique – dans la mélodie des vers. Dans tous les cas, la caresse naît de la musique de l'âme.

Voir des miracles jusque dans la matière inerte, sans parler du plus mystérieux des miracles, la vie, – telle est le regard du poète sur le monde, il en est, intuitivement, amoureux, excité. Le philosophe, qui, devant le monde, doit être poète, est mû par la vénération, par la foi, par l'étonnement. Quant au Créateur, le poète prie, en mélodies verbales ou spirituelles, devant Ses créatures ; le philosophe hisse Sa création dans les hautes sphères de la pensée. Ils sont religieux tous les deux, mais loin de tout temple, érigé par des hommes.

L'envie d'écrire en vers chatouille toutes les plumes acérées. Mais le don poétique et le don intellectuel se rencontrent rarement chez une même personne. Les porteurs du premier s'inspirent des mélodies, sans songer aux pensées ; les possesseurs du second débordent de pensées, auxquelles ils aimeraient apporter une tonalité poétique. Les vers des premiers induisent des pensées insoupçonnables, supérieures à celles des intellectuels. Les vers des seconds éconduisent leurs pensées au rang des platitudes.

L'esprit divin introduit la perfection en pénétrant les univers minéral (les pierres précieuses), végétal (la rose), animal (le papillon). L'esprit mathématique humain (re)découvre cette grâce en formalisant l'universel ; l'esprit musical humain la (re)crée en se focalisant dans le particulier. Ces talents, conscients dans le premier cas et inconscients – dans le second,

s'appellent génies.

L'âme enchantée sollicite l'esprit perspicace ; l'esprit cherche, l'âme trouve ; l'esprit met des contraintes, l'âme y adapte l'harmonie et les rythmes. Le soi inconnu motive l'âme ; le soi connu apporte des outils à l'esprit.

Index des Auteurs

Alain 162,210, 215
Alexandre le G. 161
Amiel F.H. 86,239
Anselme 140
Apulée 64
Aragon L. 76,80, 189,231,251
Arendt H. 211
Arioste 70
Aristote 16,42,57, 61,66,82,84,132, 145,155,156,177,183, 189,196,218,256,260, 262
St-Augustin 37,42,44, 78,146,147,192,193, 205,211,235
Avicenne 72
Bach I.S. 18,22,27, 42,99,100,102,243, 254,260
Bachelard G. 10,88,162, 236,238
Bacon F. 213
Badiou A. 144,164,174, 176,180
Bakhtine M. 173
Balzac H. 79,191
Barney N. 88
Barrès M. 125
Barthes R. 200
Bataille G. 12,43
Baudelaire Ch. 8,28,58, 62,176,200,236,247
Baudrillard J. 45,92,163, 163,163
Beethoven L. 6,12,20, 41,42,50,96,108,133, 243,251,254,260
Benda J. 202
Benjamin W. 38,211, 214,217,235
Benn G. 203
Benoît XVI 220
Berdiaev N. 88,97,223
Berlioz H. 165
Bergson H. 55,133, 215-217
La Bible 131,228
Blanchot M. 173,236
Blok A. 12,37,153, 161,162,210
Boccace 132
Boèce 83
Boehme J. 74
Borgès J. 37,182
Bouddha 91,202
Bouguereau W. 199
Braque G. 234
Breton A. 58
Broch H. 38,71
Browning R. 72
Bruno G. 56,224
Buffon G. 202,218, 229
Byron G. 56,81,100, 226,259
Camus A. 204
Canetti E. 207
Carlyle Th. 102
Céline F. 4
Cervantès M. 132,155, 171
Chamfort N. 49,191
Chaplin Ch. 245
Char R. 17,39,63, 82,88,91,91,194, 207,227
Chateaubriand F.R. 66, 81,123,261
Chestov L. 32,120,163
Chopin F. 165
Cicéron 83,140
Cioran É. 5,40,48,78, 81,85,86,102,118,124, 126,133,134,143,147, 152,163,171,180,185, 189,190,194,195,213, 226,232,252
Cocteau J. 100
Connes A. 93
Dante A. 127
Debray R. 39,40, 80,82,85,88,92,164, 165,236,236
Defoe D. 76
Delacroix E. 216
Deleuze G. 57,122, 193
Démocrite 160,231
Descartes R. 74,78,145, 155,161,215,219,229, 250,256
Dickens Ch. 225
Diderot D. 86,186
Diogène 76,178
Dostoïevsky F. 60,70, 78,86,87,88,97,121, 147,160,182,203,225
Eckhart Me 31,118, 172
Eco U. 5
Einstein A. 10,184, 233,258
Eliot T.S. 8
Emerson R.W. 8,58
Empédocle 72,75
Enthoven R. 74,233
Épicure 37,61, 92
Eschyle 41
Ésope 21
Euclide 67
Faulkner W. 74
Feuernach L. 34
Flaubert G. 4,16, 43,86,86,185,224, 229,232,248
Fontenelle B. 93
Foucault M. 16,69,92, 158
France A. 161,234
Freud S. 60,124,129, 212
Gadamer H. 179
Gandhi M. 66
Gary R. 185

Gide A. 199
Goethe J.W. 12,52,80, 96,132,137,185,186, 194,196,200,207,251
Gogol N. 112
Gorgias 180,181
Gracián B. 232
Green J. 227
Griboïedov A. 111,203
Grieg E. 178
Hamann J.G. 83,216
Hegel J.G. 6,7,17,21, 68,139,155,165,177, 196,200,213,216,230, 242,252,256
Heidegger M. 37,39,40, 44,52,55,62,68,70, 82,89,90,97,102,126, 136,139,143,145,147, 154,156,161,165,179, 215,222,226,241,262
Heine H. 158,251
Héraclite 8,75,152, 228,247
Hésiode 113,126
Hesse H. 58,75,90, 178,249
Hilbert D. 208
Hippius Z. 180
Hofmannsthal H. 58
Hölderlin F. 80,83, 207,229,259
Homère 17,51,161, 211,250
Horace 228
Hugo V. 80,125,185, 198,200
Hume D. 178
Husserl E. 55,82,146, 155,178,213
Jabès E. 198,218
Jacob M. 6
Jankelevitch V. 94,148, 154,162,162,162
Jaspers K. 80,154
Jésus 31,155,223
Joubert J. 49,54,231, 231,231,231
Joyce J. 204
Jünger E. 88,142
Juvénal 75,132
Kafka F. 58,88
Kant E. 16,57, 65,75,82,95,136, 145,165,205,215,216, 230,256,259
Karajan H. 63
Karr A. 263
Keats J. 58
Kierkegaard S. 9,103, 151,154,156,195,210, 226
Kipling R. 91
Kleist H. 150
Kontchalovsky A. 213
Koublanovsky I. 201
Kraus K. 123,126
Kundera M. 112,186
Lacoue-Labarthe Ph. 39
Lamartine A. 185
La Rochefoucauld F. 49, 83,158
Lec S. 8,43,163
Leibniz W. 63,142,226
Leopardi G. 85,85, 100,171,187,232
Lermontov M. 32,200
Levinas E. 231,262
Lichtenberg G. 123
Lossev A. 84
Loyola I. 74
Lucien 132
Lulle R. 215
Luther M. 118,224
Mahler G. 96,255
Maïakovsky V. 80,158
Mallarmé S. 58,84,109, 121,200
Mandelstam O. 76
Mann Th. 11,24, 162
Marc-Aurèle 56,58,81
Marx K. 82,158,177, 212,224
Mauriac F. 89
Michel-Ange 204
Modigliani A. 74
Montaigne M. 3,49,61, 81,110,132,205,211
Morand P. 263
Morgenstern Ch. 136
Mozart W. 6,12,41, 42,102,243,244,251, 254,260
Mravinsky E. 253
Musil R. 131,203
Musset A. 10
Nabokov V. 4,28,91, 118,146,240,248,257
Nietzsche F. 4-7,16, 25,28,31,34,36,37, 38,40,42,46,48,53, 57,58,60,61,62,70, 71,76-78,80-82,86, 86,86,87,94,96-98, 100,108,118,126, 133-135,144,145,147, 154,155,157,158,160, 161,163-166,177,178, 180,185,189,190,194, 196,206,212-216,218, 224-226,230,237,245, 251,257,259
Novalis 31,85
Ortega y Gasset 226, 233
Ovide 43,203
Parménide 139,155
Pascal B. 46,92, 100,161,163,178,215, 226,229
Pasternak B. 15,28,33, 40,43,56,90,162,185, 200,204,204,220,235, 235,246,251
St-Paul 147
Paz O. 78
Péguy Ch. 88,161
Pétrarque 77,97
Pic de la Mirandole 212, 227
Platon 66,72, 115,133,145,159,177, 178,216,218,259
Plotin 218,242
Plutarque 229
Poe E. 5
Pouchkine A. 9,14,15, 27,85,118,132,200, 245,246,251,263
Prichvine M. 186,195
Prokofiev S. 248,267
Protagoras 82
Proudhon P.J. 151
Proust M. 13
Quintilien 34

Rabelais F. 256
Rachmaninov S. 45
Racine J. 229
Reisner L. 44,173
Renan E. 114,232
Renard J. 7,29,233
Renoir A. 199
Ricœur P. 95
Rilke R.M. 36,58,69,81,154,200,259
Rimbaud A. 58,93,141,200,247
Rivarol A. 65
Rousseau J.-J. 10,60,78,94,124,157,205,206
Rozanov V. 188,239
Russell B. 234
Saint Exupéry A. 74
Salomé L. 64,77
Sartre J.-P. 7,21,27,68,82,123,136,139,158,215,221
Schelling F. 67,84,84
Schiller F. 171
Schlegel F. 23,77,125,137,156,159,160,160
Schopenhauer A. 47,82,142,159,196,226,230,230,233
Schubert F. 238
Schweitzer A. 56
Sénèque 69,83,83,229
Shakespeare W. 100,132,133,157,171,194,200,211
Shaw B. 134
Sloterdijk P. 69,101
Socrate 22,25,66,130,132,205,214,223,231,233
Soljénitsyne A. 93
Spinoza B. 46,57,68,81,82,128,150,152,176,213,214,226,256
Steiner G. 98,247
Stendhal 87,158,197,232
Sterne L. 231
Stravinsky I. 8
Suarès A. 75,197,203,226,237
Talleyrand Ch. 76
Tchaïkovsky P. 6,12,14,18,20,41,100,114
Tchékhov A. 93,100,155,157,244,258,259
Thibon G. 91
Tolstoï L. 66,69,81,124,147,185,194,205
Tourgueniev I. 98
Trismégiste 39,57
Tsvétaeva M. 9,16,77,90,90,97,186,235
Twain M. 115,234
Unamuno M. 26
Valéry P. 5,16,28,36,46,48,49,56,66,77,78,80,86,87,88,89,114,118,126,147,166,171,173,180,183,184,185,187,189,190,194,196,200,209,213,215,216,233,233,235,236,240,245,248,249,251,254,259,264
Van Gogh V. 59,77,258
Verdi G. 257
Vico G. 144
de Vinci L. 125
Virgile 71,175
Voltaire A. 62,84,135,157
Wagner R. 20,243,244
Weidlé V. 179,223
Weil S. 69,92,118
Wiazemsky P. 111
Wilde O. 58,124,147,174,184
Wittgenstein L. 40,62,65,69,111,147,197,208,210,241
Zénon de Cittium 61
Zénon d'Élée 127

Sommaire

Avant-Propos **I**

Généralités **3**

Surtout la Noblesse 31

Surtout l'Ironie 107

Surtout le Style 171

Index des Auteurs **267**

Partout où l'harmonie, la mélodie et le rythme sont concevables, on peut parler de musique. Son premier domaine est l'art, et ce qui y suit le plus loin et le plus fidèlement la voie des notes, c'est bien la voix des mots. Même si un talent purement littéraire n'a nullement besoin de justifier ses sources ou fondements, sa décomposition en porteuses plus concrètes peut nous éclairer sur la nature de ce bonheur verbal.

Un talent peut se passer de savoir, d'intelligence, d'objectivité, il ne peut pas ignorer ce que toute oreille sensible attend d'une œuvre humaine – de la hauteur noble, de l'ampleur ironique, de la profondeur stylistique. Même les adeptes du paradoxe, de l'hyperbole ou du cynisme tiennent compte, ne serait-ce qu'implicitement, de ces exigences.

www.philiae.eu/Archives/PDL_Extraits/23_Mus.pdf